

Les Carnets du Panamá

L'intégrale

Voici, comme promis un an après les faits, la version intégrale, propre, mise en page, non-expurgée, mais corrigée, annotée, commentée, introduite et conclue des Carnets que je vous ai envoyés du Panamá pendant l'année 2002¹.

¹ Si vous devez n'en lire qu'un, je crois que le Carnet n°16 est de loin ce que j'ai fait de meilleur (ce n'est pas que moi, d'ailleurs: l'événementiel s'est pas mal défoulé sur ce coup-là!).

Quelques éléments d'introduction.

Toni

Au début, il y a eu Toni et ses ponts, mentionnés par mes amis Blaise et Évelyne fin 2000. Pour plus de détails sur qui est Toni, le *Hors-série 16 bis* ci-dessous lui est consacré.

Printemps suivant, de Finlande, je prenais contact avec cet homme hors du commun, si bien qu'à l'automne, nous nous rendions à Zürich avec Bruno-mon-coplôme pour le rencontrer.

Que dire de cet événement? Peu de choses objectives. Peut-être le sentiment renforcé qu'il y a des choses à faire, un regain de volonté, en quelques sortes². Nous avons tous besoin de voir notre détermination épaulée de temps en temps...

Vera

Vera est une vieille amie: entendez que je la connaissais depuis nos quinze ans, soit juste dix ans avant les faits. Nous nous voyions une ou deux fois l'an, ici ou là: elle a longtemps habité à Paris. Elle a aussi souvent vécu en Méso-amérique pour son travail d'anthropologue.

Au hasard de nos échanges un peu sporadiques d'émaux, j'appris qu'elle était au Panamá pour une ONG. Je lui parlai de Toni, et aussi de mon absence de projet. Vera est une fille géniale: elle a lâché un truc genre "ben si tu veux, y'a du boulot par ici, il manque plein de ponts". J'ai dû dire: "sans déc?". Elle a fait confirmer son affirmation initiale par Blaz et le *padre* Tomas, dont il est pas mal question ci-dessous. La suite ne dépendait plus que de moi.

Décision

On s'imagine qu'il serait facile à certains de tout plaquer pour se risquer dans une aventure, ou que ce serait un tempérament, que moi, j'aimerais ça, qu'il faudrait une certaine "nature" pour, ou une prédestination, ou que sais-je? Qu'on se détrompe! Ou tout au moins, si de telles natures d'exception existent, je suis loin d'en être!

Le plongeon dans l'inconnu, sans filets, ça n'est facile pour personne, et pour moi moins que bien d'autres. Alors j'ai développé une technique qui me permet de dépasser mes angoisses de petit Suisse bien dans ses pantoufles. J'ai nommé *la schizophrénie*.

Le principe est le suivant: laisser l'idée grandir seule, mais sous surveillance. Lui accorder un petit coin de conscience pour se développer, mais aux marches, presque dans l'ombre, sans y prendre garde. Dans cette lumière blafarde, une idée, une folie meurent souvent. Et d'autres fois, je me retrouve Boulevard Saint-Michel avec dans les mains un billet d'avion non remboursable... "On verra bien..."

Ainsi, j'évite le souci de la prise de décision. Les décisions se prennent d'elles-mêmes. Je ne dis pas que c'est une bonne technique, mais c'est la mienne.

Départ

² D'ailleurs, Bruno a dû en profiter aussi: il n'est toujours pas rentré de la Guyane où ses pas l'ont conduit en même temps que j'allais au Panamá!

Bref, après m'être mis à jour sur les vaccins obligatoires, il m'a fallu faire mes bagages. Fringues; bien sûr, pastis et Fourme d'Aubert pour mes exilés favoris; appareil photo; sac de couchage à abandonner au retour; pharmacie; et que sais-je? Tout tenait dans mon fidèle sac à dos vert sombre...

Je m'attendais à la pluie, à la jungle, aux images d'Indiana Jones et son Temple Maudit, à l'odeur de banane pourrissante. J'ignorais si j'aurais de l'électricité, une poste, un hôpital à proximité. Bref, j'ignorais tout de ce qui m'attendait. Je préfère ça: les idées préconçues m'empêchent de me forger une première impression!

Je ne pensais pas prendre mon ordinateur. Au moment du départ, c'est Esteban (que je ne connaissais encore pas) qui a répondu à un dernier téléphone, et il m'a dit: "prends-le." Bon. Je n'ai pas regretté: ça a tout de même tout changé! Sans lui, je n'aurais rien pu écrire, non seulement ces Carnets, mais aucune de la centaine d'autres pages que j'ai tapées là-bas... Merci Esteban!

J'avais la vie devant moi, un billet d'avion pour un an et du budget pour quatre mois...

Carnets du Panamá 01

Dimanche 13 janvier 2002

Arrivée au Panamá.

Panamá, vendredi 11 janvier, 23h15. L'air au sortir des bâtiments de l'aéroport est loin d'être irrespirable, même après l'hiver parisien. Cette remarque à peine formulée, je me fais assaillir par les chauffeurs de taxi prévenants. Inutile de dire que je ne comptais pas le moins du monde m'offrir ce luxe, mais vu l'heure, mon incapacité à pratiquer l'espagnol et ma totale ignorance du pays, je déclare forfait, et, piétinant ma bourse et mon orgueil, je demande qu'on me mène au *Terminale*, la gare routière. Et c'est parti pour vingt minutes de taxi grand luxe, pour trente dollars! Arg!

J'aimerais parfois ne pas avoir à toujours me préoccuper de prix, j'aimerais pouvoir donner le cœur léger.

Le *Terminale* est encore vivant malgré l'heure. Je n'ai pas trop de mal à me faire vendre un billet pour David. Départ imminent, pour cinq heures de bus qui me coûteront la moitié des vingt minutes de Mercedes... David est à quelques centaines de kilomètres plein ouest de la capitale, tout contre la frontière avec le Costa Rica. Je trouve une place aux côtés d'un Black formaté US, en jean et couleurs fun. On se bat un peu pour la possession des accoudoirs, comme au cinéma. Au démarrage, il se signe et se baise les doigts: on est décidément en Amérique Latine! La climatisation tourne à plein régime: je dois sortir écharpe et pull prévus pour New York! Les locaux ont des couvertures, eux. Toutes les lumières sont éteintes, et je ne distingue rien d'autre dans ce noir absolu (la cabine du chauffeur étant isolée de celle des passagers) que les points brillants de constellations que je peine à identifier.

J'ai beau être parvenu à dormir dans ce froid et ces étoiles, comme j'y étais arrivé dans les deux avions qui ont précédé, je suis tellement à côté de mes pompes que je ne réalise pas qu'il n'est pas six heures du mat' quand j'appelle Vera! La pauvre... Puisse-t-elle me pardonner. Il lui faut trois quarts d'heure pour me rejoindre à David. Le soleil se lève pendant ce temps, et je me remémore l'anecdote croustillante de mon passage par les États-Unis: j'ai failli manquer ma correspondance à force de fouilles et de palpations! Heureusement, j'ai réussi à faire passer pastis et Fourme d'Aubert! Les douaniers m'ont fait des histoires pour mon coupe-ongle qui ne devait

pas être réglementaire, mais n'ont pas daigné s'émouvoir de mon stock de lames de rasoir! Je n'y comprends rien...

Un petit garçon attend avec sa mère un autre bus, pour *Puerto Armurelles*, qui partira après le mien. Je partage avec lui ce qui me reste d'un Toblerone acheté au départ pour achever mes euros. Il m'offre des biscuits en retour, et je me sens alors accueilli par ce pays dont je n'ai encore connu que la nuit.

Vera arrive avec le jour, et après les effusions de rigueur, on embarque pour Boquete, dans un bus style *South Park*. On monte de mille cinq cents mètres en quarante kilomètres. Le paysage me rappelle tous les souvenirs que je croyais enfouis d'Hawaï'i: relief volcanique, végétation, ciel (pour l'heure limpide et matinal, mais généralement très changeant), gens et constructions, voitures et murs sombres en pierres de lave. Bref, ce serait plus comme un retour à la maison qu'une expédition lointaine... La maison qui sert à Vera et Stéphane de QG entre deux missions est ainsi située dans un coin de paradis qui permet de se reposer des semaines de campagne. J'y dois passer une semaine avant de partir pour la jungle, et... le travail³!

Cette première journée panaméenne de samedi se déroule dans le calme et le beau temps, pas étouffant le moins du monde quoiqu'aient pu me prédire les mal-pensants, grâce au vent et à l'altitude. On va une première fois faire des courses au *Pueblo* qui est à quelques trois kilomètres de la maison. Je découvre ainsi le mode de transport local par excellence: le taxi, c'est-à-dire un pick-up où s'entassent dix personnes pour une somme modique. Nous retournons à Boquete plus tard dans l'après-midi, pour la fête qui anime toute la région pendant dix jours: *la Feria de Boquete*, fête des fleurs. J'avoue, je ne m'attendais pas à trouver ces parterres colorés, parfois exotiques et parfois terriblement banals⁴. Mais outre les fleurs qui la caractérisent, la fête est avant tout la fête! On savoure un milk-shake à la papaye, du caramel, on cherche des chapeaux, des bijoux, voire des... fleurs, bien sûr, pour le jardin!

Pour la première nuit ici, je dormirai, comme il se doit, dehors, dans un hamac. Et bien croyez-moi on ne me croyez pas, mais j'ai eu froid dans mon duvet, si, si! Il faut dire que le vent du soir est remarquable... Quoiqu'il en soit, je suis assez fatigué pour dormir comme un gros morceau de bois... exotique!

Bref, la vie est belle, et je ne vous en souhaite pas moins! À bientôt,
laurent.

PS: mon accès aux ondes de la Grande Toile seront des plus aléatoires dans les temps à venir: ne m'en veuillez pas si mes réponses tardent, merci.

Carnets du Panamá 02

Vacances à Boquete.

Lundi 14 janvier 2002

Ce matin, j'ai vu mon premier colibri. Ou plutôt "entendu" que "vu": parce que si, comme tout un chacun, j'avais vu des images de cet oiseau superbe, nulle part je n'avais trouvé mentionné le vrombissement de turboréacteur qui l'accompagne... On aurait dit le bourdonnement hypnotisant d'un insecte mutant enfermé avec soi dans le volume étriqué d'un cercueil.

³ Je pensais moi-même débarquer dans la jungle: je n'avais pas compris que Vera et Esteban avaient un pied-à-terre pour se reposer de leurs expéditions dans l'humide!

⁴ La ville de Boquete est première productrice de fleurs d'une immense région.

Les fourmis aussi sont marrantes: pas plus grosses que nos traditionnelles fourmis rousses des bois, mais elle piquent douloureusement! Du coup, je redoute la marche pieds nus...

Enfin, j'ai mentionné l'omniprésence des pick-up. Mais ce que je ne pensais jamais voir, et qui m'a aveuglé aujourd'hui, c'est une "Mini" customisée pick-up! Rouge flambant, genre à éclairer la rue à midi. Vraiment drôle. Vraiment petit.

Mardi 15 janvier 2002

Dès le matin, nous descendons avec Vera à David, la grande ville. Accessoirement, la ville la plus chaude du pays... Là, je le confesse, j'ai chaud. Surtout une fois chargé comme un âne de bât. Le but de l'expédition est de m'habiller pour la jungle⁵: Vera m'avoue qu'avec des grolles de marche, on va se foutre de moi là-bas. Ce qu'il faut, c'est une paire de... bottes en caoutchouc! Ben oui. Et une machette de cinquante centimètres (je n'ai pas osé prendre le modèle pour hommes, de soixante, alors je me suis rabattu sur le modèle "bonnes femmes"). Je transporterai une mitrailleuse lourde que je ne me sentirai pas plus gauche.

Nous sommes invités pour le midi: Alain est coordinateur local de Médecins Sans Frontières Suisse, et Rosa sa femme est Chilienne. Elle est tout sourire et jeunesse, et lui n'est qu'un regard, extraordinairement vivant, perçant. Il est en fin de mission, et veut prendre un an de pause pour construire ici sa maison, en bois comme par hasard⁶! La discussion est nourrie bien que trilingue (français, espagnol et un peu d'anglais). Un beau moment...

Ce soir se lève un vent qui ne faiblira pas de plusieurs jours, un vent comme le mistral sur les crêtes de Cassis. Que mon hamac soit secoué serait plutôt pour me ravir, le problème est quand survient la pluie: je suis bien obligé de battre en retraite et finir ma nuit dedans. Quel dommage de ne pas profiter jusqu'au bout d'un si beau vent.

Mercredi 16 janvier 2002

Cet enfoiré d'appareil photo me lâche ce matin! Je passe une heure, les doigts tremblants d'émotion, à charcuter l'auguste carcasse. Pas trop grave a priori: le miroir est sorti de ses logements. Mais en pratique, ce n'est plus aussi aisé! Quel soulagement quand je peux refermer la bête, guérie apparemment. Mais j'espère que la série est finie: hier, c'était ma frontale qui avait un court-jus. Maintenant elle est reconstruite en scotch, c'est laid et je ne sais pas combien de temps ça tiendra dans la jungle, mais j'ai fait de mon mieux, fonction de ce que j'avais. Encore la veille, c'étaient mes grolles (les fameuses qui ne me sont utiles qu'ici, en milieu civilisé⁷): j'ai dû recoller la semelle, et par deux fois pour m'y être pris comme un manche. Cette fois, prions: la série est close, hein?

La fête à Boquete court toujours: ce soir, c'est monstre soirée disco, genre dix mille participants, à l'œil. Cela dit, le minutage est exotique: les filles rentrent seules (gratuitement) jusqu'à onze heures et boivent à l'œil. À l'heure dite, ils lâchent les hommes sur ces proies affaiblies par le mauvais alcool⁸: charmante coutume, non? Je trouve les gradins branlants: un peu plus tard, je peux les regarder de dessous: il n'y a strictement aucun contreventement! Le machin tient par la pure force du raisonnement... C'est dans ces moments que je regrette d'être si athée: je sens bien qu'une petite prière ne serait pas du luxe... Cela dit, d'autres oraisons ont été entendues: rien ne s'est écroulé que je sache.

J'ai perdu mes potes très vite, et vue la compacité de la foule, j'ai préféré rentrer.

⁵ En fait, Vera m'envoie me débrouiller: il faut bien que je m'y mette, à cet espagnol, non? Bon...

⁶ Je sors de mon DESS "bois dans la construction".

⁷ Rappel: j'écris de Boquete, le QG. Dans la jungle, il n'y a pas Internet!

⁸ Certains vont jusqu'à parler d'ajouts dans ledit alcool...

La route est belle, avec ses étoiles qui écoutent si bien les chansons fredonnées d'un cœur léger.

Jeudi 17 janvier 2002

Journée sieste: il faut bien récupérer d'hier! Préparatifs. Je suis impatient comme une jeune fille un soir de bal...

Demain vendredi, c'est le départ pour la jungle. Là-bas, il n'y a de l'électricité que deux heures par jour, heureusement le soir! Inutile de dire que dans ces conditions je ne répondrai à aucun courrier... Je peux donc déjà vous prédire que la prochaine édition des Carnets du Panamá s'intitulera "Première jungle", dans vos kiosques dans un mois. Cela dit, si dans un an et un jour je ne me suis manifesté à personne, je lègue mon corps à la science!

; -)

Carnets du Panamá 03

Première jungle I.

Me voilà de retour à Boquete! Et en forme quoique puant... Mais commençons par le commencement. Attention, c'est long. Sorry...

Vendredi 18 janvier 2002 - Voyage

Je me lève pour le bus de six heures: il fait encore nuit. Je guette le bus, avec bottes, sac à dos et machette, le grand jeu. Le soleil se lève pendant la descente. Vu l'heure, il fait encore frais à David. J'embarque dans un bus pour *Chiriqui Grande*, sur la côte atlantique: il faut regrimper la cordillère, la traverser et redescendre. En tout, une bonne heure, pour une soixantaine de kilomètres. Le Panamá, c'est simple: il y a la côte Pacifique, où il fait toujours beau, et la côte Atlantique, où il pleut toujours, et ce n'est pas une hyperbole⁹.

Déposé à *Chiriqui Grande*, je cherche mon bateau¹⁰. On m'annonce deux heures d'attente, mais je ne sais pas exactement, vu que je n'ai toujours pas l'heure. J'en souffre, d'ailleurs, car je n'arrive pas à estimer l'heure à l'azimut (je suis habitué à le faire à la boussole, plutôt, si vous voyez ce que je veux dire¹¹). Bref, il faut attendre. Donc je m'arme de mon appareil-photo-qui-marche, et je me mets à mitrailler consciencieusement des ouvriers qui déchargent un camion de bois, un chien, une chaise qui regarde la mer. Vu le format de la bête vénérable (je sors mes plus longues focales, 135 doublé, et puis, ne lésinons pas sur les parenthèses, j'ai appris il y a peu que le Konika T3 a marqué son époque, qu'il a apporté maintes innovations, bref, que c'est une légende... Merci Grand-Papa!), aux vus de la bête donc, les gens s'étonnent visiblement, sans pour autant tenter conversation. Ce qui m'arrange bien d'ailleurs: je ne parle toujours pas un mot d'espagnol!

J'achète une bouteille de coca (j'ai une excuse: il me faut une gourde pour là-haut), et la partage avec le chauffeur et son aide-gondolier. Ça crée toujours des liens, me dis-je. Ça ne l'aura

⁹ Il y a deux saisons à Chiriqui Grande: la saison sèche et la saison humide. En saison sèche, il pleut aussi tous les jours, mais pas toute la journée!

¹⁰ "Bateau"? Barque eût été plus adéquat!

¹¹ Référence à mon précédent voyage en Finlande, où le soleil parcourt tout l'horizon sans jamais en décoller vraiment.

pas non plus empêché de me taxer un dollar de plus que le prix, penserai-je plus tard. Maman, pourquoi m'as-tu fait un *look* qui sent le *Gringo*¹² à deux kilomètres?

Le bateau¹³ part finalement, vers midi. Il se lance dans la lagune de *Bocas del Toro*, qui est immense: il nous faut une heure pour atteindre l'embouchure du fleuve, bien que la pirogue vingt-places ait un *gros* moteur, dont je comprendrai l'utilité plus tard, dans les rapides. Nous filons donc allégrement nos vingt kilomètres-heure (je ne me souviens plus de la conversion en nœuds...), sous un soleil que la mer se fait une délectation de réfléchir sur ma peau douce et sensible de Suisse pas encore acclimaté. Un gros bisou à Vera qui m'a foutu un tube de crème solaire dans mon sac juste avant mon départ. Cela dit, vu la violence des éléments en jeu, cela n'aurait pas suffi sans l'arrivée salvatrice des nuages¹⁴. Ouf!

Pendant la première heure de remontée du *Río Krikamola* (la plus tranquille, hé hé hé), je me sens bien. Fleuve. Végétation. Quelques oiseaux. Ce serait comme si le pays m'aimait. Un pays, c'est presque aussi bien qu'une femme, non?

Dans les premiers rapides, notre embarcation se fait dépasser par une autre, moins chargée (petit joueur!), qui arbore le sigle de MSF que je commence à bien connaître. Du coup, je repense à ce pour quoi je suis ici: enseigner à construire des ponts. Et non les apporter tout cuits aux frais de je-ne-sais quel gouvernement ou ONG. Je ne veux pas en effet accoucher de mon "éléphant blanc" et rentrer faraud au pays sous les vivats de la foule en liesse. Merci bien. Non, vraiment, je réalise soudain que je m'étais laissé embarquer en pensées sur la pente tendancieuse de la quête de fonds et tout le tremblement: c'est comme si je me réveillais soudain. Heureusement que j'ai l'exemple magnifique de Toni Rüttiman comme phare: il faut construire *avec*, et non *pour*.

Pour la troisième et dernière heure du voyage, on me fait passer à l'avant, pour équilibrer les masses, je pense (et je suis sensé le prendre comment, moi???). Les rapides sont marrants comme tout, et je suis aux premières loges! Ma position me permet de dialoguer avec le "gondolier" qui, à l'avant, seconde le pilote au moteur. Premiers mots d'espagnol. Hum! Je saisis tout de même qu'il est question de femmes... Bien entendu¹⁵!

Lorsque le soleil revient, tous les passagers (une dizaine) sourient enfin. Le climat se met ainsi au diapason de mon humeur, tandis que je m'extasie sur des gerbes de bambous qui ressemblent à des feux d'artifice verts figés.

Difficile de manquer Kankintú, terminus: un pont suspendu de cent dix mètres enjambe le fleuve (construction 1999, garanti cinq ans, c'est une blague!!!¹⁶), et les rochers ont été peints de motifs locaux. Je débarque. Je laisse se tasser l'agitation environnante. Une bande de petits garçons m'entoure. Ils sont déçus de ce que je ne les comprene pas... Bref, je souris, je cale mon sac, et je prends les trente-huit marches qui mènent au village où je vais vivre quinze jours, mais pour l'heure, je n'en sais pas tant.

Pas difficile de trouver le *Padre*. c'est le seul blanc des mille habitants (ses deux collègues sont de sortie pour quelques temps). Il doit avoir la cinquantaine, et je le surprends en plein chantier de peinture de l'église et des bâtiments attenants. Avec son chapeau et son bermuda, il tient plus du contremaître que du curé de campagne. J'aime tout de suite ses yeux bleus très vi-

¹² *Gringo* = citoyen des États-Unis d'Amérique.

¹³ Rajoutez les guillemets.

¹⁴ Une autre fois, j'ai *pécho* un coup de soleil à travers mon t-shirt...

¹⁵ Et d'argent.

¹⁶ Un pont se garanti au moins dix fois plus!

vants (encore des yeux bleus? Est-ce leur rareté ici qui me les fait noter?). Il m'accueille chaleureusement, m'offre un coca (bonjour le dépaysement!), et, miracle, on cause! Cet homme charmant a l'art de s'exprimer de façon à ce que je le comprenne: que c'est agréable! Je me sens presque intelligent (l'avenir me montrera vite les limites de ma prétendue maîtrise de la langue)... Il me balade entre l'école (pour six cents élèves, à mettre en rapport avec les mille habitants!) et le terrain de foot/basket/hand/pétanque-et-que-sais-je?, le restau et l'atelier de fabrication d'artisanat (concept qui me fout la gerbe, mais je parviens à ne pas le montrer et à m'extasier comme dû sur la participation locale au marché de la connerie attrappe-touristes du monde entier). Bref, on aboutit à ma chambre, ouverte sur l'est (j'avais le choix, mais si je veux parvenir à m'éveiller...), il me laisse et je m'installe.

Je ressors rapidement, et m'approche du *rió*, assez loin en amont du pont. Je joue un peu dans les galets, me mouille les pieds, bref, je batifole. Retour chez moi. Dans la maison en face, quatre enfants, trois filles et un petit garçon nu, qui ne totalisent pas vingt ans se coupent des noix de coco avec une machette plus grande qu'eux, pas une "de bonne femme", une de soixante centimètres au fil brillant. L'épaisse gangue fibreuse laisse poindre la coque, puis la chair blanche. À ma surprise une des fillettes me l'apporte! Je suis un peu interdit. Je bois lentement, non sans trouver en ce fruit une sorte de réponse aux inquiétudes qui ont accompagné la remontée du fleuve. "Travailler avec". C'est qu'il y en a, du jus, dans ce truc! Pendant ce long moment, un peu hors du temps même, je sens comme un pan de ma vie qui s'écroule au ralenti: celui des soucis révolus. Me restera la douceur des souvenirs. Celle qui fait des pattes d'oie au coin des yeux. Si la rémission devait avoir un goût, ce serait sans doute celui discret d'une noix de coco verte.

Par contraste, je croiserai encore avant la nuit (qui tombe fort tôt et abruptement¹⁷) un groupe de garçons qui poursuivent des poules avec des arcs miteux (pauvres bêtes). Ils essayent encore de me parler, rient, touchent à toutes mes affaires, et me trouvent... musclé! Le gag. C'est vrai que les Ngäbe (ce peuple local dont les *Padres* et une infirmière Japonaise sont ici les seuls étrangers) ne sont pas maigres. Normaux, quoi. Enfin, normaux-pas maigres, quoi. Vous voyez ce que je veux dire. Et puis, les hommes de tout âge ont cette désopilante manie de relever leur T-shirt et dégager leur ventre à tout moment¹⁸...

Je rentre avec la nuit. La fameuse lampe de poche réparée récalcitre. Grrr. Il ne me reste qu'à installer mon hamac (je ne dormirai pour rien au monde sur le matelas mité qui m'est gentiment proposé!!!) et dormir. Allez savoir pourquoi ce soir, mais je me demande s'il est possible de faire l'amour dans un des ces trucs suspendus instables¹⁹...

Samedi 19 janvier 2002

Ces imbéciles de coqs qui encombrant les rues ont chanté toute la nuit! Comment identifier l'aube, hein? Je n'ai décidément pas fini de regretter une montre. Quand approche ce que je crois être le matin, je me mets à bricoler une lampe de poche basique (une ampoule sur une pile) avec le cadavre de ma frontale. Je savoure cet instant de victoire sur tous ceux qui se foutent de ma gueule en me traitant de maniaque: comment aurais-je fait, dans le noir, si je ne savais pas *parfaitement* où chaque chose était rangée? Hein?

¹⁷ Une de mes grandes déceptions des tropiques...

¹⁸ Ce serait pour s'aérer.

¹⁹ Plusieurs copains m'ont confirmé la possibilité. J'aurais préféré qu'une amie me propose un essai.

Bref, j'attends des nouvelles du *Padre*, mon seul contact ici. À dix heures, je m'enhardis à le chercher: il me propose de se voir l'après-midi. Je traîne dans l'atelier entre scie circulaire et poste à souder, et fraternise un peu avec trois locaux qui aiguisent leurs scies. La conversation est laborieuse. Mais enfin, elle est. C'est un début.

Sur le chemin du restau, un garçon genre dix ans interrompt son activité (rituelle ici): tondre la pelouse... à la machette! Résultat digne des jardins de la Reine d'Angleterre.

Au restau, toute la famille me fait honneur. On me pose les questions qui vont devenir rituelles: oui, je suis Suisse, architecte, je vis en France, à Paris (allez leur faire comprendre lesquels sont des villes et lesquels des pays, et que le suisse n'est pas une langue²⁰), que ça fait dix mille bornes et trente heures d'avion, que ça coûte cher, que non je ne fais pas de kung fu (?), ni ne suis Japonais (? On m'a aussi demandé si j'étais... albinos²¹), et que... je suis célibataire (ici, les filles ont leur premier enfant avant dix-sept ans, en général). Du coup, on me présente les filles. Cette scène se reproduira souvent sans jamais cesser de me gêner horriblement: je ne comprends pas ce qu'ils attendent de moi²².

Comme promis, le *Padre* me fait visiter le chantier du lycée, et la fabrique de... parpaings (eh oui: nous y reviendrons). Je me demande comment leur apporter quelque chose tout en les respectant en profondeur. Je nous trouve tellement "Tintin au Congo"! Je hais ce paternalisme bien-pensant, et l'acculturation, d'autant plus tragique qu'elle est tentante, qui en procède. Je me demande ce que nous avons apporté de positif à la culture ngäbe. Je me demande s'il est possible de faire bénéficier à d'autres civilisations de ce que la nôtre a produit de bon, sans exporter nos valeurs. Il faudrait faire le deuil de notre si cher concept de progrès (oh, comme je le hais), et s'aborder en *égaux*. Comme en amour. Mais qui osera²³?

Je traîne: bain dans le fleuve, lessive, courses (chandelles (!), PQ). Un mec décharge seul des sacs de ciment du bateau MSF et les transporte en brouette. Je lui file un coup de main. L'itinéraire coupe une partie de handball passionnée, mais personne ne nous rejoint. Le gars est balaise: malgré mes "gros muscles", je ne prends que deux sacs quand il en pousse trois! Lorsque ma langue racle par terre, je veux arrêter. Mais la nuit tombe: je n'ai pas le cœur de le laisser finir seul. On termine à tâtons. Il m'offre un jus (encore un soda!). Je pense, et je sais pourtant combien ce n'est pas modeste, au dernier chapitre de "L'exil et le royaume" de Camus. Dès mon retour, je le relis²⁴!

Dimanche 20 janvier 2002 - Cuoronte

Kankintú est la "grande ville" du coin. Mon but, de là, est d'aller à Cuoronte, quinze kilomètres plus haut le long du Krikamola²⁵ dans la vraie jungle. C'est ce chemin qui est pour l'heure inaccessible aux ânes (c'est dire!), ce qu'il me faudrait changer, si j'ai bien compris ce qu'on attend de moi. On m'a dit aussi qu'il y manquait des ponts. Bref, je bous d'aller enfin à Cuoronte. J'attends donc, en regardant passer les Ngäbe pour la messe dominicale, un guide bénévole promis par le *Padre*. Un jeune Benicio se présente à moi et nous voilà partis. Gag: ce n'était pas lui que j'attendais, comme nous le verrons plus tard!

²⁰ Réciproquement, qui sait de tête quelle est la capitale du Costa Rica ou de la Finlande, et quelle langues y sont parlées, hein?

²¹ Référence à la blancheur mythique de ma peau d'albâtre.

²² Ok, ma phrase est un peu conne. Mais il fallait comprendre l'implicite: ils veulent que je l'épouse pour de bon, ou que je paye pour une nuit?

²³ Ces considérations ne cessent de me poursuivre depuis.

²⁴ Une chef-d'œuvre, si, si!

²⁵ Le fleuve.

Voilà mon troisième jour de jungle qui commence, il est temps de m'insurger: qu'est-ce que cette jungle pour tapettes? Franchement, j'ai l'air de quoi, avec ma machette affûtée avec amour, dans une jungle aseptisée, sans bêtes embêtantes (pas d'insectes, pas de moustiques (j'ai même renoncé à l'usage de ma moustiquaire dès la deuxième nuit), pas de mouches, pas d'animaux dangereux, pas de piranhas,...), sans climat inhumain (pas de pluie, pas trop chaud, pas de coup de soleil), où les villages ont des allées bétonnées et des lycées en parpaings couverts de bacs acier sur structure métal, et même deux téléphones publics (hors de prix), où même moi pauvre Parigot je marche toujours pieds nus (pas pour aller à Cuoronte, quand même, mais bon), et où, paroxysme, je ne me chope même pas la turista? Hein? De quoi j'ai l'air? Personne ne voudra croire à mes histoires. Snif.

Revenons à ce voyage pour Cuoronte. J'aurai mis huit heures. Dès la mi-chemin, je peine. J'ai beau voyager "léger", les kilos de matos photo, plus sac de couchage, hamac, boisson, ça pèse quand même. Bref, je me ridiculise encore un coup. Je me vengerai, et ma vengeance sera terrrrrrible²⁶.

Soudain, à mi-chemin, mon guide s'arrête, farfouille dans son sac, et en exhibe un... game-boy. Argl. Je frise l'apoplexie. Je vois donc mon chemin de croix généreusement annoncé par les tut-tut stridents du truc. Qu'ai-je fait pour mériter ça? Heureusement, l'affaire dure peu: on dépasse un petit vieux et un gamin, et Benicio-le-guide soulage leur charge impressionnante. Il se retrouve à mon rythme, et sans gadget innommable à tripoter. Du coup, j'en retrouve le sourire, sinon la pêche.

Mon guide habite au-dessus du village de Cuoronte. Il me propose de manger chez lui, puis d'y dormir. Chouette, me dis-je. En fait, on va faire des courses, je me propose bien entendu d'offrir, et le prix du riz vaut celui d'une suite d'hôtel... Bah, l'endroit est beau, j'y achève une première pellicule. On descend au village proprement dit (genre une centaine d'habitants, pas plus). Mon guide me montre où il faut un pont: portée nécessaire pour être hors crues: cent cinquante mètres!!! Encore une incompréhension qui va me poursuivre pendant tout mon séjour: Vera m'apprend à mon retour qu'un budget de deux cent cinquante mille dollars est alloué à la construction de ce pont! Ce n'est pas mon boulot²⁷.

Je mange donc avec la famille de Benicio. À la fois contre l'avis de Vera (se méfier de l'eau!) et contre mes principes (un an que j'avais arrêté), je prends du café, vu que c'est ici la boisson par excellence, et même un jus douteux mais excellent de fruits mélangés. Toujours pas de turista. Je ne parle pas du riz, base inévitable de l'alimentation locale. Il y a abondance. Je me remplis enfin la panse, moi qui tirait sur le budget depuis trois jours en évitant le restau. Cela dit, vu le prix que j'ai payé ce riz, il vaut mieux en profiter!

La maison locale est une plate-forme en bois, un mètre au-dessus du sol où vivent les poules et les cochons nourris aux épiluchures, surmontée un mètre et demi plus haut d'une toiture aiguë couverte de palmier, sans murs. Je me vois offrir une "chambre", c'est-à-dire une partition de deux mètres de la plate-forme large d'un qui longe deux côtés de l'ensemble. La prochaine fois, je joins un croquis, promis²⁸.

Bilan de l'ascension, j'ai tout de même presque connu la vraie jungle: j'ai sorti la machette dans les cent derniers mètres, et, pour un peu, j'en aurais vraiment eu besoin. Et mon estomac m'a fait le plaisir de se rebiffer un peu lorsque j'ai bu à ce que le vieux-dont-Benicio-a-porté-le-sac nous a offert en remerciement (se méfier de l'eau!). Ouf, tout n'est pas perdu.

²⁶ Peyo.

²⁷ C'est du boulot de spécialistes, avec de gros moyens. Moi, je suis venu pour des passerelles piétonnières.

²⁸ Promis!

Lundi 21 janvier 2002 - Retour à Kankintú

La descente se fait mieux, sans réelle raison: six heures seulement. Ventre plein? Effet de descente, même si l'on monte beaucoup aussi (en montagne, on parle de dénivelée ascendante cumulée)? Entraînement? Bref, arrivé, je me baigne, fais ma lessive, me repose. J'avais cru bronzer: j'ai une belle marque au ras du futsal, mais elle ne résiste pas au bain. Snif. Puis Benicio vient m'annoncer son tarif (ah, tiens, il n'est pas benévole?): trente dollars. Trente dollars! C'est honnête. Je refuse de lui payer plus de quinze, et encore, j'exige l'entremise des *Padres*. Il ne rechigne pas²⁹.

Problème: lesdits *Padres* sont maintenant tous absents pour la semaine. Benicio attendra. Moi aussi, j'attendrai. Eux, ou Vera qui ne devrait pas tarder. Car je ne sais toujours pas ce qui est attendu de moi³⁰! Pour m'occuper, j'esquisse des ponts de 150m (inutiles, donc, mais je ne le sais pas encore).

Je ne dors pas de la nuit: trente dollars!!! Il ne manque que le piolet pour atteindre le tarif des guides de Chamonix. Le gamin des voisins hurle à la lune comme jamais. Il pleut. Le technicien-son s'est mis en quatre pour accorder la nuit au diapason de mon humeur. Bordel, comment leur faire comprendre que je n'ai pas de thune, que je suis là à mes propres frais qui ne me mènent pas loin, que je ne suis pas venu pour partager mon fric, mais mon savoir, que je n'ai rien à donner, mais seulement à échanger? Je n'aurais pas dû dire que j'étais Suisse. Quel con...

J'espère que vous ne me tenez pas trop rigueur d'avoir fait si long. Je ne vois vraiment pas où couper avant le début de cette attente.

La suite dès que je l'ai tapée, sachant que j'ai d'abord à répondre à tous ceux qui ont eu la gentillesse de m'écrire un mot gentil pendant mon absence.

Carnets du Panamá 04

Première jungle II.

Du mardi 22 au dimanche 27 janvier 2002 - Attente

Il y a plusieurs types d'attente, dont la plus pénible est cette attente sans objet dans laquelle sombrent parfois les vies sans renouvellement suffisant. Mon attente à Kankintú n'était certes pas comparable, mais elle avait hérité de cette pesante monotonie son flou: j'attendais des *Padres*, dont on m'avait dit qu'ils devaient venir le dimanche, et j'attendais des nouvelles de Vera que je croyais devoir me rejoindre incessamment. Heureusement, j'avais emporté un Dostoïevski: les mille pages de "L'idiote" m'ont occupé quatre jours, du mardi au vendredi 25. Impossible de lire plus lentement l'histoire d'un personnage si attachant. Et vendredi, donc, je me décide à appeler Vera, pour apprendre qu'elle ne peut pas me rejoindre. Ah... Bon... Ben, euh... Bah, les *Padres* sont là dans deux jours, non? Je devrais survivre à deux jours, même sans Dostoïevski, non? Bon. Et pis, pris d'une inspiration subite, je me dis: "tiens, et si j'appelais ma mère, ça lui fera plaisir!". Je bourre le téléphone de monnaie. Rien. Je regarde le bel écran à cristaux et réunis tout mon vocabulaire espagnol. Comment? Pas assez? Mais il faut combien, alors? Comment? 3\$ la

²⁹ Encore une fois, Benicio n'était pas le guide promis par les *Padres*, c'était un jeune qui avait cru trouver un pigeon. Nous somme sortis bien déçus tous les deux!

³⁰ Des ponts? Des passerelles? Des chemins? Rien???

minute? Glups. Bon, je ne suis plus si sûr que ce soit une bonne idée de vouloir faire des surprises... On attendra un peu, hein. Et puis, appeler quand on s'ennuie, ça ne se fait pas, n'est-ce pas?

Ainsi, vendredi s'achève, samedi passe, dimanche arrive, vit, meurt: toujours pas de *Padres*. Lundi? Même combat. Mardi, je comprends que personne ne sait exactement quand ils doivent rentrer, en fait. Je décide de partir le lendemain... 'Faut pas pousser, non plus! De toutes façons, mon budget agonise. J'ai bien essayé, les premiers jours, de chercher un peu de travail, même pas un truc salarié, juste une activité où j'aurais été nourri, par exemple... Au restau, on me parle ainsi de travail: je me réjouis, me dis que je pourrais peut-être même gagner de quoi payer mon guide... Mais en fait, ce sont eux qui en cherchaient, du taf'. Ah. Oui, je comprends, toujours mon look de *Gringo*... Et puis, depuis qu'on sait que je vais faire des ponts, on flaire l'embauche... J'ai le sang qui bout. Au point que je parviens à trouver pour la première fois les mots qui me permettent d'expliquer que si pont il doit y avoir, ce sera bénévolement des deux côtés, et qu'ils auront intérêt à se magner le train parce que, même avec des "gros muscles", ce n'est pas moi qui vais le leur faire, ce pont!

À compter de ce jour, tout change: plus je parle de bénévolat, moins on me considère (première rédaction: plus on me prend pour de la merde). En cinq jours qui restent, le prix du dit restau aura doublé. Et ceux qui me parlent ou vont jusqu'à m'inviter sont ceux qui ignorent encore que je leur propose de travailler pour eux-mêmes et non pour du fric. Citons pour mémoire que mon proprio me rend visite le mardi pour tenter de me fourguer un magnifique truc sculpté en bois pour seulement vingt dollars, que les gamins persistent à me coller aux basques en mendigotant, qu'on m'amène régulièrement des filles (mais sans jamais parler prix. Pudeur? Note en passant: de quand date la dernière caresse donnée, reçue? Je vais finir par me laisser tenter. Heureusement qu'il y a des chiens étiqes partout: moi qui n'aime pas les animaux, je me retrouve à leur fourguer tout mon trop-plein de tendresse...), bref, plus l'attente se prolonge, plus il est question d'argent. Et l'idée de travailler bénévolement n'éveille aucun écho. Après tout, les bacs, ce n'est pas si mal, non? Et s'il y avait eu des ponts partout, Saint-Christophe n'aurait jamais existé³¹!

Chapitre suivant: j'ai faim. Un repas par jour, c'est tout ce que je peux me permettre (combien de fois on m'aura dit: "Tu manges au restaurant? Mais c'est horriblement cher! Tu as tant de fric que ça?"), et les portions diminuent au rythme où prix et appétit augmentent, pas vite certes, mais sensiblement. Je cherche des compléments: les noix de coco, par exemple, mais je n'ose pas aller jusqu'à les faire tomber... Le mercredi, Benicio (le guide) et ses potes viennent secouer le palmier à côté de ma porte d'entrée. Je les regarde faire. Ils finissent par partager, j'en aurai même pour mon petit-déj'. Merci. Le lendemain, je vais acheter une livre de sucre. Pas cher. Pas super diététique non plus, mais bon... Je dors beaucoup: c'est vrai que la sieste est un bon moyen de lutte contre la faim³².

Adorable vues les circonstances, la petite voisine d'en face vient jusqu'à interrompre ma sieste du vendredi pour me faire cadeau d'une seconde noix de coco ouverte et bien pleine. J'en suis toujours aussi touché. Et puis, je trouve la solution: à partir du samedi 26, j'achète du pain: pas cher et à prix fixe. D'abord en complément des repas, puis en leur lieu et place quand je me décide à boycotter ces restaus où l'on m'arnaque. Ah, oui, j'oubliais: mardi 29, j'en ai tenté un autre, de restau: c'est pire que le premier. J'ai l'impression d'être un homme-sandwich portant l'inscription: "j'en ai encore, plumez-moi". Quand la tenancière ma dit son prix "spécial végétarien", je me suis permis de froncer les sourcils: il ne lui en a pas fallu plus pour qu'elle le réduise

³¹ C'était mon premier contact avec la réalité du "développement". Je me souviens encore de cette réponse si spontanée: "Des ponts? Mais les Américains vont les faire!"

³² Ben oui, j'en ai été réduit à bouffer du sucre comme un aliment.

de moitié! Quelle justesse peuvent avoir des prix qui s'amputent de moitié au premier froncement de sourcil³³?

Encore une anecdote, avant de passer à plus drôle. Après tout, ces "Carnets" ne sont pas sensé être un exutoire à ma déception. Lundi 28, au retour de mon bain rituel et gratuit, trois gamins m'invitent à manger auprès du feu qu'ils viennent d'allumer. Sympa. On attend donc des trucs à griller, je crois, et pour meubler on cause. Et puis, on me demande combien j'ai d'argent sur moi: heureusement rien, puisque je sors de la baignoire. Alors j'entends un des gosses crier un truc vers une maison pas loin: non, nous ne mangerons pas... Ah? J'étais invité à inviter, c'est bien ça? Bah. Les petits gars sont tellement innocents du haut de leurs treize ans que je ne parviens même pas à leur en vouloir. Pour me venger, je leur montre un exercice que je sais parfaitement qu'ils seront incapables de répliquer, et je me sauve. Quand ils me demandent comment je fais (toujours ce truc de mumuscles qui les amuse tous), je ne peux m'empêcher de dire que c'est d'être végétarien et de manger peu: ce n'est pas très pédagogique, je sais, mais ça venait du fond du cœur (ou de l'estomac!)...

Cela dit, sans rire, c'est vrai que j'ai maigri durant ce séjour, je le vois, et mes amis me le confirmeront à mon retour. Mais je ne le dis pas trop fort: ma mère lit aussi ces carnets. Et puis, en deux jours de pâtes et lentilles, il n'y paraît plus.

Passons à moins plaintif.

La pluie commence enfin à tomber le vendredi 25. Comme dans les films, ce coup-ci: vous connaissez ces orages de Marseille, qui vous trempent au slip dans les trois minutes? Ben c'est pareil. Pas plus fort, non. Pas long, non plus: cinq minutes maximum (deux slips!). Mais dix fois dans la journée! Le Krikamola remonte d'un bon mètre, et retrouve sa cote normale. Bref, la jungle commence à mériter son nom.

Le jeudi 24, je sors mon appareil photo (jusque-là, j'avais préféré ne pas provoquer). Beaucoup me demandent à poser: je refuse peu, bien que je n'en voie guère l'intérêt... Je suis plutôt paysages. Ou, mieux, lumières. La photographie, c'est la chasse aux lumières d'exception. Je n'ai pas encore le résultat³⁴.

Le lendemain, je croise une des filles du restau qui me sourit sur le chemin du bain, moi y allant, elle en rentrant. J'ai oublié de mentionner qu'ici, pas de maillot de bain: on se baigne tout habillé (j'aime les concours de T-shirt mouillé. Dommage que ce ne soit plus mon jour de photo). Je me demande d'ailleurs l'intérêt, vu le temps que met la lessive à sécher: au début, ça allait encore, mais depuis la pluie, mon jean ne séchera jamais complètement³⁵.

Le vendredi 25, je pars seul en direction de Cuoronte³⁶, histoire de voir si je saurais retrouver mon chemin. Pas trop mal. Je me suis perdu deux fois plus d'une heure, mais c'étaient les deux endroits où j'attendais effectivement les problèmes. Je suis donc rassuré. Et puis, j'en enfin eu vraiment besoin de ma machette. Un gars croisé me confesse qu'il m'a pris pour un militaire. Je le prends comme un compliment, que c'en ait été un ou non. Je dois être tombé bien bas pour préférer faire troufion que *Gringo*... Ah oui, sur la photo jointe que vous avez perdue (c'est malin!), j'étais en jean (coupé sous le genou: il fait vraiment trop chaud) + débardeur mauve, et j'avais tout mon barda à la ceinture pour m'économiser le sac à dos: machette, gourde, casquette pour la pluie, chiffons pour la sueur, etc. Vachement bien, le truc de la ceinture: je referai.

³³ Même moitié-prix, j'ai payé plus cher la portion de riz sans viande qu'avec!

³⁴ Quelques bons clichés, finalement. Disponibles sur rendez-vous avec l'auteur!

³⁵ Il fait si humide que même pendue sous abri, la lessive ne sèche pas.

³⁶ Sans toutefois aller si loin.

Au-delà de mes récriminations initiales, je me suis tout de même fait des amis: le petit Elmer (un gamin de six ans comme tous les gamins de six ans) a commencé par m'annoncer un téléphone de Vera (celui auquel j'ai répondu). Le lendemain, il vient jusque chez moi, et se prend d'amour pour ma guimbarde³⁷. Le dimanche, on attend le passage d'une averse particulièrement longue en étudiant un planisphère. C'est encore abstrait pour lui, mais il connaît sa géo. Mon pote Elmer est revenu plusieurs fois jouer de la guimbarde. C'est bien la première fois qu'elle m'attire une amitié, celle-là!

Samedi soir, j'ai droit à ma première discussion à proprement parler en espagnol. Un jeune de seize ans qui dit bosser au restau, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui demander lequel. Comme on s'est rencontrés sur le pont, on commence par parler crues (celle d'il y a peu qui a déjà failli emporter le beau pont tout neuf). Puis de ses études (un gars passionné par les sciences, les langues ET le sport! Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une telle motivation pour les études, hein?). Puis de morale et de religion: j'arrive, je crois, à faire passer mon athéisme sans choquer son catholicisme fervent. Il est aussi question de contraception: il trouve que dix-huit ans, c'est jeune, et ne me regarde pas comme un extraterrestre³⁸. Pour terminer, je lui fais tout un speech sur... la Finlande! C'est un thème que je ressortirai souvent, vu son succès: ici, tous ne connaissent pas le mot "neige", certains n'ont jamais vu de blonde, ni de saisons. Quant aux nuits d'hiver et jours d'été, ils peinent à y croire! Bref, le gars me propose une balade pour le lendemain: chouette. Mais je ne retrouverai pas. Zut. Par contre, ledit lendemain atterrit un hélicoptère (pour l'hôpital). Je dépasse d'une tête la foule de cinquante gamins venus voir. Ça faisait une paye que je n'en avais pas vu un de près...

Dimanche 27, ce sont deux jeunes qui squattent ma chambre juste un peu trop longtemps. Eux aussi partent religion. Je leur fais mon grand speech mythique (et entraîné la veille) sur l'éloge de la différence, comme quoi la différence de l'autre m'enrichit, et que la peur ou le refus de cette différence mènent à l'incompréhension et la haine. Je ne vais pas, bien sûr, jusqu'au concept de "distance critique" de Boris Cyrulnick, mais le cœur y est. Peut-être un jour si mon espagnol me le permet. Et puis, j'apprends par eux comment on dit "grunge" chez eux: ils ne comprennent pas ma désinvolture quant à mon apparence (euh, là, vous n'avez pas perdu la photo, c'est moi qui ai oublié de la mettre: acte manqué? Cela dit, j'étais rasé de frais, on est dimanche!)³⁹. La question finit par sortir: "et les filles?" J'explique tant bien que mal que les filles qui s'arrêtent à ça⁴⁰ ont une fâcheuse tendance à ne pas m'intéresser: le monde est décidément bien fait!

C'est ce soir-là qu'on m'installe la lumière. Je range mon bricolage à pile avec une pointe de nostalgie. Pas trop loin tout de même: il n'y a d'électricité que deux heures par soir.

Mardi aussi sera un jour de discussion: un Rolando, en face aussi, à mon âge et est étudiant, puis à l'atelier, avec un autre étudiant plus jeune et Fernando, le responsable du lieu. Les deux fois, je me retrouve à faire l'éloge de l'école française qui, outre sa gratuité, offre facilement des bourses, y compris aux sales étrangers comme moi (j'insiste un peu, pour bien montrer que je ne chante pas mon propre pays). Ça les fait rêver...

³⁷ Je n'avais pas embarqué Frankenstein, ma cornemuse, au Panamá, mais je n'avais pas oublié ma fidèle guimbarde!

³⁸ Célibataire à vingt-cinq ans?!

³⁹ J'ai mis long à comprendre que négliger son apparence dans un pays en développement (où les gens attachent tant de prix à présenter bien) n'est pas seulement innocemment provoquant, mais choquant, voire blessant.

⁴⁰ Au vêtement, bien sûr!

Pour terminer la chronique de cette attente, j'avais préparé quelques mots sur le sentiment qu'a éveillé en moi la découverte du peuple Ngäbe. Je veux parler de *tristesse*. En effet, au-delà de mes ridicules petits ennuis personnels qui font l'anecdote de cette chronique, je me suis senti terriblement mal à l'aise. Pourquoi triste?

D'abord parce que dès le premier instant je n'ai pu faire autrement que de constater que la culture Ngäbe était morte⁴¹. Partout où mon regard se portait lorsqu'il quittait les histoires du prince Léon Muichkine, je ne voyais que route cimentée, cuisine au gaz, canalisations PVC (quelle est la durée de vie du PVC à l'air libre dans ce pays? Dix ans? Cinq ans?), bâtiments de plain-pied (et non sur pilotis) en parpaings couverts de bacs acier sur structure métal, couverts en plastiques, coca-cola (on en vend jusqu'à Cuoronte, en bouteille de 33cl en *verre*, montées et redescendues à dos d'homme!!!) servi glacé au sortire d'un frigo sur générateur, radios et télévision sur pile, etc., etc. Progrès? Quel progrès y a-t-il à mettre un isolant sous un toit ici? Un isolant! Quel est le progrès d'un chiotte à trône quand on enseigne les rudiments de l'hygiène? Quel est le progrès de se nourrir exclusivement de produits achetés en ville, à quatre heures de bateau? J'ai eu beau chercher, je n'ai trouvé comme gestes inscrits dans une culture locale qu'un plat de bananes, la tonte à la machette (concurrencée par deux débroussailleuses), et la lessive au *rió* (mais pas au savon de Marseille, au moins au Mirlaine!).

Ensuite, tristesse de voir que ces gens sont devenus des pauvres du jour au lendemain, rien qu'en changeant de culture: leur monde avait un sens, et voilà qu'aujourd'hui ils en sont réduits à espérer atteindre notre niveau de "développement". Et toutes nos gentilles assoc' caritatives qui se ruent gentiment pour aider des pauvres qui ne le sont que depuis que nous avons tué leur culture⁴².

Enfin, je me suis aperçu du pire: mes constatations précédentes ne gênent personne, les Ngäbe moins que quiconque. Ils sont les premiers à se féliciter de leurs "progrès" dans notre système de valeurs, ils sont contents et ils en redemandent. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils ont dû y sacrifier, à commencer par leur dignité. J'aimerais avoir pleuré, mais je n'ai pas su. Je suis resté avec ma boule dans la poitrine jusqu'à tard après mon retour.

Je rêve d'une ONG qui professerait enfin:

1-Que singer une civilisation n'est pas en bénéficiaire, et

2-Que l'état de con(sommateur) n'est pas l'idéal de l'humanité!

Mais je dois avoir fumé un truc pas catho: ça n'existera jamais, un truc comme ça...

Allez, plus que deux jours à raconter, et on rentre.

Lundi 28 janvier 2002 - Cuoronte II

Il fallait bien que la faim, la colère, la tristesse et la solitude cumulées pètent d'une façon ou d'une autre. Lundi matin huit heures, on me dit que les *Padres* ne rentreront pas aujourd'hui. Marre. Je prends ma machette et mes bottes, et pars en direction de Cuoronte. Sans guide, merci, j'ai donné (on tentera même de m'en fourguer en cours de route!). Au fait, Vera, pourquoi "jamais sans guide"? Le sentier est mieux balisé que la plupart des GR que j'ai connus en France, et celui-là je l'ai déjà emprunté. Et puis, il est fréquenté, ce chemin! Impossible de se perdre longtemps. Alors? Pour les animaux? Mais j'ai vu des gamins de dix ans marcher seuls et sans

⁴¹ Cette idée m'a valu bien des critiques, mais je persiste à trouver les Ngäbe effroyablement *acculturés*.

⁴² Très importante, cette idée-là.

machette, pieds nus par surcroît! Le seul risque que je vois, c'est celui de crues subites. Aussi surveillé-je constamment le ciel en amont.

Bien entendu, j'avais fait plein de plans savants pour savoir à quelle heure *exactement* je devais rebrousser chemin pour ne pas me faire surprendre (je rappelle qu'ici le terme n'est pas surfait) par la nuit, habitude de la montagne oblige. En fait, j'ai pulvérisé mes prévisions les plus optimistes. Quatre heures, pas une minute de plus pour monter. Je reste une heure à regarder ce que je crois toujours être l'emplacement de "mon" pont, puisque j'en ai le temps, et redescends en quatre heures aussi, alors que ma colère était depuis longtemps consumée, allez y comprendre quelque chose. Je m'offre même le luxe de me refaire tout Renaud et ce que je sais par cœur de Balavoine, à tue-tête. On m'a regardé de travers... Moralité, je suis rentré à cinq heures, il me restait deux heures de jour!

Il est un long moment de la redescende, avant de chanter exactement, où je pense que je devrai payer mon guide de la première fois (je ne l'ai pas encore fait), et je me mets à jouir d'un sentiment que je ne me connaissais pas: le mépris. Le monde est injuste, que l'on puisse éprouver une telle volupté pour des sentiments si vils! Si cela se savait, qui resterait vertueux? En tous cas, il y a des années que rien ne m'avait procuré une joie aussi pure que de mépriser ce pauvre petit gars. Rien. J'espère juste qu'il ne le saura jamais: qu'il en souffre n'ajouterait rien à mon bien-être, au contraire. Tout de même, je ne me serais jamais cru capable de ressentir tout ça. Comment ne pourrais-je plus comprendre les assassins du monde entier, maintenant? Peut-être les plus lourdes peines leur sont-elles légères après un tel déchaînement de volupté? Je suis assez enclin à le croire. Pauvre Benicio: on ne s'imagine jamais les sentiments qu'on fait naître...

Mon escapade a été remarquée. Je parade et fais le fier. Bien sûr, on évoque des records qui ridiculisent ma performance, mais peu m'importe: personne n'a réussi à brûler tant de sentiments minants sur ce chemin, j'en suis sûr! Paroxysme de ma fierté: je ramène un magnifique coup de soleil: il était temps, depuis trois semaines que je suis dans ce pays! Je dors bien: je suis heureux.

Mardi 29 janvier 2002 - Comme un goût d'intégration...

Toujours pas de *Padres*. Tant pis: je décide de partir le lendemain. En attendant, je vais me balader du côté de Bisira, de l'autre côté du pont. Au retour, j'ai un mal fou à traverser: le pont est *bouillant*. Et moi je suis pieds nus, évidemment. Comme tout le monde. Les mecs qui construisent des ponts à platelage métallique sous les tropiques sont des salauds. Je dois m'y reprendre à plusieurs reprises, et décide finalement d'opter pour un sprint.

Et puis, je paye Benicio. Mais bon, ça ne me fait pas d'effet. Tant mieux: devant lui, ça m'aurait gêné. Ensuite, un autre gars, qui s'est coupé en tondant à la machette, voyant la mienne, me propose qu'on se fasse une noix de coco. Cool. Il apprécie mon affûtage. Et il ne faut pas longtemps pour que nous soyons une demi-douzaine à nous acharner au pied d'un palmier. Parmi nous, la petite d'en face: je suis fier de lui prêter ma machette et mon couteau pour qu'elle puisse s'en faire une pour elle...

Plus que quelques heures. Fernando de l'atelier vient me voir, et m'explique qu'il aimerait des conseils d'architecte. Ben tu tombes bien, gars! On commence mais, très vite je demande qu'il me montre le site. Je passe la fin de la journée chez lui, à dessiner au crayon sur un bout de carton un plan au cinquantième. Rien de révolutionnaire: c'est de l'autoconstruction, et moi je pars demain avant l'aube. Simplement, je propose un toit monopente, qui libère des mezzanines dans les chambres. La typologie est inconnue ici. Fernando avait l'air satisfait (lui, ce qu'il voulait, c'était que sa maison soit "différente"). Je ne le suis pas moins: je n'ai rien chambardé, juste tiré un autre parti des moyens à disposition (contrainte majeure du projet, il possède vingt-deux

plaques de tôle ondulée, ni plus ni moins). Quand la nuit tombe (aïe), il m'offre un peu de riz, le premier que j'échange ici. Et on va terminer chez moi, car il n'a ni électricité ni chandelles (mais comment ces gens vivent-ils, sans lumière?). La dernière nuit sera courte, mais paisible, presque voluptueuse.

Mercredi 30 janvier 2002 - Retour

Le bateau part en principe entre cinq et six, suivant la météo. N'ayant toujours pas de montre (je l'aurai assez dit!), je me lève au *feeling*, surtout pas trop tard, ce serait trop con. Moralité, il est trois heures... Bon. Et finalement, le bateau aura attendu à quai jusqu'à sept heures, à cause de la pluie. J'ai froid. J'en ai marre de l'eau.

Je ne sais pas si c'est l'obscurité ou le fait d'être cette fois assis au milieu de la barcasse comme tout le monde, mais je trouve ce matin les rapides carrément impressionnants. On racle plusieurs fois le fond. Et la mer, pour terminer, est démontée. Elle ne moutonne certes pas, mais l'embarcation monte et tombe parmi des vagues plus hautes que la coque. Il faut écoper. Encore de l'eau... Mais soyons francs: je n'ai presque rien vu de cette dernière partie du trajet, réfugié que j'étais sous le parapluie de ma voisine (il y a des jours où Brassens est un vrai pote).

À *Chiriquí Grande*, il pleut toujours. J'attends le col qui sépare les deux visages du pays comme d'autres attendent le Messie. Je ne vous cache pas ma déception quand je sens le bus redescendre et que les nuages ne désépaississent pas! Je comprends enfin ce que peut ressentir un Suisse qui arriverais sur Marseille un jour de gris.

Mais ce n'était qu'une blague: le col était plus loin, et dégagé comme prévu. Je meurs de chaud à David, mais qu'est-ce que j'en suis heureux!!!

La prochaine édition de ces carnets risque de prendre du temps: cela a beau faire une semaine déjà que je suis rentré, les *Padres* restent injoignables. Quand enfin nous auront pu parler, je saurai si oui ou non je bosserai au Panamá. Parce que j'ai fait aujourd'hui le tour de la moitié des six architectes de David, et la situation d'embauche n'est pas franchement folichonne...

Donc prochaine édition de ces carnets, s'il y a lieu, *après* mon retour d'un travail dont je ne sais encore rien.

Gros bisous à tous.

Carnets du Panamá 05

Mercredi 13 février 2002

Boquete.

Ouf, je viens de m'enfiler une demi-papaye remplie de lait sucré (j'aurais bien tenté un yoghourt, mais on n'en a plus): je vais exploser. Mais que c'était bon! Nous disions... Carnets du Panamá numéro cinq?

Ça y est, je retourne en jungle. Les *Padres* sont enfin rentrés, et rendez-vous est pris pour demain jeudi. Peu à dire de ces quinze jours qui ne soit une redite, sinon sur le vent. J'aime le vent, et je ne m'en cache pas. Sauf bien sûr quand je suis à vélo ou en roller! Eh ben là, j'ai été servi: je n'avais jamais connu ça, et avec une telle continuité. Comment expliquer? Disons par exemple qu'il est impossible de maintenir plus d'une baie ouverte à la fois, sous peine de reclasser tous les documents papier de la maison. Ou alors, que l'idée de mettre un faux-plafond en polystyrène était sympa, mais les plaques dansent jour et nuit avec fracas: le manoir le plus hanté

d'Écosse est plus agréable! Bref, le vent a ici une présence, on ne peut l'ignorer, il est comme un invité un peu turbulent qu'il serait malséant d'éconduire. Alors on s'en accommode, une semaine, deux, et on découvre un jour avec surprise que l'invité a repris sa route, et qu'une vie plus calme est possible.

Un mot, tout de même: Vera m'a demandé (c'était ça ou le hamac dehors!) d'apporter un amendement aux "Carnets" précédents: non, la culture Ngäbe n'est pas morte, m'a-t-elle affirmé avec un de ces regards pyromane qui vous font apprécier de ne pas être en matériaux inflammables. Bon. Je ne vais pas la contredire, hein? On ne contredit pas les jolies filles. Soyons donc un peu plus précis: si vous relisez les exemples que j'ai donné, vous verrez qu'il ne s'agissait jamais que de technique. Il convient donc pour la santé de mes relations avec mes hôtes de faire ici la différence entre une "culture matérielle" (une culture physique?!), faite de moyens, de savoirs-faire, et de technique, et une culture "culturelle" (comment dire autrement?), caractérisant un regard spécifique sur le monde et certaines structures des relations.

Ainsi, il n'y a plus guère (vous apprécierez l'expression édulcorée) de vie matérielle Ngäbe: comme je l'ai déjà dit, l'essentiel, et surtout l'idéal, de ce qui les entoure vient d'une culture étrangère, occidentale. Je ne peux pas continuer sans rappeler qu'il me semble essentiel en tant qu'écolo d'avoir une connaissance précise de sa dépendance, sans quoi on se sent à l'abri du loup dans sa maison de paille. On a vu chez nous des exemples avec les chocs pétroliers et la Crise du Golfe. Conscience de sa dépendance, mais aussi de ses moyens d'échange: si la vie est circulation, il n'est pas sain de dépendre d'un seul, et pire encore de ne vivre que de charité, il faut avoir à donner. L'écologie, avant de s'appliquer aux milieux humains, n'est-elle pas la science qui étudie les interactions entre les êtres⁴³?

Vera vous affirme donc par ma plume qu'il existe bel et bien une culture Ngäbe, au sens d'une façon de voir le monde et l'autre typique, et nous pouvons lui faire confiance: l'anthropologue, c'est elle, pas moi! J'espère que ce nouveau voyage me permettra de me rapprocher de ce peuple, afin que j'apprenne à l'aimer (je refuse de bosser pour des gens que je n'aimerais pas) et à voir un peu avec ses yeux...

Pareil pour les assoc' dont j'ai dit rêver: elles existent, bien entendu! Vera et Esteban sont ici pour "Medicos Descalzos" ("les médecins aux pieds nus"). C'est une assoc' Guatémaltèque, dont le but est de rapprocher la médecine locale traditionnelle et celle de chez nous, en particulier en faisant reconnaître les vertus curatives des plantes médicinales ancestrales. Au Guaté, le programme tourne, je crois. Ici, les deux beaux en sont encore à chercher des financements pour un programme de six ou sept ans, qu'ils espèrent pour cet été. Tous les partenaires sont prêts et motivés (politiques locaux, guérisseurs, médecins, ministère, etc.): humainement, la mission est un succès, et il serait sinistre de voir l'affaire capoter pour des questions de fric. Ils passent donc leur temps à courir de réunion en rendez-vous, en alternant jungle et cabinets ministériels, et je les vois parfois se changer ici, au QG de Boquete! Quand ils y restent plus d'une demi-journée, c'est pour se concentrer sur la rédaction du dossier de demande de financement. Bref, ils ne s'ennuient pas⁴⁴...

Si tout va bien, dans six ans l'assoc' peut se retirer: elle aura mis en place un partenariat qui associera des ennemis héréditaires. Pas mal, non?

Au fait, je ne vous ai encore jamais parlé d'eux, non?

⁴³ Aujourd'hui, j'aurais plus tendance à insister sur l'indépendance: le discours sur ce que chaque pays a à donner, s'il n'est pas faux pour autant, n'en ressemble pas moins aux théories de spécialisation qui ont prolongé la colonisation.

⁴⁴ Pas autant que moi! Mais le pire est encore à venir...

Esteban est ingénieur agronome: il s'est spécialisé en plantes médicinales. Mais il entretient également ici un chouette jardin avec fraises et tomates: miam! Son vrai nom, c'est Stéphane, et il vient du Sud-ouest (de la France!): ce n'est pas avec des gens comme ça que je travaillerai l'espagnol... Lui, bien sûr, parle parfaitement cette langue, et il est avant tout extraordinairement social: il passe beaucoup de temps à ce que les Anglais appellent "*to socialise*": tout le monde le connaît, et lui connaît tout le monde, que ce soit ici, ou en jungle, ou encore dans les bureaux de la capitale! Un atout qui explique le rapide succès humain de la mission. Je ne le connaissais pas avant mon arrivée ici, mais il a ajouté à son art d'être immédiatement sympathique un goût pour l'escalade qui a cristallisé notre cordialité. Malheureusement, il n'y a pas le moindre caillou dans ce pays, et j'ai bien peur d'avoir emmené mes baudriers pour rien⁴⁵...

Vera, elle, est de ces gens qui ont une telle présence que je serais bien en mal de vous parler de la couleur de ses cheveux... Euh, en fait c'est un mauvais exemple, j'ai pu noter leur couleur quand elle m'a demandé mon avis quant à leur longueur. Mais bon, vous voyez ce que je veux dire, hein? Anthropologue, c'est elle qui fait le lien avec les *Curonderos*, les guérisseurs. Complémentaire d'Esteban, c'est elle qui donne du poids aux relations et les pérennise. À eux deux, ils forment une équipe complète et extrêmement efficace, c'est génial de vivre auprès d'eux.

Quelques soubresauts du quotidien panaméen en vrac, tout de même:

Nous avons reçu la visite d'Alain pendant quelques jours. Il nous apportait des nouvelles fraîches (vu la saison!) de France, mais pas de fromage-qui-pue. Snif. Alain est un ami d'Esteban, mais ni lui ni Vera n'avaient beaucoup de temps: nous nous sommes donc occupés entre oisifs. Les voisins nous ont invités jeudi 31 à visiter leur *Finca*, leur plantation de café.

Un des principaux intérêts de la balade est que la fille est très mignonne, à notre âge, et fête son anniversaire! Elle appelle les Français "Ouioui", référence semble-t-il à notre réponse fétiche. Bref, en plein milieu d'après-midi nous embarquons à sept dans leur pick-up: La mère, la fille et le fils, qui conduit, dedans, le père, un pote du fils et Alain derrière, sur des vieux sièges de bagnole récupérés, et moi sur la roue de secours. Je ne garde pas longtemps mon poste, vu le tapecul que la conjugaison route+voiture tend à devenir très vite... Je m'accroupis, puis me mets debout, fier comme Ben-Uhr dans son cirque. Une heure de trajet pour une dizaine de kilomètres... Pas efficace, comme transport! Là-haut, j'ai découvert l'odeur du café frais comme j'avais découvert le bruit du colibri. D'autres vous diraient que ça pue, mais vous savez que j'ai très mauvais goût: j'ai adoré. Ça sent un peu comme les résidus des pressoirs à vin. Là-haut, les jeunes nous ont fait un long speech sur la plante (Alain est en agronomie aussi), et goûter des oranges et des citrons doux. Miam. Ils nous gardent encore une partie de la soirée: visite aux grands-parents pour l'anniversaire, etc., jusqu'à l'heure de la bière fraternelle que je décline poliment parce qu'il est des concession que je veux bien faire au nom de l'amitié, mais la bière, bof. J'ai donné en Angleterre: résultat, il vaut mieux aller grimper, les relations sont plus solides.

Une bonne partie de mon temps a été consacrée à la lecture d'articles et de notes de Vera sur la notion d'"*embodiment*" qui est, semble-t-il, en train de révolutionner tranquillement l'anthropo. D'après Descartes, si j'ai tout compris, je devrais être capable de vous résumer l'idée en deux mots, non⁴⁶? Eh ben... Disons alors que je n'ai rien compris: je n'ai pas envie de théoriser ici et maintenant. Na.

⁴⁵ Pas tout à fait: deux exercices de rappel en bas de ponts, et des heures d'entraînement aux "mouflages" pendant les périodes d'ennui.

⁴⁶ "Une idée qui se conçoit bien s'explique clairement et les mots pour le dire nous viennent aisément", c'est ça?

Plus rigolo, nous sommes allés vendredi à la piscine: les hôtels en autorisent l'accès pour pas trop cher, mais c'est à plus d'une heure de balade... Le public était évidemment majoritairement *Gringo*, mais, plus que tout l'ambiance était familiale: bassin d'à peine vingt mètres, et dix personnes, plus autour que dedans... Je ne suis évidemment pas resté plus que ce que m'autorise ma peau légendairement incolore, mais l'ensemble balade-natation-toboggans-sieste m'a fait un bien fou. Cela m'a permis d'accoucher enfin dans les jours qui ont suivi de ma participation au concours Wipout contre la propriété intellectuelle et artistique (www.wipout.com, si quelqu'un a le temps de formuler des critiques). Croyez-le ou non, ce texte m'a coûté beaucoup. Je n'ai vraiment pas l'écriture facile⁴⁷...

Enfin (mais, dois-je en parler? Maman, zappe le paragraphe, steupl.), dimanche j'ai tenté de me couper les tifs. Esteban a gentiment essayé de rattraper tant bien que mal le résultat, mais j'en avais trop envie pour manquer l'occasion: je me suis rasé. Je m'étais pourtant juré que c'était fini, que j'étais désormais adulte et responsable, que... Acte manqué⁴⁸?

Voilà. Je zappe des questions comme le Carnaval, c'est trop kitsch. Et puis nous restons cloîtrés, et ce jusqu'à ce que l'un d'entre nous gagne à la loterie. Je repars donc en jungle demain, et cette fois avec rendez-vous ferme! Les deux grandes inconnues dont dépend encore un éventuel boulot là-haut sont: 1- la volonté et les besoins locaux, et 2- le financement. Une fois ces deux questions clairement posées, je saurai enfin un peu mieux la vie que je vais mener ces prochains mois, et dans quel pays! De toutes façons, je ne me fais pas de souci: je ne sais plus pourquoi, je me suis remis à faire du pain en quantité industrielle, et il a suffisamment de succès pour que je puisse espérer en vivre! Comment ça, je me vante?

Et puis, Esteban me rejoint là-haut samedi, avé ses chaussons. Et là-bas, il y a quelques cailloux qui affleurent. Pas de quoi se donner le vertige, mais au moins assez pour se dérouiller les doigts. Enfin, demain, c'est la saint-Valentin: j'embrasse la première *muchacha* que je rencontre à Kankintú! Et vivent les amoureux! Ce sont eux qui justifient l'humanité aux yeux des autres habitants de la Terre...

À bientôt.

Carnets du Panamá 06

Kankintú II.

"La vie est belle, *bordel!*", comme disent mes *Ouioui* favoris. Pour changer un peu, voici un "Carnet" 100% bonnes nouvelles et sourires. Ben oui, tout arrive, y compris le meilleur (parfois). Bon, c'est, une fois de plus, long: je rentre en super-forme.

Jeudi de la Saint-Valentin, 14 février 2002

Pourtant, les choses s'orientaient au plus mal: j'arrive à *Chiriqui Grande* (le port, saluez-vous) dix minutes après le départ du bateau. Ça m'apprendra à vouloir acheter un chapeau pour le bien-être de mon petit crâne nu! Bon. Tout ce qui me reste à faire, c'est attendre celui de

⁴⁷ Disponible sur le site, je crois, et sur demande, bien sûr, comme l'ensemble de mes éclucubrations.

⁴⁸ Et ce sera la plus longue de toutes mes périodes "boule à Z": plus d'un an déjà...

Bisira (deux heures à pied en aval de Kankintú). Trois heures à tuer. Je me sens infiniment étranger: j'atterrirais d'une autre galaxie que je serais mieux intégré. Allons bon: voilà que le gondolier me propose d'aller boire un verre! Scié... On fait donc durer la *Chicha* le plus longtemps possible, mais c'est difficile de dépasser la demi-heure, malgré mon entraînement professionnel à faire durer les verres dans les soirées⁴⁹... Ensuite, la mer m'appelle: on dit dans les romans "une mer d'huile". Je comprends enfin pourquoi. L'eau est si calme qu'elle semble épaisse... En fait, Jésus, c'est un petit rigolo: il suffit d'attendre le bon moment. Bon, j'avoue, je n'ai pas essayé. Ensuite, un éméché me prend en amitié: il m'offre (si, si, c'est lui qui paye!) une bière. Que je bois, celle-là, aucune "bonne raison" ne saurait valoir ici. Et il me fait faire le tour des présents. On rigole, on parle fort: c'est sympa. Il y en a même pour parler anglais (mais où donc se cachent-ils le reste du temps?), voire une Autrichienne qui me permet de me rappeler que j'ai toujours été nul en allemand, et que si la bière donne l'intention, elle ne fournit pas la compétence⁵⁰.

Bref, tout a une fin, il faut embarquer. Encore qu'on attendra une heure à bord avant le départ. J'ai cru comprendre que la pompe était à sec (marrante, cette station-service pour bateaux). Le soleil est terrible. J'ai pris des coups de soleil à travers le T-shirt⁵¹! Et la journée achève son temps. Heureusement, les bateliers me proposent de me pousser un bout plus loin que Bisira. Je troque donc une heure de marche contre un quart d'activité de poids mort. Je me déplace de la proue à la poupe (j'ai mauvaise conscience à utiliser des termes si ronflants pour des trucs pareils, mais nous reviendrons sur ces embarcations) en fonction de la profondeur de l'eau. Comme j'ai appris cet été à me déplacer de bâbord à tribord en fonction du vent, sur un voilier croisant, fier, sous le regard bienveillant des blancs sommes alpins etc. La larme émue est de rigueur s'il vous plaît. Bref, qu'on ne me prétende jamais qu'il est de tout repos d'être un poids mort!

Je débarque ainsi au crépuscule, et termine mon heure de balade (pieds nus, le chemin est excellent et moi de bonne humeur) dans le noir. J'arrive par le fameux pont, en pleine messe (tous les soirs, sauf le Dimanche⁵²). Je remarque pendant cette brève attente que je suis reconnu, voire appelé par mon nom. Oui, tout est différent. Je connais les lieux. Je sais où je vais. Je suis attendu. Je peux serrer des mains déjà serrées. Je parle (un peu) la langue. Je ne cherche rien. Je ne débarque pas, je *reviens*: et ça, ça change tout.

Padre José-Tomas est bien content de me voir enfin⁵³. Il m'emmène immédiatement à mon dortoir (tout un dortoir pour moi tout seul!) et m'offre la lumière (une lampe à pétrole). Comme il est tard, il m'amène exceptionnellement manger chez les sœurs. Elles ne sont que deux sur cinq, gentilles comme peuvent l'être des sœurs avec un beau voyageur (et je fous un cyberpied-au-cul à ceux qui pouffent, au fond). Je me sens bien, et le manifeste. Je les conquière sans y prétendre, je déblatère sans discontinuer, sans dico, comme d'habitude en français. Bref, je suis passé de l'étranger-dont-on-se-méfie à celui dont on s'enquière. Et puis, la tonsure a fait son effet, tant sur ceux qui me connaissaient ("Que t'est-il arrivé?") que sur les autres. Tous s'accordent pour trouver que ça me look "*Padre*"... Remarquez qu'on m'évite pour une fois le sempiternel moine zen. Tous les gamins viennent voir. Ils n'osent pas encore toucher. Bref, je profite des circonstances pour expliquer mon athéisme si tant tellement mûrement médité et

⁴⁹ Je m'enorgueilliss de parvenir à boire sans cesse la même flûte de champagne pendant près d'une heure, quand il le faut.

⁵⁰ N'allez pas imaginer des choses: c'était une vieille pocheton, pas franchement le genre à me faire jouer le loup de Tex Avery...

⁵¹ Authentique. Hélas.

⁵² Dimanche, c'est toute la matinée.

⁵³ C'est notre première rencontre. C'est un jeune prêtre, le genre à faire maudire le célibat des prêtres par une génération entière de femmes seules!

choisi, et mon speech sur la richesse de la différence séduit ces innocentes. Je suis moi aussi ravi, d'ailleurs, parce que leurs questions diffèrent de celles dont on m'a seriné jusque-là. J'en avais un peu marre du sempiternel "D'où viens-tu?" qu'on nous sert dix fois par jour, qui n'est pas sans m'évoquer une épouse jalouse. Et leur bouffe est excellente (prévenues, elles ont même scrupuleusement tenu compte de mon végétarisme). Je suis surpris par leur café, qu'elles font à la française. Mais de toutes, façons, ça ne saurait absolument pas m'empêcher de dormir comme un bienheureux.

Et vivent Saint-Valentin et toutes les Saintes!

Vendredi 15 février 2002

Dès le matin, je retrouve mon Fernando (la maison que j'ai dessinée avant de partir: elle est commencée). Puis *Padre* José-Tomas m'offre le petit déj', et beaucoup de temps pour que soient posées toutes les questions qui me tiennent à cœur. On liste ainsi les sites susceptibles de demander des ponts, huit en tout. *Padre* Tomas (celui que je connais déjà) reviendra mercredi pour toutes les questions techniques et financières. Bref, tout s'organise, et j'ai du boulot dès demain matin: je vais revoir le pont de Mununi, sur la route de Cuoronte, qui demande réparation. On fait dans l'après-midi le tour des responsables locaux.

Je tombe dans leur bibliothèque sur un Houellebecq... Depuis le temps que j'ai promis à mon pote Jean-Luc de le lire, celui-là. Heureusement que ce n'est pas très long, parce que ce n'est pas très bon non plus (sorry Jean-Luc). Je retire de cette lecture un grand mouvement de compassion qui ne m'est pas ordinaire⁵⁴. Et une phrase, à propos d'une maison de repos qui confine à l'asile d'aliénés: "Tous ces gens – hommes ou femmes – n'étaient pas le moins du monde dérangés; ils manquaient simplement d'amour" (*Extension du domaine de la lutte*, p. 149/156). Pauvre Houellebecq. Si je l'avais à côté de moi, je lui foutrais une grande claque amicale dans le dos, et je l'emmènerais avec moi marcher demain, si vite qu'il en rentrerait crevé et que ça lui ferait 'achement du bien.

Le soir tombe: j'ai une chauve-souris dans ma chambre. Arg! Elle tourne un peu (le dortoir est grand). Bon. Il faut bien en prendre mon parti. Je ne vais pas la poursuivre avec une tapette à mouches, non? De toutes façons, il ne me faudra pas longtemps pour m'apercevoir qu'on dort très bien avec une chauve-souris dans sa chambre. En fait, j'attends vaguement qu'on vienne me chercher: je ne sais pas encore si je suis invité à manger ou non, après la messe. Et au cœur de cette attente surgissent dans une musique céleste de harpe et de guimbarde, et une lumière subreptice et hélicoïdale... mes deux anges gardiens! Bon, j'admets que je pousse un peu quant à la mise en scène (comment faites-vous pour deviner toujours?), mais le fait n'en est pas moins. Nacho et Jerónimo, respectivement dix-huit et quatorze ans, m'accompagneront dans mes balades de ces prochains jours. Juste pour le plaisir, puisque je n'ai pas besoin de guide. Ça fait toujours plaisir de marcher avec son ange gardien. Surtout s'ils sont deux. Et une qualité rare: un harmonica, dont ils savent se servir! Accessoirement, ils viennent m'annoncer que je suis attendu pour manger.

Tous les robinets de la maison paroissiale fuient: j'avoue que ça a tendance à me porter sur les nerfs... Mais sinon, journée sans fausse note. J'adore leur café: sans exagérer trois quarts de lait et un de café, avec une grosse cuiller à soupe de sucre, voire deux. Miam, on en mangerait! Certains poussent le vice jusqu'à préférer le lait condensé (mais ils en mettent alors un peu moins...).

⁵⁴ Je plains le type qui en arrive à écrire ça...

Je ne regrette vraiment pas ma licence sur le café dans la *commarca*⁵⁵. J'apprends par ailleurs que les locaux pour aller plus vite en font un petit peu très fort qu'ils diluent dans un grand seau: Vera qui me disait que l'eau du café était sûre...

Samedi 16 février 2002

Au petit déj', je rencontre le troisième homme, *Padre* Paco. Je reste longtemps seul avec lui. Si *Padre* José-Tomas est aussi dynamique que *Padre* Tomas (mais le premier incarne la jeunesse et l'enthousiasme si ce dernier incarne la maturité), *Padre* Paco est plus secret, presque rude. Nous mangeons en silence. Je suis en pleine forme. Lui a l'air si las... Est-ce parce qu'il est prof de musique et que les Ngäbe ne chantent pas (le chant est lié à la magie, ou à la folie, ce qui en rajoute une couche à mon sujet, moi qui suis incapable de m'abstenir de chanter)? C'est vrai que c'est bien triste, un peuple entier qui ne chante pas⁵⁶... En fait, je l'aime bien, *Padre* Paco⁵⁷.

Aller retour, donc, avec mes deux anges gardiens, à Mununi. Je marche vite, quand je suis en tête, les pauvres. Je suis plus habitué au rôle de ramasse-miette: j'aime bien encourager ceux qui traînent la patte, d'un sourire ou d'un coup de piolet dans les fesses... Du coup, quand je me retrouve à donner le rythme, je suis toujours trop rapide, et ça épuise tout le monde. Je n'aime pas que les choses traînent: il ne faut jamais me laisser la gestion du temps⁵⁸.

Au pont, nous en profitons pour sortir l'harmonica. Ils chantent (des trucs de la radio), et je remporte un franc succès en choisissant "Tu vas au bal" et "Rita", dans mon répertoire Renaud.

Deux femmes genre tourisme-retraite-dans-les-contrées-préservées-mite-à-soutane-beurk mangent avec mes deux *Padres*. Comme j'exècre leur façon de se précipiter sur la boîte à bonbons dès qu'un enfant frappe à la porte. Si on m'aime, je préfère que ce soit pour les pieds au cul mérités que j'ai pu distribuer que pour des bonbons. Bref, le repas est trilingue, vu que tous ont à cœur de dépoussiérer leurs français et anglais. Ce sont mes premiers mots en langue étrangère ici, et ça me met plutôt mal à l'aise. Heureusement que leur fureur ménagère ne dure guère. Par contre, j'ai apprécié une poignée de main chaleureuse de Paco quand il a appris que j'étais de France (et pas *Gringo*).

J'aurais aimé passer l'après-midi à lire Sr-Ex, mais il y a décidément trop de passage. Tous sont adorables en vérité. La plupart trouvent même d'autres sujets de conversation que la valeur de toutes mes affaires⁵⁹. Mes gardiens m'apportent des Maroñones (orthographe personnelle), un fruit en forme de poire mais de couleur et de goût plus proche du radis. Rouge et blanc: les garnements se foutent de ma gueule en matant mes coups de soleil!

Dimanche 17 février 2002

Ce coup-ci, il me faut un guide: Victor-Manuel. Un petit vieux qui a plein de responsabilité auxquelles je n'ai rien compris, et dont la femme s'appelle Marta: mon nom (pardon papa) fait rire tout le monde⁶⁰. Il insiste pour me signaler qu'il a cinquante-six ans. Et je vois bien que ça ne l'empêche pas de porter quinze kilos de sucre et de trotter devant. "Trotter" non comme

⁵⁵ J'avais décidé de m'accorder de boire du café, contrairement à mon principe en Europe, et à la prudence quant à l'eau mal bouillie.

⁵⁶ Sauf mes deux gardes du corps, donc.

⁵⁷ C'est vrai.

⁵⁸ C'est noté?

⁵⁹ Premier sujet de conversation après le "Tu vas où?", "Ça coûte combien?"...

⁶⁰ Demarta, donc.

dans les livres, mais au sens propre: démarche rendue nécessaire par les mauvais chemins boueux (toujours à sauter d'une motte d'herbe franche à un caillou). À mi-chemin, je me mets enfin en marche automatique. Je peux commencer à penser. J'aime cette forme de réflexion libérée que Kenneth White a baptisée "méditation dynamique" par opposition à la pénible méditation zen "statique"⁶¹.

Arrivés sur site, le gars me montre. Très bien, je prends des notes et tout (youpee, il y a de la vraie caillasse. Au fait, Esteban n'a pas pu venir hier, question thune⁶²), me montre où était l'ancien pont emporté par la dernière cure, puis il me dit qu'il continue "par là", et qu'à priori je n'ai aucune raison de le suivre. Ah. Bon. Je rentre seul, c'est ça? Bon... Ben la prochaine fois, je regarderai le chemin, hein? Et c'est parti mon gars!

En fait, je n'ai eu aucun problème, presque aucun doute, et je suis arrivé avec mon heure d'avance de rigueur sur l'horaire que je m'étais calculé. Il m'a pourtant fallu découvrir les deux derniers kilomètres du chemin, qu'on avait gentiment passés à l'as à l'aller en prenant un bateau. Je débarque à onze heures⁶³ (on a décollé à six), en pleine messe, fidèle à mon habitude...

Ensuite, ça cafouille un peu: je cherche un guide pour un second site (Dobrote), je cours après tout le monde, *Padres* et Anges Gardiens entre autres, et laisse tomber l'affaire en milieu d'après-midi, après tout de même cinq heures d'effort.. Je suis crade et j'ai besoin d'un bain et de lessive (la prochaine fois, je prends plus de deux pantalons). J'ai cru apercevoir un caméléon (il bougeait, sans ça...).

Deux remarques sur la forêt "intertropical humide" (m'a précisé Esteban): d'abord, je m'aperçois rétrospectivement que nos arbres, même lorsqu'ils s'assemblent en forêts, sont dans leur essence des arbres solitaires: leur couronne majestueuse (pouf, je me refais lyrique. J'aurais pu dire "énorme") repose sur le petit piédestal du tronc. C'est vrai même des peupliers. Par contraste, les arbres d'ici ressemblent à aux prêles de nos champs, disproportionnées. Une tige interminable avec un toupet ridicule de trois poils verts... Ils ne sont vraiment pas faits pour pousser seuls. L'autre remarque concernait un arbre que j'ai baptisé (tout seul) "l'arbre à pèlerins": on croirait qu'une classe de pèlerins las a déposé ses bourdons contre le tronc pour aller pisser un coup. Mais si on y regarde mieux, il n'y a *pas* de tronc sous ces bourdons: cet arbre magique pousse en sustentation un mètre et demi au-dessus du sol! Ce sont les bâtons de marche qui le portent. On pourrait s'approcher plus encore, mais je le déconseille: l'écorce fine est couverte de tant d'épine qu'un hérisson à côté ressemblerait à un ver de terre (heureusement qu'il n'y a pas de hérissons ici). Il fallait bien rendre humain cet arbre par trop mystique, hein⁶⁴?

Et deux autres remarques, sur les Ngäbe: d'abord, ils semblent vivre hors du temps, on dirait qu'ils ne dépassent pas une activité par jour. Et puis, il n'ont pas de potins: depuis le temps que je traîne dans leurs rues, il en est encore pour me demander qui je suis⁶⁵! Je pensais être connu comme le loup blanc. Dois-je me vexer? Je ne suis pas d'humeur!

Lundi 18 février 2002 - Mythique

Cette journée fait pendant à mon aller-retour sur Cuoronte la première fois: j'en entends encore parler trois jours après⁶⁶. Pour cette fois, je n'ai eu droit qu'à une demi-dose d'Anges Gardiens, Nacho, l'aîné. C'est lui qui est venu me réveiller à six heures. On avale vite notre café,

⁶¹ Ma vie a changé depuis que j'ai cessé de m'astreindre à la méditation immobile.

⁶² Déçu quand même...

⁶³ Encore du matin, la journée n'est pas finie!

⁶⁴ Cynique, sur ce coup-là...

⁶⁵ Au contraire de l'Afrique, par exemple.

⁶⁶ Je veux dire que c'était une sacrée trotte!

avec les deux *Padres* et les deux femmes qui s'en vont (je suis de trop bonne humeur pour ajouter "enfin"), et on embarque tous, nous deux pour Bisira, les autres pour *Chiriqui*. Pour changer, il pleut. Ces bateaux du matin m'énervent un peu...

Bon, de Bisira, il nous faut plus de quatre heures pour aller à Ñuri et en revenir (trois ponts, hé hé hé). Plus long que prévu. Nacho fatigue un peu. On s'offre un coca, et pendant que lui s'enfile des biscuits, je contemple ce village étrange (un peu plus petit que Kankintú) construit de part et d'autre d'une piste d'atterrissage. Très original⁶⁷. Il ne nous faut ensuite qu'une heure et demie pour remonter à Kankintú (deux ponts). Nacho piétine sa langue. Rappelons tout de même qu'il fait si lourd ces jours que même faire la sieste est fatigant. Grâce à notre célérité, j'ai le temps de grailer un truc et de m'enfiler un café avant de changer de guide, comme les messagers du Pony-Express de monture: Yaaaah!

Lui, c'est le grand-père de Nacho. Comme je le propose au bon moment, il me confie son *Mochila* (mais oui, ces sacs tressés dont la sangle unique se met sur le front de sorte que la charge pend dans le dos), avec ses cinq ou dix kilos de trucs auxquels s'ajoute la moitié (mon matériel photo)... Là, c'est moi qui peine. Je refuse de faire du zèle. Mais lui préfère m'attendre que reprendre son fardeau. Bref, on arrive enfin à Dobrote, je regarde mon pont, et je repars, seul. Ce coup-ci, je le savais, mais comme je n'ai guère eu le loisir de regarder autre chose que mes pieds, je me perds pour de bon. L'anxiété se fait colère. Je perds une bonne demi-heure, et reviens à Dobrote furieux et presque courant. J'exige un guide: on me montre le bon chemin (ben oui, c'était l'autre. Après, c'est facile). En redescendant sur Kankintú au soir, je ne distingue que deux pistes à la bande sonore: les grandes claques des femmes à la lessive (marrant, cette idée que taper le linge le lave mieux que le frotter) et les enfants qui vagissent (le traducteur de *Bilbo* l'utilise au moins dix fois: je ne serai jamais un classique si je n'arrive pas à le caser au moins une dans mes "Carnets"! Pour "Ouf, j'ai bien cru que mes poumons allaient éclater" et "Où suis-je?", ce sera par contre plus dur). Quant à la piste olfactive, elle est réquisitionnée par l'odeur des feux. Avec mon immodestie traditionnelle, je pense à ce St-Ex que je lis, et ses considérations aériennes sur les hommes, là en bas.

Mardi 19 février 2002

Aujourd'hui, je déménage. Le dortoir est destiné aux participants d'un congrès catéchétique je-ne-sais-pas-quoi. Bref, je quitte mon grand dortoir pour une piaule sale dans une maison minuscule. Je suis sûr qu'elle a été dessinée sur plans avant d'être construite: toutes les proportions sont celles d'une maison banale, mais on a fait une erreur de vingt pour cents dans l'échelle. Même les portes ne font qu'un mètre soixante de haut! Bref, nous commençons par embêter une demi-douzaine de chauves-souris, et deux gamins me coupent le gazon (à la machette). J'aimais mieux avant, mon dortoir. C'était plus propre, moins peuplé, plus tranquille (ici, je ne pourrai plus faire de musique), plus intime, les chiottes n'étaient pas à cent mètres... Par contre j'ai l'électricité. Parfois.

C'est marrant, pour un architecte, de si peu aimer les lieux clos. Déjà quand on parlait écologie ma peau se hérissait à l'évocation de ces prisons dorées où ouvrir une fenêtre doit être justifié par un cas de force majeure étant donné les pertes que cela entraîne dans les fragiles et savants équilibres énergétiques. J'aime tellement mieux savoir avec mon corps quel temps il fait dehors...

Pendant que je bouquine dans mes nouveaux quartiers, un José que j'ai déjà pas mal croisé passe pour que je lui fasse travailler son français. Le pauvre peine avec nos nasales: "en" "in"

⁶⁷ Les voisins d'en face ne gênent pas, c'est sûr!

"on" "un". C'est pourtant simple, non? Je vois aussi beaucoup d'enfants. Eux, je les ai conquis. Le crâne y a beaucoup aidé, à force de les intriguer. Et puis, je leur ai montré quelques exercices (d'où un anti-sportif comme moi s'est-il souvenu de conseils de stretching?). Ils ont été scotchés par le pied derrière la tête (pourtant je le fais mal, il ne tient pas tout seul). Eux qui n'arrivent pas à se sucer les orteils... Je croyais les enfants souples? Bref, les douze-quinze ans (garçons) s'exercent, les huit-douze ans (deux sexes) me parlent de mon crâne, et les petits me sautent dans les bras mais je sais moins pourquoi.

Je dors tout de même bien dans mes nouveaux quartier, malgré les compagnons ailés de la chambre d'à côté (j'ai bien choisi).

Mercredi 20 février 2002

Leur réunion truc a lieu dans la maison à côté de mon nouveau chez-moi. Je comprends enfin dans ma chair (précisément au niveau de celle des tympanes) ce que c'est qu'un peuple qui ne chante pas, puisqu'ils sont visiblement là, entre autres, pour apprendre les chants d'église. Déjà chez nous c'est pas brillant, mais à côté d'eux ce sont pourtant les cœurs de l'Armée Rouge! Je vais rejoindre Fernando⁶⁸ qui construit un bateau en cèdre (cette odeur de crayon!). On parle très sérieusement religion, je tente de lui dire que nos mobiles m'importent si peu, que nos actes comptent tellement plus que leurs raisons. On dévie sur le travail, et conclut en le disant pénible à partir du moment exact où il est dépourvu de responsabilité. Je crois qu'avoir des responsabilité est aussi important pour un être humain que de manger. Ou d'aimer, mais là, c'est carrément la même chose, puisqu'on est responsable de ce que l'on aime, merci Antoine.

Padre Tomas rentre donc. Je m'étais trompé sur ses yeux: ce n'est pas leur couleur qui est fantastique, mais leurs pattes d'oie immense, qui descendent jusqu'au menton. L'après-midi passé, j'ai les réponses à mes questions. J'ai des projets, des prix, et pas d'argent. Il me faut donc rentrer, taper un dossier (au lieu de ces "Carnets!") et aller voir toutes les ONGs du coin. En passant, si vous avez de bonnes relations avec votre mairie, votre département ou votre budget, je vous fais parvenir un dossier: le truc rentre assez bien dans les actions "culture", et je le saucissonne en projets indépendants, de sorte qu'il y en a pour toutes les bourses. Le dossier est prêt en milieu de semaine prochaine. Merci.

Soyons francs, le peuple ne plébiscite pas le projet. Ce sont surtout *Padre* José-Tomas et Vera qui voient l'utilité de ces ponts. Mais bon, ça m'amuse: c'est une raison suffisante à mes yeux pour que je néglige mon "principe" d'attendre que la volonté vienne des intéressés. Et puis, ce principe un peu con ressemble un peu trop à de la vanité: s'il faut attendre d'être plébiscité pour agir, l'humanité n'est pas sortie de l'ornière...

Pour terminer cette journée en beauté, je me fais interpellé pendant ma balade nocturne par Rolando, un étudiant à peine mon aîné, qui voudrait bien passer en France un jour. On refait le coup de la leçon de français. Et ensuite, il sort les cours d'école de ses enfants, et il me fait travailler le Ngäbere! Je n'en retiendrai rien que je ne sache déjà ("bonjour" et "merci"), mais j'ai travaillé la prononciation. Cette langue est terrible. Le son se forme intégralement dans la gorge. Les lèvres et même la langue sont pratiquement inutiles. Nous sommes là aux antipodes de mon cher finnois! Et c'est incroyable le nombre de sons qu'ils arrivent à produire, avec cette gorge seule! Bref, il me font le coup des "en" "in" "on" "un" avec des "gnä", "gnö", "gno", "gä", etc. Sadiques! Au fait, je cherche des mots qui mélangent le plus possible de nos impro-

⁶⁸ Celui qui m'a demandé des plans pour sa maison.

nonçables pour mes prochains cours. Le meilleur que j'aie pour l'instant est "guronzan", avec un "u" français, un de nos "r" typiques, un "on" et un "an". Qui dit mieux⁶⁹?

Jeudi 21 février 2002

Journée peinarde. Je me rase chez les *Padres*, et subis l'épreuve du miroir: ça faisait dix jours que je ne m'étais pas vu! C'est vrai que c'est bizarre, ce crâne nu. Mais je me sens tellement bien, de l'intérieur... Je sors prendre une pelloche de photos. Les sœurs m'offrent des biscuits et de la *chicha*, et je leur fait avouer la recette. En plus, c'est facile! Bain. L'avantage, à se laver rarement, c'est qu'on perd du poids à chaque fois. Le défaut, c'est que je n'ai pas de balance pour quantifier le gain.

St-Ex est un Dieu, un vrai, un pur, un tatoué, un qu'a c'qui faut là où y faut. Ce n'est pas souvent que j'ai éprouvé une sorte d'extase mystique lorsque des concepts s'éclaircissaient, et éclairaient devant eux un bout de chemin. Mais là, en terminant *Pilote de guerre*, la jouissance était *physique*. Croyez-le ou pas. Pour ma part, je croyais que ça n'arrivait qu'avec *Playboy*... Bref, ils auraient imprimé La Pléiade sur des feuilles de cannabis que j'aurais été moins affecté.

Un Allemand⁷⁰ dont j'ai oublié le nom avait cette définition très fertile de la vie comme l'intersection de deux dimensions, un corps et un esprit. Très intéressant de voir la vie comme une conjonction. Mais le problème de l'image de l'intersection, c'est que deux droites coplanaires s'intersectent exactement (sauf à être confondues, ce qui n'a pas d'intérêt). Je me suis mis à penser à la remplacer par les deux pôles d'une soudure à l'arc: lorsque les deux éléments s'approchent se crée un champ de force fertile. Ainsi, la vie devenait cet effort de rapprochement de deux pôles, dont surgit la création. J'étais heureux de voir resurgir de mon adolescence Jung, et son idée de l'importance de *lier* les deux pôles de notre pensée, conscient et inconscient. Ainsi, le mysticisme bien compris n'est pas préoccupation de l'esprit, mais de cette *relation* fertile entre un corps et un esprit.

Je trouvais aussi dans ma lecture une réponse à la question de l'angoisse selon Sartre, mais je m'égare. Revenons à la fin de mon séjour (je pars demain). Comme la première fois, on vient ce soir: un Gregorio, pour me demander des plans de maisons... Je rigole un bon coup en me disant que voilà bien une preuve de la non-existence de la destinée: qu'elle soit aveugle passerait, mais qu'elle soit obtuse au point de se répéter sans cesse la discrédite définitivement. Et je suis mon gars. Par contre, ce coup-ci ce sera court. En fait, le gars a déjà ses plans, et il veut des conseils techniques. Je les lui refuse, parce que je me refuse à venir dessiner une structure à posteriori sur un plan. Je ne suis pas ingénieur (pardon à ceux qui le sont), je suis architecte: je ne saucissonne pas un projet, je ne coupe pas une idée de la truelle qui la concrétisera. Ça peut paraître snob, ne m'en fous. Il fallait voir son plan: il cumulait les absurdités constructives. J'ai réussi à lui faire comprendre qu'il avait deux options: soit il faisait appel à un compétent (local), parce que le "bon sens paysan", ça a des limites (j'espère revenir, mais sinon il y a plein de gars ici qui savent construire et qui ne vous dessinent pas un plan comme celui-ci. Encore que...), soit il a intérêt à prévoir de grosses marges sur ses délais et budget, parce qu'il va les exploser joyeusement. Il faut avoir les moyens de tâtonner...

Vendredi 22 février 2002

Retour sans histoire. Mais une réflexion sur leurs bateaux. Pourquoi les font-ils si longs, si étroits et si hauts, ce qui leur confère le triple inconvénient d'être (respectivement) hypersensi-

⁶⁹ Oui, qui? Pas de réponse pour l'heure...

⁷⁰ Georg Simmel, je crois.

bles face au courant, de fort tirant d'eau et extraordinairement instables. Pour la seule nécessité de se faufiler? Parce que certains de ces bateaux dont encore un tronc d'un mètre vingt évidé? Pourtant, il me semble qu'un embarcation beaucoup plus large, à fond plat, serait à la fois plus efficace (gain en tirant d'eau) et plus stable. Non? Des avis compétents? Peter⁷¹?

Bon, c'est pas tout, ça: il est doucement trois heures, les poules chantent déjà. Et vous en avez sans doute marre. C'étaient les plus longs des "Carnets". Sorry. Cela dit, les suivants risquent fort d'être beaucoup plus court et plus rares, parce que le nouveau commence à ne plus l'être. Moi, je m'éclate toujours autant, mais ce ne sera plus guère passionnant.

Carnets du Panamá 07

Mardi 12 mars 2002

Boquete.

Aujourd'hui, un tout petit Carnet, juste pour raconter les soubresauts d'une vie par ailleurs des plus paisibles⁷². Les derniers étaient vraiment trop indigestes, sorry.

Il est midi au bureau. Mon grand bonheur: la branche de bougainvillier violet qui occupe la petite échappée dont je dispose. C'est incroyable comme cette fleur a *exactement* la couleur que je préfère⁷³. Mais elle n'est jamais aussi vive que mise en valeur par ses semblables mauves. Bref, ce violet-là, aperçu en tordant un peu le cou, sauve une journée.

"Le bureau", c'est l'agence de *Panama Rafters*. Avouez que vous vous êtes posé la question, hein? Comme son nom l'indique, c'est un attrappe-couillons pour *Gringos* friqués. Quel Panaméen va mettre cent *bucks* pour faire joujou dans l'eau?

Qu'est-ce que je fous là? Bonne question. Je remplace une copine d'Esteban pour la période de la rentrée scolaire (ça faisait trois mois qu'ils étaient en vacances⁷⁴). Ils avaient plus besoin d'un anglophone que de mon pauvre espagnol... D'ailleurs Kevin, le boss, n'en parle pas un mot. Première scène comique de cette chronique: Kevin, chef de l'entreprise, qui m'appelle à la rescousse pour communiquer avec les rares Non-*Gringos* qui passent... Je sens que je vais perdre mon bel accent du North-West, à ses côtés. Snif. Tout, mais pas rentrer avec l'accent chouin-gomme, par pitié!

Donc je fais de la permanence. Heureusement qu'il n'y a personne, parce que sinon I-je craquerais. Je n'aime vraiment pas démarcher, même si je me rends compte que je sais le faire. Et 2-je ne pourrais pas être en train de taper ces Carnets. Il doit faire très chaud dehors, mais dans le bureau tout va bien. Sauf que j'arrive systématiquement suant de mon *commute* d'une demi-heure de marche. Mais ce n'est pas grave, les chaussures "spéciales" qui traînent dans un coin couvrent tous les désagréments corporels olfactifs imaginables⁷⁵...

⁷¹ Pas de réponse asteur.

⁷² Ici commence un temps assez pénible fait d'attente: autant Vera que moi étions bloqué à Boquete, à attendre d'hypothétiques coups de fil de financeurs potentiels. Nos finances étaient si basses que nous allions chacun notre tour en courses pour tous, pour économiser les trajets. J'ai eu vite fait de finir les quelques gros livres que j'avais emmenés. Les quelques autres livres de la maison n'ont pas fait beaucoup plus long. Ensuite, j'aurais donné n'importe quoi pour une page imprimée! J'ai même lu des thèses d'anthropologie que Vera avait emporté pour son travail...

⁷³ Comme les Pensées, chez nous.

⁷⁴ Les grandes vacances commencent en janvier, au Panamá.

⁷⁵ Hem...

Il y a encore un gros avantage au rafting: vous pouvez maintenant aller voir leur ouaibe-saillte: www.panamarafters.com, il y a de belles photos du Panamá. Côte Pacifique, hein, n'allez pas imaginer que la *Comarca* est aussi sèche et ensoleillée! Mais bon, ça donne une idée...

Vendredi, le 08, je me suis vu offrir une descente par le boss: il faut bien que je sache un minimum ce que je vends. Cette descente est l'essentiel de mon salaire, puisqu'en trois semaines de remplacement à mi-temps, je ne gagnerai pas assez pour m'en offrir une seconde⁷⁶. Heureusement que je ne bosse pas pour du fric, mais pour cette copine d'Esteban. Bilan de l'opération, il aurait mieux valu que je ne sache pas ce que c'est. Le rafting, c'est aussi chiant que le ski de descente (je vais me faire des ennemis, là). Aucun effort, juste à guider une descente. Je n'aime pas jouer de ce côté de la loi d'entropie: si j'ai un corps, j'aime que ses efforts aillent contre la loi du bordel maximum, pas avec⁷⁷! En plus, la saison est sèche, et on passe la moitié du parcours à dégager le radeau.

Ce qui a sauvé la journée, c'est que la femme du couple que nous sortions avait des jambes de ce genre qu'en dix ans de mariage on n'en a pas encore dégagé les yeux. Elle est nageuse, je crois. Bref, j'ai fait provision de beaux souvenirs pour des semaines. Si seulement j'avais bonne mémoire, il suffirait de quelques spectacles de cette espèce pour vivre heureux jusqu'au Jugement. En attendant, je suis obligé de renouveler de temps en temps mon réservoir de beaux souvenirs. Heureusement que les belles filles et les lumières rasantes et rouges du matin ne sont pas rares. Il est tellement rassurant de savoir qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour trouver quelque chose de beau à regarder⁷⁸.

Version pour les poètes qui n'aiment pas parler de quilles aux muscles fins: nous avons, je crois, vu des martin-pêcheurs, des iguanes, des hérons et des singes. Mais je n'avais pas mes lunettes. Je ne parle que par oui-dire.

Voilà pour le rafting. L'autre événement de ces trois semaines est la visite d'Emmanuel, le frère de Vera. Finalement, parce que je vous passe la galère que ça a été de le convaincre de prendre sur ses vacances d'après-mission au Guatemala pour voir le Panamá... J'ai promis de faire court.

Emmanuel est un vrai pote. Il laisse un certain vide au fond du cœur après son départ. Cinq jours, c'est vraiment trop court. Même très intenses. De son séjour restera sans doute un souvenir par-dessus tous les autres, l'ascension du Volcan Barú samedi et dimanche. C'est le point culminant du pays, juste en face de la maison. On prend un taxi jusqu'à mille huit cents mètres, et on marche jusqu'aux trois mille quatre cents septante-cinq du sommet. En quelques six heures, ou huit tranquillement. J'avais proposé de faire l'ascension de nuit, pour la double raison qu'on évite ainsi les chaleurs et la foule. Je n'ai pas eu gain de cause, mais on a mis tant de temps à partir que les faits m'ont donné raison, à défaut des consciences. Nous sommes donc partis un peu avant minuit, espérant ainsi être au sommet pour cinq heures, pour l'aube. Problème: de nuit, on ne se balade pas avec une lampe électrique, ça gâche tout. Mais si vous regardez votre calendrier à souris blanches, vous noterez que ce fameux ouikène était à cinq jours de la nouvelle lune... Nous avons donc marché deux bonnes heures dans un noir quasi absolu sur une route large mais plus défoncée qu'un fils de riche, avant qu'enfin les frère et sœur m'envoient paître avec mes principes et allument la loupote. Second problème: mes grolles m'ont lâché dans le premier kilomètre. J'ai donc tout fait clopin-clopat. Heureusement que nous

⁷⁶ Six dollars la journée, si mes souvenirs sont exacts. Pas de quoi s'offrir du luxe!

⁷⁷ C'est un peu le résumé de toute ma théorie écologique, là...

⁷⁸ Et là, un bref de ma théorie du sens de la vie!

n'avions que deux sacs pour trois: Emmanuel a embarqué le mien... Enfin, troisième problème: la fatigue. Nous n'avions donc *pas* fait de sieste avant départ: inutile de dire qu'à trois heures, nous nous sommes écroulés au bord du chemin, tant bien que mal emballés à trois dans le seul sac de couchage que nous emmenions... Déterminer ce qui était le pire du froid ou des cailloux que personne n'a eu le courage de dégager avant de se coucher relèverait du sophisme impudique aux vus des conditions. Bref, nous avons tellement mal dormi que l'aube nous a surpris là, à deux heures de sommet! Grrrrr. Restait donc à ravalier notre désappointement, et se contenter d'une matinée (et non d'une aube) avec vue sur les deux océans. Les photos de la redescente devraient valoir une fortune sur le marché du chantage: nous sommes absolument merveilleux, écrasés à la fois de froid passé et de chaud présent, de manque de sommeil et de fatigue. J'aimerais revoir le tableau de David (je crois) sur la retraite de Russie: je ne le regarderai plus de même œil.

Il me reste d'Emmanuel une pile de références et de documents sur le développement local, qui semble une alternative prometteuse au développement durable qui me fait gerber tellement il est déjà récupéré. Bref, j'ai les deux neurones qui turbinent à plein. On va bien finir par dégager un concept! Nous avons même réussi à nous mettre d'accords tous les deux sur des notions aussi épineuses que le tourisme. Il a fallu tout de même plusieurs heures de discussion on ne peut plus animées pour se mettre d'accord sur les définitions d'abord et les idées ensuite. Des visites comme ça sont des neurostimulants presque aussi bons que le chocolat et sa théobromine. J'ai la tête toute légère.

C'est tout. Pour l'instant. J'attends du neuf pour bientôt: d'abord pour ce ouikène. Visite à Blaz Quintero, un autre anthropologue à qui je dois d'être ici⁷⁹ bien que ne le connaissant pas. C'est lui qui détient les clefs de beaucoup de bourses. Ensuite, je retournerai en jungle le ouikène du 23, cette fois avec Vera et en ayant vu Blaz. Je compte enfin savoir ce qu'ils avaient derrière la tête en me disant qu'il y avait du taf' pour moi ici!

D'ici là, je regarde mon bougainvillier et réponds à mon courrier... Les postes sont lentes, mais semblent efficaces⁸⁰...

À bientôt
laurent.

Carnets du Panamá 08

Samedi 30 mars 2002

Boquete.

Bonjour-bonjour!

Jusqu'à hier, je n'avais vraiment *rien* à raconter sur les trois semaines écoulées depuis la précédente édition des "Carnets". Heureusement, il y a eu ce Vendredi-saint. Au dernier moment, nous nous sommes tous les trois invités dans le pick-up du voisin (celui de la *finca* à café avec Alain, souvenez-vous des *Carnets* 05). Nous étions cette fois huit sur la plate-forme, tous habillé pour l'hiver, avec vestes et bonnets parfois. C'est que la saison se fait fraîche. L'hiver arrive, plus de pluie et moins de vent. Enfin, l'hiver... Vous voyez ce que je veux dire!

⁷⁹ C'est lui qui avait confirmé à Vera qu'un architecte serait utile pour construire des ponts dans la *comarca*.

⁸⁰ C'était un appel du pied pour stimuler la correspondance, mais il n'a pas été tellement perçu: toujours la même batterie de fidèles!

Nous avons ainsi passé la soirée fondus dans cette procession pieuse qui suivait tout doucement trois tracteurs tractant⁸¹ leurs chars illuminés au fluo⁸². Ah, cette croix en grillage à poules diffusant sa lumière violette. Ah, cet immense cœur rouge à la guirlande clignotante. Ah, cette Vierge au voile de Musulmane (Vera dit "à coiffe bretonne"). Quel folklore! Mais ce qu'aucune photo ne vous montrera, c'est le bruit insoutenable des générateurs planqués sous les chars pour les éclairer, qui couvre absolument la vague voix du prêtre au micro. C'est le larsen de la sono de l'église à l'arrivée, pour la bénédiction finale. Et dans tout ce bruit, les signes impératifs des pèlerins pour nous demander le silence quand on chuchote une exclamation. On n'est pas là pour rigoler, quoi!

Bref, voilà, j'ai suivi la première procession pieuse de ma vie en regardant entre les spectateurs des deux côtés de l'itinéraire ces autels que chacun a eu à cœur de dresser à côté de sa porte. Toujours une peinture de Jésus (enfin, pas d'après nature, hein), des fleurs, des lumières. Parfois des tissus de couleurs comme ils font si bien. Ou des veilleuses. Un peu crèche familiale: enfantin, innocent et touchant.

Bon. Voilà. On s'arrête là? Quelques nouvelles quand même. Il y a quinze jours, samedi 16, j'avais rendez-vous avec Blaz, l'anthropologue qui doit résoudre (magiquement?) tous mes problèmes de fric. On doit se retrouver au "El Cruze" de San Felix. Le village, comme tant d'autres, est une rue infinie qui s'enfonce de la panaméricaine vers la cordillère. À l'intersection, autour d'une "place" mal revêtue, avec un grand arbre dont l'ombre est une bénédiction, une station-service deux pompes, quelques auvents de vendeurs de pastèque, une épicerie, et trois bâtiments, dont une *Cantina "El Cruze"*. Je m'installe, et fais durer mon coca. Je tiens une heure avec deux sodas. Toujours pas de Blaz. Comme en plus je ne sais pas à quoi il ressemble... Vera me l'a décrit comme "typiquement mexicain". Cool. Et c'est comment, un mexicain typique? Autre info: il s'est rasé la moustache, son signe distinctif le plus flagrant. Parfait. Je peux donc éliminer tous les moustachus qui traînent sur la place.

Au bout d'une heure, donc, je sors de ma *Cantina*, et erre sur la place parmi les chiens écrasée de soleil. Et puis, je m'aperçois qu'il y a de l'autre côté de la station-service un *Restaurant "El Cruze"*... Ben merde alors. La cantina était bien aussi! Blaz est de mauvaise humeur de m'y avoir tant attendu!

Il expédie l'affaire en moins de temps qu'ont duré nos attentes solitaires. Il est catégorique. De l'argent, nous en aurons. Le créneau financier, modeste en regard de l'imagibilité des projets, promet la générosité des organismes financeurs. Génial. Reste un problème. Ah. Oui? Le temps. Oui... Il ne faut rien espérer avant deux mois, c'est ce que j'ai déduit des louvoisements de l'anthropologue. Arg! Il me faut tout le trajet de retour (trois heures de bus) pour réaliser que ce mec est en train de me dire qu'il me faudra avoir attendu de janvier à juin inclus avant de pouvoir toucher le moindre tournevis! *Jeez*.

Gros doute, donc, que je mets deux semaines à lever. Soit je reste, et j'ai des mois à attendre. Sans fric, accessoirement. Prisonnier économique de la maison où mes deux "Ouioui" heureusement m'hébergent. La haine. Ce paysage maintenant devenu trop étroit me déprime. Et le bled fait tellement *Middle-West*, avec ses bagnoles récupérées de l'armée *yankee* et ses enseignes qui grincent comme dans tout western que se respecte. Soit alors je rentre en France, la queue basse et le porte-flouze extra-plat. Avec, pour toute production en trois mois, trente pages de *Carnets* d'observations et de récréation. Pas riche, comme bilan. La dèche, soyons francs.

⁸¹ C'était exprès, eh!

⁸² On ne dit plus "néon", d'autres gaz on remplacé celui-ci dans les tubes.

Alors finalement, j'ai décidé hier de créer une troisième solution: j'irai attendre des fonds dans la *comarca*, ce sera plus drôle que dans ma prison de Boquete. Si les *Padres* peuvent me recevoir, cela dit. Parce que maintenant que l'école a repris, il ne reste pas beaucoup de chambres disponibles dans la ville. On verra bien. Ce qui me ferait le plus triper, ce serait d'être accueilli par une famille. Je ne sais pas m'amuser tout seul pendant des semaines. Surtout sans gros livre ni papier à lettres.

Voilà, ce coup-ci c'est tout. L'agence de rafting est toujours aussi chaude et aussi attrape-gogos. J'y ai vu défiler entre autres un gars d'Alaska aux gros bras musclés, une Bâloise sympa et vraiment, vraiment, *vraiment* mignonne, un Anglais de Manchester, deux rues à côté de là où j'habitais, etc. Je suis retourné sur la rivière vendredi 22, avec deux Bretons. C'était presque plus chiant encore que la première fois. Je suis tout de même toujours surpris que tant de gens soient tentés de claquer un mois de mon salaire par personne pour un truc aussi puénil. Bah.

Ah, j'oubliais le petit rayon de soleil de cette dernière semaine: nous (avec Esteban) nous sommes allés télécharger la collection complète des pub Aubade (trois séries et trois extras) et avons habillé le plafond d'impressions. Vive le printemps! Vive Internet, aussi (je ne le dis pas tous les jours, ça). Et vive la pleine lune...

Et puis, pour une fois que je fais court, cette réflexion. Vous savez que je m'interroge depuis cinq ans pour déterminer si le bonheur est ou non une désertion. C'est-à-dire: le devoir d'être du côté des humiliés impose-t-il d'en partager la désespérance?

On me répond en général que ma propre douleur ne soulage en rien celle des autres, au contraire (ah, si seulement on pouvait se charger du malheur des aimés comme de dettes d'argent...). Bien sûr. Mais ce n'est pas si simple. Ma question est celle de la légitimité. Un riche peut-il se prétendre compagnon du pauvre qu'il aide? Un heureux peut-il être frère d'un désespéré?

Depuis cinq ans, j'affirme la négative. Quitte à me tromper, j'aime autant avoir trop souffert et être resté frère de mes frères que les avoir trahi par confort. Mais je n'ai jamais figé ma position. Je *sais* qu'il est un cas où le bonheur n'est pas une désertion. Cette semaine, j'ai commencé à le circonscrire. C'est lorsque qu'il est "bonheur-malgré..." et non "bonheur-parce que...". Saint-François qui chante sous la pluie nocturne lorsqu'on lui ferme la porte est heureux. Et ce serait vache de le prétendre du côté des satisfaits! Oui, il est une forme de bonheur qui ne nie pas la souffrance, qui laisse intact ce moteur si puissant qu'est la révolte. C'est un bonheur instable, en déséquilibre permanent, comme un galop, comme une danse. C'est un exercice constant, une "ascèse" au sens étymologique⁸³.

Ainsi, il existe un bonheur qui se nourrit de la merde noire du quotidien et donc ne la nie pas, au contraire. Et, paradoxe final, cette joie insaisissable de l'ascèse est beaucoup plus intense que le bonheur du rôt du repu.

Quel dommage que l'orgasme intellectuel des idées fécondes ne puisse guère s'exporter. J'espère au moins ne pas vous avoir dégoûté de me lire...

Sur ce, joyeuses Pâques!

laurent.

Cadeau-bonus parce que je suis d'excellente humeur: "*Il apparaît clairement que la chose principale au ciel et sur la terre est d'obéir longtemps et dans une même direction: à la longue, il*

⁸³ "Exercice", justement.

résulte quelque chose pour quoi il vaille la peine de vivre sur cette terre comme par exemple la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'esprit, quelque chose qui transfigure, quelque chose de raffiné, de fou ou de divin." Nietzsche, cité par Albert Camus dans Le mythe de Sisyphe.

Carnets du Panamá 09

Mercredi 08 avril 2002

Boquete et Panamá.

Cette fois ça y est, c'est l'hiver. Il pleut de plus en plus, la température chute comme sous pénicilline, et le vent se domestique. Presque, on dormirait tranquilles. Depuis un mois et demi que je suis bloqué à Boquete⁸⁴, les choses changent enfin un peu.

En mars, il y avait encore eu pour m'occuper deux descentes en rafting, et le reste du temps au bureau, l'expédition au volcan avec Emmanuel, le voyage à San Felix pour rencontrer Blaz, et la procession du Vendredi-Saint. Mais avril? Que s'est-il passé en avril? Est-il possible d'oublier de vivre tout un mois, comme une immense distraction?

L'hiver amène sa provision d'insectes. Je souffre moins des moustiques encore rares (et puis, j'ai la peau coriace) que des «vroum-vroum», ces gros scarabées qui font chier toute la nuit avec un bruit de turboréacteur nucléaire dans un beau-cal (de maçon). Beurk! Ils volent derechef le silence que restituait enfin le vent.

Ce n'est pas possible, il a bien dû se passer quelque chose cet avril? Voyons. Oui, nous avons bien eu droit à quelques visites d'un soir. Des amis d'Esteban et Vera. Quelques bouteilles de Carta Vieja⁸⁵. Mais pas un nom à noter dans mon carnet d'adresses. Et puis, nous sommes allés une fois ou deux dérouiller mon matos de grimpouille. Rappel sur les pentes de la vallée, au seuil de la maison. De la terre impraticable en ascension, mais suffisamment raide pour permettre une descente marrante. Et puis, il y a ce pont pas loin, exactement quinze mètres au-dessus des berges du río. Ce qui ne manque pas d'opportunité, puisque ma corde fait deux fois quinze mètres. Bon, un peu joujou avec les baudards et descendeurs, ok. Quoi d'autre? Ben les élections⁸⁶: j'avoue que je n'aurais jamais cru que je suivrais l'affaire d'aussi près. J'ai passé la nuit du 21 sur Internet, à lire les journaux européens en écoutant France Info. Moi qui croyais détester la politique il y a encore deux ans... Ah oui, et puis cette bonne nouvelle, enfin: Esteban a récupéré, le 28, «Atom Heart Mother» des Floyd (l'album à la vache): on s'est fait une nuit de pur bonheur. Même pas besoin de chichon. Vera nous regardait, désolée. Ah, les femmes... Le lendemain, l'Homme⁸⁷ partait pour un mois en Europe.

Avec l'hiver sont venues les pluies. Ici, les premières datent du 23 avril. Et le 25, on a appris par la presse que le pont de Kankintú a été emporté par la crue. Lamentable. Vous vous souvenez des *Carnets 03*? Ce fameux pont de cent dix mètres, inauguré en octobre 2001 (je m'étais gouré en le datant de 1999) par le premier ministre et tout et tout? Ce pont dont je me foutais de la gueule des cinq ans de garantie? Et bien il n'a pas tenu six mois! Non, ce n'est hélas pas un gag. Il y avait deux pieds d'eau dans tout Kankintú⁸⁸.

⁸⁴ Déjà...

⁸⁵ Rhum local.

⁸⁶ Chirac-L'Épine.

⁸⁷ Esteban, donc.

⁸⁸ En fait, il n'était qu'abîmé, comme j'ai pu le constater plus tard. Mais la mentalité locale est telle que personne n'a entrepris de le réparer ou même consolider: "Les Américains vont s'en occuper."

Quand la ligne téléphonique a été rétablie, j'ai appelé mes chers *Padres*. Ils ont immédiatement calmé mes inquiétudes. Ils me proposent de venir ce ouikène, pour aider un peu aux réparations domestiques (tout de même?). Pas avant, car ils sont *encore* en déplacement (sauf *Padre* Paco, qui lui est en vacances en Espagne). Deux semaines après les événements? Je fais presque aussi bien que l'ONU en Palestine. Il suffirait que j'attende encore un peu, et ce sera à nouveau la saison sèche!

Bref, je pars donc réparer l'hiver à Kankintú dans trois jours. Et je rentre en Europe ensuite. Tout de même. Dès que j'ai réussi à faire changer mon billet. L'air de rien, ça fait quelques trois semaines que j'émaille continuellement avec l'agence: ces sagouins ont des billets 100% changeables, 100% sympas, et 100% faciles, à condition de se déplacer dans un pays où ils ont une succursale, ou de traiter par courrier papier! Mais bon, je ne désespère pas d'être de retour en juin.

En attendant et pour me changer enfin les idées, je me suis décidé sur un coup de tête à accompagner Vera à la *Ciudad*. Il était temps que je connaisse enfin la capitale! Et puis, j'étais aussi poussé par la proximité du retour et la crainte de devoir me re-farcir le taxi pour aller à l'aéroport. Prévoyance et exploration, telle est ma devise, c'est bien connu⁸⁹.

Je l'ai rejointe à *San Felix* vendredi (03 mai), car nous profitons d'une voiture de *Medicus Mundi* qui part le lendemain. Je redécouvre rétrospectivement que le climat de Boquete est une bénédiction de fraîcheur. Il fait incroyablement chaud, là en bas. Mais je m'en fous, je suis bien content: sortir enfin serait comme une remise de peine pour bonne conduite. Je quitte cet horizon trop étroit de Boquete⁹⁰.

Soirée sympa avec son pote Mariano, médecin espagnol, que pour ma part je découvre. Je sors mes premiers jeux de mots en espagnol. Mariano en rajoute. Vera se tape la tête contre les murs, la pauvre. Ah, les femmes. Je l'ai déjà dit? Au restau, la télé encombrante happe tous les regards par les trémoussements indécentes mais même pas osés des prétendantes à miss je-ne-sais-plus-quoi. Je me place résolument dos au poste: j'ai toute la salle avide face à moi, des dizaines de paires d'yeux fixes, pas forcément adolescents, pas même forcément mâles, tous huitreux, glauques. Les seuls à résister sont deux gamins qui ont branché une console sur le deuxième poste, plus petit. Ils ont le même regard désespérant, mais dans une autre direction, et leurs doigts sont agités frénétiquement sur les commandes.

Il y a six heures de Panaméricaine pour la *Ciudad*. J'en dors l'essentiel, malgré la détonante conjonction des suspensions lamentables de la jeep et de l'état de surface de l'autoroute⁹¹ qui ne vaut guère mieux. Je comprends enfin le plafond légèrement moussé. Aïe. Marrant, cette panaméricaine: il n'y a franchement pas grand-monde pour un axe majeur à la fois pour le pays et pour le continent. Surtout des bus, en fait. J'imagine que dans ce pays, la moitié des véhicules doit être d'usage collectif, taxis et bus⁹². Ça compense finalement largement le peu d'écologie de leur émissions (dans les montées, on dirait des seiches, ils se cachent dans un nuage noir opaque).

À la *Ciudad*, l'hôtel auquel sont habitué mes Ouioui a une piscine au neuvième. On va donc acheter une bouteille de pinard et de chips, et on se fait soirée piscine-sur-la-capitale-illuminée, comme dans les films. J'encaisse lentement le choc architectural que j'ai eu en arrivant: Panamá est une ville 100% moderne. Au sens architectural, c'est-à-dire très années soixante. Moi qui m'étais enchanté de trouver en Finlande une poursuite contemporaine des recherches de

⁸⁹ Quel cynisme, mon dieu!

⁹⁰ Toutes mes photos de Boquete sont prises à travers des barbelés: symptomatique de mon état d'esprit...

⁹¹ "Route" aurait été suffisant.

⁹² Statistique vérifiée par comptage à la capitale.

cette époque, je plonge ici dans la plus pure expression traditionnelle du mouvement que j'aime par-dessus tous. J'avais oublié combien l'Amérique Latine avait adopté le meilleur de ces théories souvent fumeuses, mais à l'expression géniale. 'Faut dire tout de même qu'il est plus facile d'être sculptural quand on vit dans un pays où il n'est à se préoccuper ni d'isolation ni d'étanchéité... Les Finlandais ont du mérite, tout de même.

Dimanche, nous nous baladons dans *Casco antigo*, qui est à Panamá ce que le quartier du Panier est à Marseille. Mais d'expression plus moderne, justement. Un vrai régal. L'ambassade de France couronne lumineusement la pointe de cette presqu'île, avec une grande place qui commémore l'aide apportée par la France pour la construction du canal. Il semblerait que l'influence culturelle française ait été très importante au tournant du XIXe siècle. Mais les études sur le sujet manquent: avis aux amateurs (architectes, sociologues, historiens,...). En attendant que Vera sorte de l'isoloir⁹³, je regarde une maquette de la tour Eiffel mal proportionnée. J'ai des regrets de ne pas pouvoir voter: les pauvres ambassadeurs ont l'air tellement désolés.

Ensuite, c'est moins drôle. Nous allons voir *Panama Viejo*, les ruines des monastères coloniaux, mais c'est décevant. Pour être franc, mon jugement doit aussi être pas mal obscurci par la suffocation à laquelle je suis peu à peu réduit par cette chaleur intolérable. Reniant toutes mes convictions écolos, je bénis ardemment l'inventeur de la clim'. Quelle déchéance.

Le soir, nous avons rendez-vous avec Philippe, un ami des Ouioui, ingénieur pour la Société du Canal depuis peu. Nous l'attendons dans l'accueil de l'hôtel, alors que s'inscrit une Rousse droite issue de mes phantasmes les plus torrides. Vera n'a pas fini de se foutre de ma gueule: elle n'a pas dû souvent voir des yeux si exorbités surmonter une langue qui passe la serpillière dans tout le hall. Tex Avery, à côté, c'est du pipi de chat. Sauf que je ne pousse pas l'aboiement caractéristique du loup qui hurle à la lune. Non, vous me connaissez: j'ai laissé passer la belle sans avoir même songé à l'aborder... Vera, arrête de rire, tu veux! Merci.

Philippe est un gars super cool. Il se présente comme mon opposé, Français ayant fait l'EPF-Zürich, contre Suisse DPLG, ce qui est tout à mon honneur. Il a voyagé des années en Polynésie, etc. Bref, un gars passionnant, qui me tient en haleine une heure (Vera je ne sais pas) en me racontant l'histoire du Canal⁹⁴. On parle aussi beaucoup de mon projet, et l'ingénieur y apporte des améliorations significatives. Mais à quoi bon? Bref, une soirée délicieuse et presque pas trop chaude.

Le lendemain, je retourne seul au *Casco antigo*, histoire de brûler une seconde pelloche. Je visite à fond le plus bel endroit de cette perle de la ville: une immense villa abandonnée, à moitié sur pilotis, faite de terrasses entrecroisées sur quatre niveaux. Un pur rêve d'architecte. Cela dit, je flippe tout de même un peu: le lieu est pas mal squatté, et le quartier craint. Et d'un autre côté, je doute que les patrouilles de flics à vélo soient très compréhensives: on est à quelques mètres du palais présidentiel... Mais bon, que ne ferait-on pas par amour de l'architecture, hein?

Ensuite, je meurs. Il fait *vraiment* trop chaud. J'en ai marre. Je décide de rentrer. Je retourne au *Terminale* de mon arrivée, mais cette fois en bus, c'est moins cher, et embarque à nouveau pour David avec le bus de nuit. Il fait toujours aussi étouffant hors la salle d'attente climatisée.

Le bus tombe en panne à mi-chemin. Il faut transborder les bagages dans un autre car qui passe par David et poursuit vers le Costa Rica. Marrant, mais même dans un pays étranger, dans ce genre de situations je me retrouve toujours avec ceux prennent les choses en main: pendant que les passagers migrent d'un compartiment trop climatisé à l'autre, je participe au transfert

⁹³ Second tour.

⁹⁴ Finalement, je ne l'aurai pas vu, ce Canal. Dommage, il paraît que ça vaut la visite.

des bagages et à tenter de pousser notre bus immobilisé sur le bas-côté. Je suis le dernier à embarquer, mais il me reste une place. Je dépose mes précieuses photos à David, et remonte à Boquete.

Bref, dans trois jours je repars enfin pour la *Comarca*. On dirait que la vie renaît, et que j'émerge finalement d'un sommeil d'un mois et demi peuplé de rêves mous. Les prochains «Carnets» pourront peut-être être (très laid, ça, «peut-être être») intéressants, qui sait?

Tout de bon chez vous

laurent.

Carnets du Panamá 10

Chantier.

Ce coup-ci, les choses ont vraiment changé, puisque je vais rester au Panamá pour encore... quelques années! Carrez-vous dans un bon fauteuil: il me faudra pas mal de place, de temps, de mots, pour raconter une telle volte-face.

Mardi 07 mai 2002

Reprenons du début: j'avais laissé mon récit sur le chemin du retour de la *Ciudad*: le bus de nuit m'avait permis d'embarquer de David à Boquete tôt le matin. Or là, une Espagnole me tombe dessus Abraracourcix. Elle est exubérante et sympathique, elle parle presque toute seule, mais ne m'en empêche pas moins de finir ma nuit. Bref, il ressort de son monologue assisté que 1-elle s'appelle Silvia 2-elle "se fait" l'Amérique Centrale 3-elle est traductrice à Madrid 4-elle fait plus que son âge, la pauvre 5-elle compte monter au Volcan Barú et dormir en pension à Boquete. Je nous propose comme guides pour la balade. Comme je ne réagis pas assez vite, elle prend l'initiative de demander si elle peut loger chez nous plutôt qu'en pension. Bah, pourquoi pas? La maison est petite, mais ce n'est pas la première fois que les Ouioui accueillent, non?

L'affaire commence donc tranquillement.

Mercredi 08 mai 2002

Ce coup-ci, nous sommes parti de jour, en début d'après-midi, pensant arriver au soir au refuge près du sommet. Un gros engin tous-terrains nous pousse un bout, je ne réalise pas alors le service qui nous est rendu là. Ce sont deux Américain et leur guide qui vont faire du "bird-watching". L'Espagnole parle au père, et moi je contemple la fille, qui est rousse et tout en finesse. Plus ange que fantasma. Nous nous battons ensuite toute l'ascension pour lui donner un âge, les estimations allant de dix-sept à vingt-huit ans! C'est bien sûr moi qui lui en donne le moins.

L'ascension une fois de plus tourne au chemin de croix: j'ai beau me charger de tous nos maigres paquetages, le pauvre citadine n'arrive pas à aligner deux pas. Les pauses s'enchaînent et croissent comme progresserait une maladie, sans que le pauvre sommet daigne approcher. Mais l'orgueilleuse ne renonce pas. Moi, je m'ennuie ferme. Finalement, vers sept heures, nous nous serrons tous plus ou moins à l'abri de la pluie sous trois plaques de tôles, à peine plus haut que là où nous avons dormi la première fois.

Jeudi 09 mai 2002

À ma surprise je l'avoue, nous parvenons tout de même à décoller avant l'aube. Mais le rythme n'accélère pas pour autant. Nous arrivons enfin au sommet vers les dix heures, nous avons mis douze heures à parcourir ce qui se monte en six. Pour arriver dans une brume telle que nous ne nous distinguons guère les uns les autres!

La pauvre est dépitée. Moi, je commence à vraiment me faire chier. Le descente s'annonçait pourtant une délivrance: l'Espagnole a marché en tête sur un ou deux kilomètres. Mais l'espoir s'est vite évanoui. Elle a repris ensuite son rythme désespérant.

Tout se gâche avec nos discussions (il faut bien s'occuper): je veux bien qu'elle ne soit pas raciste mais qu'elle hâisse quand même Américains et Juifs, je ne suis vraiment pas d'humeur à polémiquer, mais je me fâche pour de bon quand elle essaye de me démontrer que je suis un touriste. Moi? Un touriste??? Comme si je fréquentais les hôtels, les restaurants, les bars, les agences de tourisme, comme si je faisais du rafting et payais des guides pour du "bird-watching"! Comme si je n'avais pas travaillé pour vivre ici!!!

C'est une femme: je n'ai pas d'autre arme à lui opposer qu'un silence buté et définitif. Faut pas pousser, non plus. Elle abrège donc son séjour parmi nous, ne descend du taxi que pour embarquer son sac à dos, et part à l'hôtel sous prétexte qu'il lui faut un bain chaud. Bon débarra! Non mais.

Autre remarque de la même veine: j'en ai un peu marre de me faire taxer d'élitiste, alors qu'au contraire, il ne s'agit que de la conscience aiguë de faire partie du 1% de la population mondiale qui a la chance insigne d'avoir fait des études supérieures. Voire, dans cette minorité, de faire partie de cette autre minorité de ceux qui ont une conscience écologiste un peu plus profonde que d'employer des ampoules à gaz rares pour faire des économies d'électricité. Appelez ça de l'élitisme si vous voulez, mais pas devant moi, sous peine de me voir mettre les points sur les "i", et me lancer dans une série de définitions rigoureuses et rasoirs.

Bref, le fait le plus important de l'aventure est que mes chère grolles, héritage précieux de feu ma grand-mère, mille fois cirées avec douceur, cent fois réparées avec l'élite des colles, ces chères godillot si bien faits aux pied familiaux, si riches de nos odeurs successives, ces godasses ont vendu cher aux sentiers trop cruels leur âme solide et tendre. Une minute de silence s'il vous plaît. Snif.

Du coup, je n'ai plus que mes bottes en caoutchouc à me mettre...

Bon. Ensuite, deux semaine comme les précédentes, à me faire chier. En effet, les *Padres* ne sont pas là. Je ne vais pas à Kankintú.

Mariano, le médecin de *Medicus Mundi* de *San Felix*, nous fait l'honneur d'une visite dimanche 12. Nous passons une excellente soirée, à parler (bien sûr), à manger (*idem*), et comparer les jeux installés sur nos bécanes réciproques (là, c'est déjà un tout petit peu plus original). Sympa, vraiment.

Ensuite, je tue le temps à apprendre l'Alphabet Phonétique International⁹⁵, et à relire tout ce que le ouaibe propose sur la fameuse thèse de Teissier pour la défense de l'astrologie. Pauvre temps: j'espère que son agonie n'a pas été trop pénible⁹⁶.

Mardi 21 mai 2002

On s'anime enfin un peu! Philippe (l'ingénieur du Canal) m'a parlé d'un architecte français qui bosserait ici. Il me téléphone ses coordonnées, et je prends rendez-vous pour mercredi

⁹⁵ Quand je vous avais dit que je me faisais chier de façon paroxystique!

⁹⁶ Référence un peu abstraite à l'idée de tuer le temps.

matin. Je compte en profiter pour aller changer un mandat reçu de France (merci Maman!) qui m'évitera d'assécher mon compte avant d'atterrir à Charles-de-Gaulle. Si j'avais su la galère qui m'attendait...

Je descends à David mardi, après avoir pris rendez-vous avec Rolando, le gars qui m'apprenait le *Gnabere*⁹⁷ à Kankintú (il est étudiant à David, je lui avais promis d'autres cours de français, c'est l'occasion). On marche la moitié de l'après-midi (les banques ferment tôt) à la recherche d'une qui voudrait changer ledit mandat. Comme je suis à sec, je dois rentrer à Boquete et repousser mon rendez-vous au soir. Je passerai à la bonne banque qu'on a fini par nous indiquer demain matin, sur le chemin.

Mercredi 22 mai 2002

Padbol! Dans ladite banque, la gentille employée ne peut rien pour moi. Il faut impérativement un compte au Panamá pour encaisser le mandat. Ben merde alors. Vu la situation, je vide donc tout de même mon compte Français pour aller à Panamá, on verra à mon retour. En effet, on a vu: il a fallu insister beaucoup, mais Vera a pu en fin de semaine l'encaisser sur son compte. Ouf!

Revenons à mon rendez-vous d'affaires. Je débarque au *Terminale* de la *Ciudad* à cinq heures. Je suis accueilli par Daniel (retenez-le, celui-là, on va le voir beaucoup ces prochains temps), un étudiant en architecture Panaméen, qui, comme tous les étudiants en architecture du monde, n'arrive pas à passer ce foutu diplôme parce qu'il travaille. Daniel est donc à peine plus âgé que moi, il est assez balèze, cheveux noirs longs, attitude désinvolte, les filles doivent maudire son alliance à l'annulaire gauche. Moi, je m'en fous, je ne suis pas une femme. Ce que je vois de lui c'est qu'il est super sympa, qu'il se met à mon niveau de langue pour la conversation (pas comme l'autre Espagnole - Comment ça j'ai une dent contre elle?), qu'on a plein de trucs à se raconter. Bref, ça commence bien, sans ironie.

L'architecte est cordial. Il m'accueille avec un "Tiens, vous êtes passé sous la tondeuse?" enthousiaste et une poignée de main franche. Je ne passerai qu'une heure ou deux au bureau, mais j'en ai pour des heures à digérer toute l'information assimilable.

Par où commencer? Gilles Saint-Gilles (ça ne s'invente pas, un nom comme ça: si j'écris mes mémoires quand je serai vieux, on croira à un roman!) Gilles Saint-Gilles, donc, est riche, très riche. Il fait de l'architecture par amour, par goût de la perfection sobre. Il quête ce luxe suprême qu'est le produit manu-facturé. Les matériaux sont simples, lourds, magnifiés par la main de l'artisan. Il construit en terre, en bois, mais une simple porte est composée d'une centaine d'éléments de bois assemblés sans métal, et pèse dans les cinquante kilos. Nous sommes aux antipodes exacts du tape-à-l'œil et du clinquant. Son ambition affichée: construire au niveau technologique des Romains.

Ce qu'il me propose? Diriger le chantier. Ni plus, ni moins. Pas seul, bien sûr, mais tout de même... Car le site est loin de Panamá, au bout de cette péninsule qui s'avance dans le Pacifique à mi-distance entre la capitale et David. Sur place, quatre-vingts ouvriers Panaméens sont initiés à l'excellence manuelle par une équipe de cinq Français. À l'autre extrémité, au bureau, Saint-Gilles dessine des plans que reprend en détails et à la main Jean-Marc, qui a toujours travaillé pour lui, et que Daniel seul saisit à l'informatique. Et c'est encore lui, Daniel, qui fait la liaison avec le chantier. C'est trop pour un seul homme (surtout s'il veut sérieusement envisager un jour de passer son diplôme!). Il faudrait donc qu'il puisse se concentrer sur ses dessins et que

⁹⁷ La langue des *Indios*.

je m'occupe de la liaison. Et aussi que je fasse le diplomate, puisqu'il semblerait qu'il y ait des tensions dans les équipes.

Bref, on conclut qu'il faut que je passe la semaine 22 sur site, pour voir. Daniel me repousse au bus de minuit. J'ai le trajet et quatre jours pour commencer à réfléchir.

En effet, Saint-Gilles me propose le boulot que je voulais, mais pas où je voulais.

Du chantier, beaucoup de chantier, pas d'informatique: il ne manque que le dessin pour me combler. Et puis, le tout bien payé, même si l'on n'a même pas parlé salaire: pour des gens de cette richesse, c'est grossier. Ce qu'il veut savoir, c'est si je bosse, mon prix sera le sien, si si! Mais il s'agit de bosser pour longtemps. C'est là que ça commence à coïncider: je ne compte tout de même pas faire ma vie au Panamá! Encore que vu comme les inattendus se succèdent, je ne jure plus de rien! Trop de stabilité, donc, je me sentirais tellement plus libre avec un contrat à durée déterminée, même longue. Vivre au Panamá, pour quelques années ou pour toujours, ça voudrait dire m'acclimater à la chaleur, vivre loin de mes amis, vivre sans neige et sans montagne. Il faudra au moins que je puisse prendre pas mal de vacances. Et qu'ils acceptent que j'aie en Finlande début août: ça, je n'y renonce pas!

De plus, accepter l'offre même pour une paire d'années signifie renoncer aux deux autres projets que je couvais: une formation EPF-Lausanne au Burkina Faso sur le développement, j'y renonce facilement, vu que reprendre les études ne m'enchantait qu'à moitié et que je dois maintenant surtout me faire de l'expérience. J'ai plus de peine à annoncer à mon pote Pierre que je ne l'accompagnerai pas à... Pékin, en Deuch'. C'est dommage, mes "Carnets" auraient sans doute été plus passionnants que les futurs "Carnets de chantier" que j'aurai à vous proposer. Oui, le plus dur est de refuser l'aventure, la précarité, les serremments de ceinture sur les fins de budgets, les nuits à la belle étoile, les déménagements sans emménagement en perspective, l'inconnu au tournant de chaque rue. Bon, tout n'est pas perdu, je ne suis pas encore fonctionnaire, mais tout de même, il m'est plus dur que je pensais d'accepter un boulot stable. Je suis vraiment con⁹⁸!

"On verra bien..." (Christian Bobin, *Isabelle Bruges*)

Lundi 27 mai 2002

Je quitte Boquete dimanche soir, avec le dernier bus, à six heures. J'avais prévu de prendre le précédent par sécurité, mais il m'est passé sous le nez. Ça commence bien! Heureusement que je refuse de croire aux signes (surtout qu'ici il y a plus de condors⁹⁹!).

Prenez un atlas, *por favor*. La panaméricaine est un axe est-ouest le long de la côte sud (Pacifique) du pays. Comme je l'ai dit, il faut la quitter à mi-chemin entre David et la capital (le bled s'appelle *Divisa*, eh oui) pour s'enfoncer plein sud dans la péninsule de Azuero vers Chitré. J'arrive à l'aérodrome à sept heures le lendemain matin. Il m'a fallu pour ces trois cent cinquante kilomètres prendre trois bus et autant de taxis. Je suis un peu glauque. Et je pense avec ironie que Daniel que j'attend doit à peine se réveiller: l'avion quitte Panamá à huit heures pour être ici une demi-heure plus tard. Il arrive donc frais et souriant, commande un taxi, achète de la bière et des clopes pour le chantier, et on roule encore un peu plus d'une heure pour poser nos maigres bagages à l'hôtel à Pedasí. Reste une demi-heure de tapecul, et nous somme à pied d'œuvre. Il est dix heures. Je suis parti il y en a seize.

Le site, *Los Destiladeros* (au fait, je ne l'ai pas trouvée, la fameuse distillerie!) est, évidemment magnifique, immense. Des plages désertes, à l'infini. Six kilomètres carrés¹⁰⁰ de terres

⁹⁸ Marrant, ce passage, tiens!

⁹⁹ Que de cygnes.

¹⁰⁰ 600 hectares.

au relief tourmenté que l'hiver récent fait enfin verdier et fleurir (la région est semi-désertique). Le lieu est à la hauteur de ces gens qui ont les moyens de la perfection.

Les cinq Français sont une véritable caricature.

Saint-Gilles dit que le Français, comme son fromage, s'exporte fort mal. Je ne suis pas d'accord. Le déracinement les simplifie, il ne reste d'eux que l'essentiel, une tête de bois et un cœur d'or. Ils sont chiants et irrésistibles. Ils peuvent se montrer odieux avec les employés dont ils ne parlent pas la langue (parler dans sa langue maternelle est un pouvoir auquel il est difficile de renoncer), mais ils respecteront toujours infiniment un travail bien fait. J'espère que les Panaméens sauront avoir la patience nécessaire pour que se révèlent leurs bons côtés. Moi, je les ai aimés d'office, car allez savoir pourquoi, chacun est le portrait craché d'un ami qui m'est cher en Europe!

Rafik, le maçon, est venu avec quatre amis marocains, qui eux ne parlent qu'arabe. L'ambiance polyglotte sur ce chantier me passionne. Je me souviens d'un soir où j'ai passé une demi-heure seul avec Mohamed et Quaaba (les orthographes ne sont imputables qu'à moi) à parler par signes pour leur enseigner des mots espagnols qu'ils notaient en alphabet arabe. Car eux au moins sont désireux d'apprendre la langue. Et la moindre de leurs qualités n'est pas leur compétence professionnelle: efficaces et précis, des artisans modèles.

Mais je vous parlerai du chantier plus tard, dans de prochains "Carnets". Ce qui importait cette semaine-là, c'était moi, eh oui. Eh bien autant l'avouer tout de suite, je me suis fort bien habitué à la chaleur, à ma propre surprise. Pourtant, j'étais loin d'être à l'acmé de ma forme, et le climat, même s'il n'était pas très chaud ne pouvait pas pour autant être taxé de particulièrement clément pour ma peau d'albâtre. J'ai même réussi à ne pas allumer la clim' de l'hôtel. En fait, je retrouve l'ambiance des chantiers de Provence et de Corse. Si je l'ai déjà fait, je le referai! Sans compter que je suis super-acclimaté niveau look: imaginez, bottes de caoutchouc, barbe rousse, et chapeau de paille sur mon crâne rasé (j'ai eu droit à des sourires amusés et surpris chaque fois que je le retirais pour la première fois). Planteur ou cow-boy, au choix du spectateur.

Donc plus le temps a avancé, plus mon appréhension de départ s'est évaporée, et mieux je me suis senti, ce qui est loin d'être une mauvaise idée. J'aurais bien tiré ma décision finale à pile ou face¹⁰¹, mais au moment de lancer la pièce, je n'ai pu trouver aucune raison de ne pas accepter l'offre de Gilles Saint-Gilles.

Par contre, j'ai honte à deux titres: je n'ai pas fait la moindre photo, et surtout nous ne nous sommes pas baignés. Le soir est le moment où l'équipe française se réunit autour d'une bière, à ne surtout pas manquer pour s'intégrer. Surtout que je partait avec un gros handicap en m'annonçant en bloc végétarien chiant (pas de poisson), pas de clopes et pas de bière. Mais apparemment, ils m'ont tout de même pris comme j'étais. C'est sympa. Toujours est-il que bière plus retour ensemble égale pas de baignade. Cinq mois de Panamá sans un bain ni dans un océan ni dans l'autre, j'en vois plus d'un qui ne vont pas comprendre...

Vendredi 31 mai 2002

Bref, je ne vais à Panamá vendredi que pour fixer ma date d'arrivée définitive sur le chantier (mercredi 05, ne perdons pas de temps!). Nous voyageons en voiture avec Robert, qui prend un mois de vacances en France. Nous passons tout de même la journée au bureau, ce qui me permet de découvrir le reste de l'équipe: Jean-Jacques est le seul administratif de toute la structure, on expédie en dix minutes la négociation salariale. C'est un Provençal, le seul de toute

¹⁰¹ Je ne vous ai jamais fait mon long développement sur les décisions majeures que je prends à pile ou face?

l'équipe à être habitué à l'expatriation, à parler l'espagnol (et sans accent), et à connaître le Panamá, où il travaille depuis des années.

Et puis, il y a Jean-Marc, le dessinateur. Lui, c'est un poème. Sans doute l'homme le plus triste que j'aie jamais vu, maigre, pluvieux. Pourtant, quand il évoque son changement de situation, lorsqu'il est passé de trois heures de *commute* quotidien en région parisienne aux taxis de Panamá, son visage s'illumine. Il me raconte, comme les autres me l'avaient déjà résumée à leur façon, qu'il vit ici avec une strip-teaseuse noire qui a la moitié de son âge. Je suis d'abord choqué par les mots limite raciste dont il se sert à son endroit, mais je suis rassuré par la tendresse dont sa voix s'anime alors. L'expérience est marrante: c'est bien la première fois que quand on me montre une photo de compagne, elle est à poil! C'est vrai que c'est son boulot...

Ensuite, je passe la soirée avec Philippe. Du coup, il a la primeur de toute l'histoire, de mes impressions, de mon enthousiasme. Le dialogue est un peu plus personnel que la première fois, on ne dit pas la même chose à deux ou à trois. Il ne s'en rend sans doute pas compte, mais je lui dois, outre la soirée restau fort agréable, deux cadeaux aussi insignes qu'inattendus.

Le premier, c'est qu'il me parle de lui, c'est-à-dire de sa famille, de ses enfants qui grandissent, équilibrés, heureux, et qui prennent l'un après l'autre leur indépendance. Il me manquait tellement un exemple qui me confirmât qu'il est possible de concilier expatriation et vie de famille! J'avais tellement peur qu'il me fallût choisir entre l'architecture telle que je veux la vivre, et construire une famille. C'est un sacré fardeau dont je suis allégé. Mais, comme dit Renaud au gamin qu'il appelle, "J'connais pas ta mère, je la cherche en vain" (*Pierrot*). Boah, ça viendra. Si possible avant que je doive changer de taille ceinture. Oups!

L'autre cadeau, c'est... un livre! Moi qui n'avais plus lu une page imprimée depuis deux mois, j'en ai été bouleversé, à ma propre surprise. Je ne m'étais pas aperçu de combien lire me manquait. Je me suis surpris les larmes aux yeux, non à cause de ce que je lisais, mais du seul fait de la volupté de lire. Comment pourrai-je vivre dans un pays où il faut acheter les livres dans les... pharmacies! Sans déc', dans les *pharmacies*!!!

Il va sans dire que je n'ai pas attaqué la rédaction de ces *Carnets* sans avoir dévoré le tout! Trois cent cinquante pages écrite plutôt gros, il n'y avait pas de quoi apaiser une grosse faim, en fait juste de quoi émoustiller l'appétit!

Donc voilà. Je pars mardi me faire architecte de chantier (dire que l'ANPE ne me propose rien d'autre que du grattage sous Cad, je me marre), pour des mois, des années qui sait, à Pedasí, province de Los Santos, Panamá. Je ne renonce pas à construire des ponts dans la *Comarca*, j'y retournerai sur mon propre salaire pendant mes vacances. La France ne me verra pas avant l'hiver, mais j'irai en août en Finlande pour mon congrès pour les gamins sur la forêt.

En tous cas, si vous avez envie de voir des plages à surf, de parler espagnol ou arabe, de faire un tour dans la jungle ou de bosser sur le chantier, n'hésitez pas, venez au Panamá!

Ah, oui: je ne sais pas trop quel accès à Internet j'aurai là-bas. Alors n'attendez pas de réponses trop vite, même si vous pouvez être sûrs qu'elle finira par venir. Vous pouvez aussi doucement considérer l'option papier, qui est parfaitement adaptée aux gens qui vivent loin: Laurent Demarta, Entrega General, Pedasí, Los Santos, Panamá. Et guettez en signature quand y apparaîtra un nouveau numéro de téléphone: celui qui y est pour l'instant tombe chez Esteban et Vera.

Et puis, dernière minute: j'apprends que le pont de Kankintú ne s'est pas écroulé, il a seulement été abîmé.

Et voilà!

(Signé:) frère Bienvenue-au-Panamá

Début juin 2002

Eh ben non, je ne vais pas vous parler du chantier – pas encore! Je manque encore de recul. Pour l'instant, je voulais vous présenter mes nouveaux compagnons, sur mes premières impressions à chaud.

Mercredi 05 juin 2002, déménagement

Je suis parti de Boquete mercredi en fin de matinée, les bras chargé de mon déménagement de trois sacs pas pleins, et le cœur allégé de ces mois de vaine attente. Neuf heures de bus pour arriver à Pedasí: de quoi voir défiler beaucoup de pensées. Je m'aperçois doucement que le voyage est fondamental pour le non-fumeur: c'est un des ces temps trop rares où l'on peut ne rien faire sinon observer l'errance de sa pensée. Je l'avoue, j'envie de plus en plus aux fumeurs ce pouvoir qu'ils ont de se retirer du monde un instant, de passer une pleine minute à ne rien faire qu'expirer, inspirer, souffler, regarder passer une voiture, aspirer, un oiseau immobile, fumée qui danse, un arbre qui grandit...

Heureusement, donc, il y a le voyage, les bus, les trains, les avions, qui forcent à l'inaction celui qui se laisse emporter. De ce trajet, je compte conserver en mémoire... une paire de pinces mythique, aperçue à David! J'aurais aimé dire "des jambes kilométriques", mais on n'utilise "kilométrique" pour les bornes, ça ne va pas du tout. Alors je suis acculé à la description: elles étaient si longues qu'il me semblait qu'elles m'auraient enjambé sans s'en apercevoir, alors que mon mètre septante-et-des me fait compter parmi les grands d'ici¹⁰²!

Ces quilles étaient belles, comme un chef-d'œuvre longtemps caressé par le sculpteur... J'aimerais bien que les caresses des hommes embellissent ainsi les femmes qui les reçoivent.

Bref, j'ai eu toute une éternité pour mémoriser ces jambes qui s'éloignaient, sous leur jupe divinement courte. Allez, ne vous plaignez pas de mes histoires de filles: pour une fois, je ne parle pas d'une rousse!

Oh, et puisque je suis sur le sujet, achevons: au moment de partir, Vera me fait remarquer deux voisines qui me matent grave. Moi, je tombe des nues. Et elle tombe d'aussi haut devant mon innocence! Ben quoi, je suis vraiment le dernier des crétins: je n'avais même pas remarqué que je pouvais plaire aux Panaméennes (ne critiquez pas les goûts des autres, c'est une autre culture, merci)! Si ça se trouve, j'ai manqué plein d'histoires torrides ou tendres¹⁰³. Mais alors, je n'aurais sans doutes pas osé en faire des "Carnets"!

Bon. Dernières réflexions issue de ce voyage, un peu nombrilistes, ok - mais bon, je l'avoue, et je n'en ai même pas honte, je m'aime bien (et il m'a fallu vingt-cinq ans pour m'en apercevoir?!). D'un autre côté, je n'ai pas tellement de considération pour moi-même: ce qui compte en moi, ce sont mes amis, mon boulot, mes lecteurs (coucou!), bref, ce qui m'entoure bien plus que moi-même. J'arrive donc enfin à mettre un qualificatif à mon regard sur moi-même, à la fois tendre et négligent: je suis *auto-condescendant*. C'est toujours mieux que se prendre au sérieux, mais c'est moins bien que savoir rire de soi. Bah, ça viendra.

¹⁰² Les Panaméens, surtout les *Indios*, sont plus petits que les Européens.

¹⁰³ Si ça se trouve, les filles feraient mieux d'être plus direct avec moi: je suis un peu simple, sur certains trucs.

Et puis, je me suis penché sur mon rapport à l'argent. C'est que je viens de recevoir en avance pour ma première semaine de taf' pratiquement ce que j'ai dépensé en cinq mois de Panamá! J'avais peur d'être un radin, un vrai avare. Combien de fois me suis-je engueulé pour des problèmes d'argent, même avec ceux que j'aime! Heureusement, je constate que quand j'ai les coudées plus franches, je suis moins regardant à la dépense. J'ai même préféré, à la pension la meilleur marché de Pedasí, une plus chère, mais sympathique, ensoleillée, mieux située, plus agréable, où je me sens infiniment bienvenu. Pas un premier prix, donc, mais tellement plus accueillante après douze heures de cagnard. Ouf! Je n'étais radin que de circonstance, non de fond. C'est rassurant, non¹⁰⁴?

Bon, bon, je lève les yeux du milieu de mon ventre, et j'en viens au sujet annoncé, les copains.

Galerie de portraits

Une petite vision d'ensemble pour commencer: sur le site, il y a d'abord quatre français tête-en-os et cœur-en-or: Christian et Philippe les menuisiers, Robert (gros-œuvre), et Éric (verdure). Ensuite, Rafik est un Parisien du Maroc, ou le contraire à votre aise, 100% biculturel. Il dirige une équipe de quatre maçons, Marocains pur-sangs qui eux apprennent à la fois l'espagnol et le français. Enfin, il y a Sylvette, la femme de Christian, que je ne compte pas parmi les têtes de pioche, sans doutes parce que, privilège du sexe, elle a autre chose que de l'acier plein entre les deux oreilles!

Ensuite, nous avons quelques chefs d'équipe Panaméens, Diaz, Miguel, Amado, dont je ne parlerai pas, comme ça, parce que je n'en ai pas encore spécialement envie. Enfin, il y a toute l'équipe-mère de Panamá (ici, on dit "d'El Diablo", c'est l'adresse de l'agence): Daniel le Panaméen, Jean-Jacques l'administratif, Jean-Marc le dessinateur, et bien sûr le couple Saint-Gilles.

Les Marocains

Commençons par eux, puisque hier soir, nous sommes allés tous les cinq à une soirée locale: inutile de dire que tout le monde nous connaissait, et que nous ne connaissions personne! Trois des quatre ont dans les trente ans. Et à mes yeux, ils offrent un bel échantillon de toutes les images qu'on peut se faire des Arabes: il y a le grand maigre, sec, avec des rides terribles au coin des yeux, et un nez d'aigle, genre qui peut fumer sous la douche comme dit Coluche (la référence sempiternelle, ici), Bouchaïm, que j'ai déjà cité la dernière fois. Il est adorable, vraiment, la gentillesse incarnée. L'autre que j'avais évoqué, Mohamed, c'est l'Arabe rond, costaud, moustachu, rigolo, assez genre Proche-Orient¹⁰⁵. Il est aussi adorable que les autres. Il parle quelques mots de français. Mais celui qui parle le mieux, c'est le plus jeune, Youssef. Il a le visage doux et le geste tranquille. Je le verrais bien vendre des pâtisseries trop sucrées à Strasbourg. Enfin, Miloud est plus âgé. Il est très secret aussi, avec un peu le même physique sec que Bouchaïm, mais une petite moustache qui lui donne un air de Dupond/t, un petit air gauche, genre excusez-moi de vivre, qui est touchant. On dirait un des ces éternels employés du bâtiment, qui aurait peint toute sa vie, sans faire de bruit, qu'on ne voit pas jusqu'au jour où ils laissent un grand vide en s'en allant¹⁰⁶.

¹⁰⁴ Très important, ce passage. Mon rapport à l'argent a encore été conflictuel longtemps après ces réflexions.

¹⁰⁵ Dans mon propre râtelier d'idées reçues, toujours!

¹⁰⁶ Bouchaïm était en fait très malade, et ne s'en plaignait pas. Il a fallu le transporter d'urgence à l'hôpital pour lui retirer des reins des calculs gros comme ça, et tout et tout. Et les équipes dirigeantes lui en ont voulu, puisque son silence avait provoqué une urgence plus pénible à gérer que la simple maladie. Comme quoi, il vaut mieux se plaindre de temps en temps en temps!

J'aime beaucoup Rafik. J'espère d'ailleurs que les intéressés ne liront pas ce que je dis d'eux, c'est tellement subjectif, personnel, et dit à chaud, j'ai peur qu'ils ne sachent pas me comprendre. Je préfère leur dire mon amitié au quotidien, avec des mots et des gestes... Rafik, donc, est parfaitement bi-culturel. Il raconte tous les midis dans sa barbe (poivre et sel, comme on dit) ses blagues de chantier, et s'en excuse auprès de Sylvette, la seule femme de la tablée, mais aussi la seule sur le chantier (elle bosse à la menuiserie avec son mari, pour se désennuyer).

Il est à la fois rigolo et triste, comme il y en a beaucoup. Un jour je comprendrai d'où vient ce mélange apparemment décousu, si typique du sourire des clowns. Quoi qu'il en soit, sa voix douce et posée est un baume au cœur¹⁰⁷.

Christian et Sylvette

Sur ses photos, lui a une tête de Mexicain de quarante ans, avec sa petite moustache qui tombe des deux côtés de la bouche et ses cheveux plats, sans caractère. Pourtant, c'est un pur de Dordogne, un farouche! Il a une voix haut perchée qui est un peu drôle quand il gueule, c'est-à-dire souvent. Mais en soirée, quand on se fait un restau, il est cool. Lui et sa femme se font un souci insoutenable et parfaitement normal pour leur fils Jérôme qui découvre à vingt ans la vie seul en France... Qu'il est dur d'être parent!

Quant à Sylvette, son statut de seule femme sur le chantier lui réserve une place à part, en l'occurrence au bout de la table. Et comme le dit Rafik, je la vois déjà plus comme un compagnon que comme un représentant du sexe opposé. Mais je ne me rends pas trop compte si ce que je viens de raconter est une grossièreté immonde ou une égratignure tendre...

Philippe

Il travaille depuis longtemps avec Christian. C'est un jeune maigre à la calvitie précoce, le visage fin, marqué, et souriant. Célibataire. Calme, je ne l'ai jamais vu énervé, et je ne suis pas sûr que ça arrive un jour. Parmi les anecdotes de la vie de chantier, celle-ci: il va faire des courses à Chitré le samedi, me dépose au cybercafé, et les ouvriers marocains... au bordel. Ça crée des relations marrantes, faites de compréhension réciproque, au-delà des différences de comportement.

Il a une tête à jouer aux échecs, mais je crois que je me trompe. De toutes façons, c'est le seul que j'imagine jouer à quoi que ce soit, échecs, tarot ou élixir. Il faudra que je creuse la piste: c'est toujours un bon truc, de jouer ensemble.

Il a tout quitté pour venir ici, il ne lui reste en France qu'une voiture et un... deltaplane. Un peu comme les précédents, qui doivent se faire héberger pour leurs vacances. Pour tout dire, ça me fait un peu drôle d'être finalement le mieux implanté en France de tous!

Philippe et Sylvette sont partis hier pour l'Europe... J'espère qu'ils nous ramèneront du roquefort!

Éric

C'est un jeune bronzé, musclé en finesse, limite top-model avec son poil de huit jours, et apparemment intime des patrons. Il se débrouille mieux que les autres pour la langue, car c'est aussi celui qui est au Panamá depuis le plus longtemps, et de loin: cinq ans, je crois. Sa tâche? Tous les extérieurs. Une paille, quand la surface se compte en kilomètres carrés! D'ailleurs, le

¹⁰⁷ J'ai toujours envié ce mélange de tristesse et de rire, cette force d'être heureux au pire du désespoir. Je crois que j'aimerais ressembler à Rafik dans trente ans.

chantier cherche un paysagiste compétent, avis aux amateurs. Et aussi un plombier, tant que j'en suis aux petites annonces.

Il vit avec une Panaméenne sur le site, ce qui lui donne un rôle un peu particulier de gardien et responsable, non du chantier mais du lieu. Maintenant que nous passons tous notre temps là-bas, ce n'est pas sans poser des problèmes d'intimité, qui le mettent un cran plus à cran que les autres (cette intimité forcée par l'exil heurte ces caractères passionnés, tous autant qu'ils sont). Enfin, il entretient, outre la verdure, un cheval que je lui envie beaucoup pour visiter les chantiers!

Robert

Il était donc là quand j'ai visité le chantier, mais a pris maintenant son mois de vacances en France (qui se termine bientôt - déjà??). Il est électricien au départ, mais son aïnesse (lui et Rafik ont la cinquantaine) en fait un responsable général du chantier, rôle que Christian lui conteste. Car il faut bien l'avouer, Robert prend trop de responsabilité, et hélas ça l'aigrit. C'est donc là qu'intervient mon rôle: représenter le Diable, je veux dire El Diablo¹⁰⁸, pour les renvoyer chacun gentiment à leur place, Robert aux fluides, les menuisiers à la charpente (en plus de leurs portes), Rafik et son équipe aux finitions, et Éric à son paysagisme, ses arbres et ses laitues. Rôle particulièrement équilibré quand on sait que j'ai beaucoup, voire tout, à apprendre, de chacun. Sauf à lire les plans¹⁰⁹!

J'ai donc un mois pour stabiliser mes relations avec les autres, pour être prêt à accueillir Robert à son retour. Cela dit, quelles que soient les tares dont on l'afflige, je l'aime beaucoup, moi, Robert, et je pense que le considérer est la meilleure base pour fonder une équipe qui tourne.

Les Saint-Gilles

Je passe sur l'équipe d'El Diablo, j'en ai déjà un peu parlé la dernière fois. Mais il me faut dire encore quelques mots du fameux Gilles Saint-Gilles, vu qu'il a cette grande qualité d'être très présent sur le chantier. Et pas en costume! Ce que j'admire sans m'en cacher: il a tout de même quarante ans de métier: ce n'est plus un ado!

C'est lui qui m'a baptisé: je suis désormais "le gamin", ce qui n'est pas pour asseoir mon autorité! Du coup, il ne me reste qu'à être compétent, c'est tout ce que j'ai comme arme. Arg! En attendant, il me fourgue un chiffon et de la cire, et me fait frotter tous les meubles XIX^e de la maison de service qu'on emménage. Car il a cette qualité rare pour un architecte: il vit dans ses constructions avant la passation à leur propriétaire, pour les patiner, pour que passe l'odeur de neuf, et pour peaufiner la déco¹¹⁰.

Enfin, ce que je retiens de Camille Saint-Gilles, c'est son infinie reconnaissance lorsque cette première construction, la maison de service, a pu être inaugurée. Elle nous a serré la main avec chaleur, même à moi qui ne travaillais que depuis deux jours. L'enjouement de son "Merci Laurent!" me reste doux au cœur.

La prochaine fois, j'essayerai de réunir quelques anecdotes de chantier, promis!

Gros bisous

laurent.

¹⁰⁸ Le bureau de Panamá.

¹⁰⁹ Mais c'est précisément pour ça que j'ai été engagé.

¹¹⁰ Authentique - comme tout ce que contient ces "Carnets". Mais rare et particulièrement appréciable.

J'ai beau m'y évertuer, je ne parviens pas à écrire un *Carnet* qui parle du chantier en général: je sombre systématiquement soit dans le descriptif chiant, soit dans la technique absconse, soit enfin dans l'anecdotique sans intérêt. Il me manquerait des photos qui rendraient compte des lieux, des ambiances, des visages. Un jour, j'espère¹¹¹. En attendant, j'ai décidé de tenter de vous parler du boulot en commençant comme j'aurais raconté une histoire, en faisant appel à votre imagination:

Imaginez un territoire sur cette frontière étrange entre terre et mer. Imaginez les vagues qui lèchent le sable à marée basse, et qui deux fois par jour viennent éroder cette roche si terriblement rouge, cette terre trop friable pour tenter la moindre escalade, cette boue qui colore tout de sang et de jaune. Imaginez, juste derrière, ces reliefs tourmentés, cette vieille peau sans altitude, mais si ravinée qu'on se perd dans le vert, que parcourir une ligne droite d'un kilomètre peut demander des heures s'il n'y a pas de sente tracée. Ce serait exactement l'image ridée que je me ferais du Japon. Imaginez ces trois couleurs qui se heurtent, explosent, bleu, rouge, vert. Imaginez les rapaces sans nombre dans le ciel épais, les fleurs vives, les arbres aux feuilles immenses. Vous l'avez?

Alors imaginez maintenant un architecte (Gilles Saint-Gilles, hein!) qui découvre le lieu, et qui décide d'y inviter ses potes fortunés à se faire construire ici un peu de rêve. Facile à comprendre, non?

En fait, je ne sais pas ce que leur a dit Gilles Saint-Gilles, mais je me souviens parfaitement de lui, un soir, suant dans ses fringues crades de boue, assis sur un parpaing au hasard de notre visite de contrôle, à regarder le couchant. Il a dit, devant cette beauté si terriblement nue: "j'ai envie de pleurer." Combien je l'ai compris alors. Comme les autres, j'avais été aveuglé par le travail, le quotidien, et soudain... je voyais.

Je ne crois pas pouvoir faire mieux pour vous parler du lieu... Désolé.

Quant à mon rôle, j'ai dû très vite apprendre qu'être responsable, c'est avant tout savoir s'excuser. La liste de mes premières conneries s'allonge. Mais rien d'anormal pour l'instant.

J'ai cru les premiers jours avoir découvert ma vocation: faire travailler les autres. Sans rire! Gérer une équipe, c'est passionnant. Mais au bout de trois semaines, je m'aperçois de mon erreur: faire faire me broute vite. Si bien qu'avant-hier, je me suis saisi d'une pelle, et ai participé à creuser une tranchée. Comme ça n'a pas suffi, je me suis collé une partie de l'après-midi au ferrailage. Na. Bon, me reste à trouver une équilibre entre faire travailler et bouger mon cul. Ça viendra¹¹².

Voilà pour le chantier. Je voulais encore parler de la seule exception à ce train-train si difficile à raconter: les dimanches (on bosse le samedi matin). Mais avant, je voulais encore apporter une précision: j'ai déjà évoqué les raisons qui m'ont décidé à quitter l'"humanitaire"¹¹³ (avec

¹¹¹ Ben non...

¹¹² En tout état de cause, j'avais bien là une esquisse de ce que je chercherai plus tard en cherchant à travailler dans l'humanitaire.

¹¹³ La construction de ponts dans la *Comarca*.

beaucoup, beaucoup de guillemets) pour la construction. Mais mon premier mois ici m'enseigne gratis une leçon qui vaudrait pourtant cher: ce boulot que nous faisons ici est peut-être aussi social que mes ponts comarcaux. Car ce chantier apporte deux choses à la région: d'abord, de l'argent. Mais d'une façon bien plus fine que les ONGs et l'Église à Kankintú: les salaires sont à la fois suffisamment plus élevés que le standard local pour ne pas rimer avec exploitation, et pas assez pour déséquilibrer l'économie locale¹¹⁴. De plus, les fournisseurs locaux tournent à plein. Je ne suis pas sûr que nous soyons totalement étrangers au fait qu'un troisième restau se soit ouvert à Pedasí¹¹⁵.

Car cette saloperie de fric est chiennement difficile à gérer! Outre le risque de donner trop ou trop peu, il y a celui infiniment plus subtil de donner mal. Mais ici, je suis plus positif que dans la *Comarca*.

Le second apport de l'entreprise est un véritable transfert de compétences. Personne au Panamá ne sait faire ce que Gilles Saint-Gilles exige (il se serait bien passé de monter une entreprise de construction!). On ne demande donc aux ouvriers que des trucs qu'ils n'ont jamais fait, qu'ils apprennent. Et si dans un an ou dans vingt l'entreprise se barre, nos gars retrouveront sans peine ailleurs du travail qualifié. Je suis bien content de m'apercevoir que finalement, je n'ai pas non plus enterré toutes mes idées à la première occasion¹¹⁶!

Dimanche 09 juin 2002

Pour mon premier ouikène à Pedasí, j'ai été invité par Henry et un pote à lui pour aller à la plage: j'ai ENFIN pris mon premier bain de mer!!! Après cinq mois à vivre dans un pays où nulle part n'est à cent kilomètres d'un océan, il était temps. Bref, c'est chose faite, je me suis baigné dans l'un de ces océans, si si. Bon, on ne va pas non plus en faire un roman, d'autant que dans cette histoire, je fais un peu figure d'attardé mental¹¹⁷.

Ledit Henry est notre administratif-site. C'est le seul à être propre sur le chantier. C'est un Panaméen de mon âge, il loge à la même pension que moi, et nous petit-déjeunons ensemble. C'est sympa. Et je profite de l'occasion pour vanter la pension Dim's de Pedasí (des fois que quelqu'un me rendrait visite un jour?): c'est une jolie maison à étage (rare, ici), en bois. Confortable, mais sans rien d'impressionnant si on excepte les deux atouts majeurs du lieu: Catalina, la patronne, est adorable, et se met en quatre pour ses pensionnaires, plus ce serait gênant. Ensuite, il y a derrière la maison un grand auvent construit autour d'un immense manguier: c'est la "pièce" principale, on y mange, on y parle, on y regarde la télé ou on y dort une sieste dans un hamac, à discrétion, au son des mangues qui bousillent allégrement les tuiles. On pourrait faire une thèse sur l'usage de ce lieu si original.

Enfin, chaque matin, nous prenons avec Henry le bus que la compagnie affrète pour les employés: c'est un *American school bus* blanc, copie conforme de celui de *South Park*. C'est là que j'ai observé mon fait psychologique le plus fin (mais enfin, ne riez pas comme ça!): les Panaméens sont des enfants. Sans exagérer, et pour le meilleur et pour le pire. Imaginez ces quarante mecs entassés dans leur bus, sifflant à s'en vriller les tympan tous les corps féminins à se montrer, se chatouillant, se piquant les chapeaux, il ne manque que les spiggus (mais oui, ces

¹¹⁴ Très important, cette diffusion de l'argent dans les populations, et cette attention au fragile équilibre économique local.

¹¹⁵ Pour les Français, mais aussi pour les contremaîtres.

¹¹⁶ Restait un problème de taille: pour quoi travaillais-je? D'où venait leur argent? Je continue à croire Gilles Saint-Gilles "innocent", mais qui étaient ses clients? Quelle était la couleur de leur argent? De quel sang était-il entaché? Je n'ai pas eu de réponses à ces questions pourtant cruciales. Faites-moi le crédit de croire que je comptais mener mon enquête doucement sur le sujet... Merci.

¹¹⁷ Non???

papiers pliés qu'on lance à l'élastique)! Dire que certains on les cheveux blancs! Les Marocains ne pigent pas, font de drôles de têtes... Moi, je me marre.

Dimanche 16 juin 2002

Pour mon second ouikène, j'avais la visite à la fois de Vera descendue de ses montagnes avec leur pluie, et de Philippe venu pour oublier sur sa planche de surf le stress de la vie urbaine. J'étais hélas épuisé, et je dois des excuses à mes amis de n'avoir pas su profiter de leur présence amicale comme ils pouvaient légitimement l'attendre.

J'ai tout de même confirmé ce ouikène ma première expérience de plage. Maintenant, c'est rentré dans mes mœurs, et je n'en parlerai plus (sauf si j'y rencontre une panaméenne bronzée ou une rousse aux yeux verts - comment ça c'est une obsession? Ben oui, et alors?).

Et puis, comme je l'ai dit, Vera est venue avec la pluie. Pas encore les fameuses grosses pluies que j'ai déjà vues à Boquete, où on évite d'avoir à traverser la rue, non, mais des sales petites pluies collantes qui font du chantier un charmant lac de boue pesante comme une mauvaise conscience. Les livraisons se font aléatoires, le travail pénible. Dire que j'avais osé rigoler, gamin, en lisant "Les bleus dans la gadoue", avec le sergent Chesterfield et le caporal Blutch... Ben là je ris déjà 'achement moins.

Dimanche 23 juin 2002

Dimanche dernier, j'étais invité à ma première leçon d'équitation. Vergis (orthographe personnelle) vit près du site, et s'occupe entre autres des chevaux (deux pour l'instant¹¹⁸). Il les a donc sellés, et fouette cocher! Galop sur la plage¹¹⁹... Je ne vous raconte pas le mal au cul les jours suivant. J'ai marché plié en deux, jusqu'à remettre ça mercredi. Maintenant, je m'habitue.

Nous avons aussi quitté la plage pour visiter l'intérieur des terres. Cette fois, c'était à moi de contempler, sans voix, les rides vertes de la terre. Et mon Vergis qui se demandait ce que je foutais! Il n'a jamais quitté cet endroit: il ne peut pas comprendre...

Nous avons ensuite bouffé sur le site, avec Éric, et un autre ouvrier, Chavez, que tout le monde appelle Mosh. C'est pourtant vrai que le pauvre aurait fait *fortune* en jouant le méchant dans un western spaghetti: visage large, tourmenté, yeux profondément enfoncés dedans, strabisme violent (quel œil me regard?), petite moustache, poil noir mal rasé et peau tout aussi sombre. Pourtant, paradoxe, je lui trouve une véritable beauté quand il sourit (souvent, donc).

La journée est couverte, mais il ne pleut pas: c'est ce que les Panaméens appellent un "beau temps"! Car le soleil trop fort est ici aussi désagréable que la pluie et sa boue. Rien n'est aussi doux que les nuages. Et le vent, mais il n'y en a jamais un souffle: pour un site en bord de mer, quel bide!

C'est ce dimanche également que j'ai lu *Terrae Incognitae*, que m'avait amené Philippe¹²⁰. Merci Philippe!

C'est tout pour mes relations de ouikènes. Je voulais encore ajouter un ou deux détails: d'abord, je dois en convenir, je ne suis pas roux (*Carnets* 10). Mais bon, en comparaison de mon cheveu noir, j'ai le poil clair. "Auburn", ça vous va?

¹¹⁸ Gilles Saint-Gilles voulait avoir une demi-douzaine de chevaux disponible pour faire visiter le chantier à ses amis.

¹¹⁹ Moi qui avait plutôt peur des chevaux!

¹²⁰ Un livre!!!

Ensuite, je ne peux pas vous dire ce qu'est une "tête de joueur d'échecs" (*Carnets* II). Une face de pion? De toutes façons, je me suis trompé, Philippe ne joue pas aux échecs. Par contre, il est possible que j'aie trouvé un partenaire en Éric. Affaire à suivre.

J'avais aussi oublié que pendant mes derniers jours à Boquete, j'ai commis mon premier délit de faciès: je suis bien rentré dans la banque, mais au moment de sortir, on m'a prié de prendre un autre direction. On s'apprêtait à me désaquer (comment ça, c'est une suissisme¹²¹): j'ai été sauvé par Rolando, mon ami de Kankintú. Ouf! Mais rassurez-vous, pas une seconde, j'ai pensé à me raser la barbe ou me laisser pousser les cheveux!

Et puis, juste avant de quitter Boquete toujours, je me suis acheté des godasses¹²², parce que les bottes en caoutchouc, ça va un moment... On a fait toute la ville (David) avec Vera. Proche du désespoir, j'allais prendre une merde comme on en trouve mille, imitation sinistre de grolles de montagnes par Naillque, à une fortune, quand on découvre un... cordonnier, eh oui. Ici, un cordonnier, ça fait des chaussures! Bref, me voilà avec des godillots magnifiques, cousus main, fins, solides, parfaits. Joie.

Comme j'allais oublier ma sempiternelle parenthèse sur ce qui se passe au-dessous de ma ceinture, je rajoute ce détail pour les amateurs de psychanalyse un peu pervers comme moi: Freud a raison, la sensation de ce cuir souple, si parfaitement ajusté sur le pied, si enveloppant, si doux, a quelque de profondément *sexuel*, tout autre adjectif serait un euphémisme. Bref, ce coup-ci, pas de rousse à l'horizon, ce sont des godasses qui me font de l'effet. C'est grave, docteur Sigmund?

Bon, j'arrête. Je présente encore toutes mes excuses à ceux qui prennent toujours la peine de m'écrire, j'ai toutes les peines du monde à répondre à mes émaux. Je ne désespère pas de résoudre ce problème, mais il vous faudra encore quelques temps attendre deux semaines la réponse à vos messages. Sorry. J'espère autant que vous que ça ne durera pas toujours!

Bons baisers du Panamá
lorenzo.

Carnets du Panamá I2 bis – Hors-série 01

Par Philippe¹²³

Ouikène à Pedasí.

Le WE du 15 et 16 juin, je suis allé comme prévu à la péninsule de Azuero.

En appareillant de la maison à 04h30, j'étais à Pedasí vers 9h00, c'est assez agréable de rouler ici de bon matin, il fait frais, la lumière est avantageuse au lever du soleil et il n'y a pas un rat sur les routes. J'ai pris mes quartiers à la pension habituelle, celle avec les hamacs sous le manguier, tenue avec soin par l'excellente Catalina. C'est une maison sans prétention, j'ai eu la chambre N° 2, au rez-de-chaussée, elle est fraîche, grande, a un sol de briques de bois et est meublée avec le trousseau de "la abuela", ce qui lui donne un charme particulier, que renforcent les tableaux un peu désuets représentant des paysages du coin (j'ai bien regardé autour et der-

¹²¹ = Déshabiller.

¹²² Ah, ces grolles!

¹²³ L'ing' du Canal, qui m'a signalé l'existence de Gilles Saint-Gilles, et qui m'a prêté un livre! Comme ça, vous pouvez comparer les versions croisées des derniers événements. Et puis, Philippe a fait plus de descriptions que moi. Merci de ton autorisation, Philippe!

rière, il n'y avait pas la signature de P. Gauguin...). J'ai retrouvé là Vera, une Française qui travaille pour une ONG dans les provinces indiennes de l'Ouest¹²⁴, Laurent, l'architecte qui vient (grâce à bibi) d'être embauché pour trois ans sur le chantier de villas de luxe de Los Destiladeros et Henry, un jeune Panaméen qui travaille aussi sur le même chantier¹²⁵.

J'ai juste bu un jus d'ananas frais avant de filer sur le chantier retrouver Laurent qui devait me faire visiter le site. Il faut environ 15 à 20 minutes pour rejoindre le site de Los Destiladeros, c'est un chemin de terre en bon état, qui serpente dans le bocage, la terre est rouge brique, les champs sont bordés de haies et les chemins sont creux comme en Bretagne. Par rapport à ma dernière visite à Azuero où tout était sec et jaune¹²⁶, cela a bien changé avec la pluie, c'est véritablement comme le bocage normand ou breton très vert, sauf que l'on voit par-ci, par-là des palmiers et des cocotiers.

Cet air de déjà-vu breton se trouve renforcé lorsque l'on est sur la côte. Celle-ci est très découpée battue par les vagues, avec des pointes de rocher noirs, des petites falaises rouge et ocre et des criques de sable fauve. La côte est sujette aux marées (3 à 5m de marnage). C'est donc insolite de trouver des palmiers et des cocotiers dans ce paysage de Pont-Aven...

Le chantier est organisé par Gilles Saint-Gilles, architecte-décorateur, qui a fait l'acquisition d'un terrain d'environ six kilomètres carrés au bord de la mer et qui construit pour l'instant trois groupes de maisons. À dire vrai il doit plutôt s'agir de palais car si l'on en juge par ce qui est déjà réalisé, à savoir les maisons du gardien et celle du jardinier¹²⁷, on n'ose penser ce que seront les maisons de maître.

Laurent qui parle maintenant espagnol correctement¹²⁸ est un personnage-clé dans cette tour de Babel. En effet, l'architecte et le charpentier ne parlent que français, ce dernier avec l'accent du sud-ouest, le chef-maçon marocain le français et aussi l'arabe, contrairement à ses quatre ouvriers marocains qui ne parlent qu'arabe, et les quatre-vingts ouvriers locaux ne parlent évidemment que l'espagnol. Bref, on imagine aisément les problèmes de coordination que cela posait avant l'arrivée inopinée de Laurent, les Français ayant développé un curieux langage à base de gestes et de sifflements plutôt que d'apprendre l'espagnol¹²⁹. Les arabes se mettent peu à peu à l'espagnol tandis que le contremaître panaméen apprend l'arabe. Il y a vraiment de quoi rire!

Le style des maisons traditionnelles de Azuero est caractérisé par des maisons de plain-pied, carrées avec un toit peu élevé à quatre pentes prolongées largement pour couvrir la véranda. Les tuiles romaines sont très foncées avec des lichens noirs et rouille, à cause de l'humidité. La charpente de la véranda est renforcée par des jambes de force à quarante-cinq degrés (je ne sais pas le terme exact de charpente¹³⁰) en général travaillées avec un mouvement ondulant assez joli. Les murs sont de pisé blanchi à la chaux.

Les nouvelles maisons reprennent un peu ce style en plus sophistiqué, bois cerusés blancs, tons ocre, murs d'enceinte avec porche façon hacienda. Évidemment tout est figolé dans les moindres détails y compris le jardin potager du gardien qui promet d'être un modèle du genre, L'atelier du charpentier-menuisier, qui a fait venir de France tous ses outils est déjà immense, ils

¹²⁴ Ben, Vera, quoi!

¹²⁵ Celui qui m'a sorti à la plage mon premier ouïkène.

¹²⁶ Ça, je ne l'ai pas connu.

¹²⁷ Authentique.

¹²⁸ Merci.

¹²⁹ Le jour où nous nous recroisons, demandez-moi de vous rejouer la scène de Christian ("le charpentier du Sud-ouest") qui explique le montage d'une charpente à un ouvrier. Traduit par écrit, ça donne un truc du genre: "Aqui, le tornillo - Pfruit. Y aqui viene el entrant con un tenon. Tu, con la goupille - Pfruit, pfruit - et paf. ¿Entiendes?"

¹³⁰ Je dirais des contrefiches (ici, elles viennent renforcer les débords en "queue-de-vache").

sont entrain de multiplier sa taille par trois, les billes de bois exotique local sèchent déjà dehors. Bref quand le budget est sans limites, et que l'on a du goût on peut se faire plaisir.

Dans les cartons de l'architecte-propriétaire, il y a un golf bien sûr mais aussi un aéroport et un petit hôtel de quelques chambres à huit cents dollars la nuit. Ils cherchent un jardinier-paysagiste et un plombier: avis aux amateurs, il y a du travail pour dix ans au moins¹³¹.

Après la visite, j'ai pris ma planche et suis allé surfer un peu devant sur la plage mais ce n'étais pas idéal, j'ai donc été colorier mon carnet d'aquarelle¹³² au bout de la plage pour croquer les falaises rouge et ocre, il faisait un cagnard d'enfer en plein midi heureusement que j'avais mon panama¹³³, j'ai croisé deux cavaliers. Nous avons déjeuné à Pedasí, dans un petit restaurant. L'après-midi du samedi on a longé la côte en voiture par un chemin privé pour aller jusqu'à une plage totalement isolée près d'une grande pointe sur laquelle il y a un futur projet de maison. Le site est top. Pour le surf c'est pas mal, j'y suis resté jusqu'au couchant. On va dire que je fais un obsession sur Gauguin, mais vraiment on retrouve là-bas des tons et l'atmosphère indolente de ses tableaux, le sable vraiment rose le soir, les sous-bois amande, les cavaliers sur la plage, les femmes indiennes en robe mission, le chien jaune et le chemin de terre ocre rouge, il ne manque plus que le côté mystérieux-mystique¹³⁴.

On a vu une chose étonnante en rentrant à Pedasí, au début j'ai cru que c'était un très grand frangipanier, tout couvert de fleurs blanches, en s'approchant il s'est avéré que c'était un grand arbre sur lequel s'étaient regroupé une bonne centaine d'aigrettes blanches¹³⁵.

Le soir on a dîné dans un nouveau petit resto tenu par un argentin (ils quittent tous leur pays¹³⁶), il y avait une fiesta sous le marché central du village. Dimanche, avec Laurent, on est allé à une autre plage réputée pour ses vagues. La réputation était vraiment à la hauteur, et dans ces conditions de vagues parfaites et rapides on a l'impression flatteuse de surfer comme un dieu hawaïen (oups eh oui... pas moins). Au retour à midi j'ai fait avant le déjeuner un croquis d'une ruelle de Pedasí, mais j'ai pas eu le temps de peindre, Catalina avait préparé un bon déjeuner et je suis reparti vers Panama juste après, avec Vera que j'ai déposée dans un bled un peu plus loin ou elle voulait visiter un musée¹³⁷.

Carnets du Panamá 13

Le 11 juillet 2002

Changements.

Coucou-bonjour!

Y a du neuf! Je vous l'annonce tout de suite, un, parce que je veux ménager mes effets, et deux, parce que, normalement, rien ne vous a préparé à celle-ci, c'est donc une vraie surprise, dans sa définition Larousse et tout. Et ceux qui vont directement à la fin pour savoir seront privés de dessert et feront la vaisselle, na!

¹³¹ J'ignore si l'offre d'emploi est toujours d'actualité, mais je peux mettre à disposition les coordonnées de l'agence.

¹³² Je vous avais dit que ce Philippe était un mec bien!

¹³³ Le chapeau, hein!

¹³⁴ Chus d'accord (même si je ne suis pas aussi féru de Gauguin que Philippe).

¹³⁵ Philippe est plus fort que moi en ornithologie et botanique!

¹³⁶ *Private*: Philippe a bossé plusieurs années en Argentine.

¹³⁷ Et voilà!

Mais commençons par le commencement: Robert (électricité, gros-œuvre) est rentré avec le mois de juillet (et la vraie pluie, mais j'y reviendrai). De plus, il nous amenait de la jeunesse: son fils Jérémie de vingt ans, mécanicien (il est engagé dans la boîte), et celui de Rafik, Idriss, de douze, sans spécialisation, en vacances.

Jérémie: depuis le temps qu'on nous l'annonçait. On arrive à s'entendre, malgré nos différences flagrantes! Il faut dire qu'on y met tous deux du nôtre: nous n'avons pas tellement l'embarra du choix quant aux amitiés co-culturelles. Pourtant, comme je l'ai dit, il faut chercher pour nous trouver plus en commun que la langue: sa vie est bipolaire, boulot (bagnoles, donc) et fête. Pas droit mes passions, comme vous savez...

Enfin... Avec de la bonne volonté, on s'intéresse à tout: son père lui a fourgué comme premier boulot de remonter sa jeep, alors en pièces détachées pour révision/réparation (je n'aime pas assez les bagnoles pour vous parler de la mécanique d'ici). J'ai ainsi eu l'avantage et l'honneur de faire Los Destiladeros-Pedasí dans l'engin. Et j'ai découvert ce qu'était un V8! Mes oreilles s'en souviennent: quel vacarme, quel monstrueuse basse continue, quelle pétarade! Jamais moteur à explosion n'a porté si fièrement son nom. Et ça suce au moins vingt litres au cent...

Pour ce qui est de la beuverie, je l'ai accompagné samedi soir à la fête du village, en tant qu'interprète, vu que ses quelques années d'espagnol scolaire ne lui suffisent pas encore pour comprendre le panaméen. Rôle bizarre lorsqu'il s'agit de chercher de la marijuana! Bref, je me suis retrouvé à parler came avec les employés au courant, ce dont je suis loin d'être fier. Je ne le referai plus, le gamin apprend vite à se débrouiller seul¹³⁸.

C'est au cours de cette soirée assourdissante que j'ai mieux compris deux façons opposées de considérer l'intégration. Lui est sur le chantier comme son père, sévère (-mais-juste? Référence à Gotlib et Gosciny¹³⁹), emporté, un peu soupe au lait pour tout dire. Par contre, il s'est fait copain avec la moitié des employés ce soir-là. 'Paraît que gerber ensemble crée des liens¹⁴⁰. Au contraire, je fais ce que je peux pour être proche et aimable sur le site, mais je ne partage pas cette intimité un peu forcée ou circonstancielle. Dans le bus du matin, je lis, depuis que j'ai découvert la bibliothèque d'Éric. Quel bonheur: du Hesse, du Cohen, du Bobin (mais ça ne nourrit pas, à peine un trou normand), du Rousseau, du Dostoïevski que j'ai hélas déjà lu, du Zweig, et encore, encore! Pris de boulimie, je rattrape mon retard de tant de mois! Toujours est-il que les gars d'ici ne font pas l'effort de rentrer dans une pharmacie pour acheter un livre: mon attitude de lecteur me singularise. Mais quitte à, j'aime autant me distinguer par des faits aussi innocents que lire ou me brosser les dents après chaque repas. Je n'aime pas les démagogues et les antiracismes qui aspirent ou prétendent à gommer les différences. Au contraire, affirmer mon statut d'étranger et d'universitaire, si c'est compensé par ailleurs par plus de respect, plus d'amitié, permet un net enrichissement réciproque.

Car, qu'on le veuille ou non, il est très difficile de changer de milieu. Ainsi, Éric me confesse qu'il commence à souffrir de l'ambiance "chantier": la promiscuité avec ces braves hommes du bâtiment lui pèse. Il en a marre de leur picole, leurs blagues de cul, leur manque de conversation, leur critique systématique de tout ce qui n'est pas dans leurs habitudes franchouillards. Bref, Éric n'est pas un homme de chantier!

Daniel aussi en a soupé, de cet hyperfrancissisme fanfaron. Il finit par expliquer par boutade que vu comme les Français parlent de la France, c'est là qu'iront les Panaméens qui mourront vertueux, et non au Paradis! Les expatriés français ont-ils été chassés par un dieu jaloux du Paradis?

¹³⁸ Un peu gênant, comme souvenir...

¹³⁹ Les Dingodossiers.

¹⁴⁰ Cf. "Les Carnets de Finlande", chez votre marchand de journaux.

Bref, l'ambiance se tend. Les Panaméens et Éric ont de plus en plus de mal à supporter l'arrogance française. Et les autres en ont marre du Panamá, de ses ouvriers soi-disant incompetents, de sa bouffe différente, de sa mécanique approximative, de ses filles qui les ne regardent que comme des étrangers, de son téléphone hors de prix.

Pour être juste, j'ajoute qu'il y a quelques éléments neutres: Raffik, et sans doute aussi Philippe (toujours en vacances). On verra vers où mène cette tension¹⁴¹.

Mais revenons à Los Destiladeros.

D'abord, je ne vous cache pas une déception profonde: la notion de distillerie qu'évoque la toponymie n'est hélas pas celle que j'espérais. Il s'agirait d'une source en bord de plage qui "distille" toute l'année un petit filet d'eau régulier. Snif...

Sinon, les grosses pluies sont arrivées, comme je l'ai dit avec la fournée de Français nouveaux ou de retour. Cette fois, ce n'est plus "Les Bleus dans la gadoue", c'est Verdun, c'est le Viêt-Nam. D'autant que comme nous en sommes aux fondations, le sol est charcuté de tranchées au tracé aussi peu intelligible que celui des légendaires défenses militaires. On s'y croirait.

Au plus gros des orages, tous s'arrêtent et s'abritent. Même Robert n'a pas eu le cœur de les faire bosser sous ce déluge¹⁴². Inutile de s'étendre sur le retard qu'on prend, entre les heures inactives et celles consacrées à écoper les tranchées, vider les alluvions dont elles sont remplies, refaire les fossés des routes, malmenés, le tout en pataugeant, en glissant, en se dépatouillant dans ses fringues trempes qui collent comme un mauvais ami.

À quand la Retraite de Russie? Paskenplus, il commence à faire frais: on descend même en-dessous de trente degrés! Du coup, on commence à regretter que la notion d'eau chaude soit ignorée dans ce pays. Quitter la pluie torrentielle pour se doucher à la même eau froide, quel bide! Bon, on trouve parfois ces petits chauffe-eau intégrés au pommeau (fixe), mais depuis que celui de Boquete a explosé pendant ma douche, je me méfie un peu. Et de toutes façons, la pension Dim's en est dépourvue!

C'est vrai que j'ai un peu oublié de vous raconter cette vieille anecdote. Oh, en fait, c'est tout simple: il y avait longtemps que la douche de Boquete fumait, crépitait, bref, faisait sa mauvaise tête. Et c'est sur moi que c'est tombé qu'elle crame pour de bon, avec flammes bleues et odeur de plastique qui a empoisonné la salle de bains pendant longtemps ensuite. Sur le coup, effrayé par la perspective de l'électrocution, j'ai esthétiquement bondi, puis, hors de danger, je me suis augustement séché et habillé, avant de sortir tout beau et calme annoncer à Vera, qui se plaignait de l'odeur, que la douche avait rendu l'âme sans emporter la mienne... Robert m'a expliqué qu'en fait, le risque est très faible, l'eau n'étant pas assez conductrice: pour s'électrocuter, il faudrait toucher aux fils, ou au pommeau, ou au bouton de réglage: bref, je suis rétrospectivement follement rassuré. Merci Robert!

Bon, passons à autre chose: l'arrivée de Jérémie m'a propulsé à une promotions aussi subite qu'inattendue, prof de cheval! Parce que ce con de Vergis, il nous selle les deux bêtes, et fouette cocher, bonne balade les enfants! Bref, du haut de mes trois jours d'équitation, j'ai enseigné au jeunot à maîtriser sa bête...

Cela dit, ne rigolez pas trop fort. Je ne sais pas ce qui m'arrive au Panamá, mais ma relation avec les animaux a fondamentalement changé. Ça a commencé à Kankintú avec les chiens dont je n'avais subitement plus peur. Et dès mon arrivée à Pedasí, j'ai trouvé les chevaux adora-

¹⁴¹ Euh, je vous le confesse tout de suite: je n'ai pas eu le temps de voir quoi que ce soit!

¹⁴² C'est dire!

bles, et je suis allé les caresser bien avant de les monter. Ces grosses bêtes semblent soudain ne plus m'effrayer! Alors que j'ai le vague souvenir de leçons d'équitation où on m'avait tant bassiné avec des consignes de sécurité que j'en étais resté terrorisé. Bref, à force de ne plus avoir peur de rien, peut-être apprendrai-je à n'avoir plus peur des femmes. Qu'est-ce que c'est que ce délire??? Disons que je me suis égaré.

Je disais donc que je me sens bien sur mon cheval. J'aime beaucoup cette relation qui se crée, faite de tolérance et d'autorité. En effet, si on ne peut pas se montrer dictatorial, il faut aussi que l'animal sente qu'il ne peut pas faire n'importe quoi. Par exemple, le cheval bai (c'est bien comme ça qu'on dit, pour brun, non?) que je monte en général a peur de l'eau, et surtout des vagues. J'ai donc passé une journée à le faire courir sur la plage, alors qu'il n'aspirait visiblement qu'à regagner la terre ferme. Ou encore, la dernière fois, ledit bai sans nom s'est emballé pendant qu'Éric le montait: j'ai donc dû passer la soirée à l'empêcher de repartir au galop! Trois heures à tirer sur les rênes (enfin, la corde) pour qu'il apprenne qu'entre le pas et le galop existe une allure appelée "trot".

Je suis rentré épuisé, mais avec cette pensée un peu obsédante: c'est finalement la même chose pour tout, pour la relation parent-enfant, ou pour celle plus intime entre sa propre volonté et ses instincts (référence à un long échange d'émaux avec François Jonquet). S'opposer de front ne produit rien de bon, il faut apprendre à jouer "avec", à diriger sans brusquer, à se faire obéir sans forcer. L'équitation serait-elle une leçon d'éducation, ou un cours sur la bonne relation avec soi-même? Est-ce que d'avoir monté un cheval m'aidera à élever des enfants ou à me sentir bien avec moi?

Encore un truc: tous me l'ont affirmé, de Vera à mon arrivée à Christian il y a peu: le Panamá est un pays de top-models. Des deux sexes. Bon. Je vous le dis, au cas où ça vous déciderait à passer un jour. Moi, je n'avais pas vraiment remarqué, mais fiez-vous à leur dire plus qu'au mien: il est de notoriété publique que j'ai fort mauvais goût, même les moustiques peuvent en témoigner, ils m'ignorent! Même que j'aime les rousses et les Finlandaises. Donc croyez-les eux, qui ont bon goût patenté, avec diplôme et médailles: les filles de Panamá sont jolies, et les mecs dignes de les faire rêver! Moi, je note surtout qu'ils ne sourient pas plus qu'ailleurs. Or, le sourire est tout de même la plus belle victoire de l'homme dressé contre la destinée, non? J'ose m'interroger sur le rôle de la légèreté du vêtement local dans le jugement officiel.

Et puis, il semble hélas que lesdites Panaméennes-jolies ne goûtent pas tellement les poils de barbe. Padbol! Juste quand je décide que ça me va bien, il faut que je tombe sur un pays barbophobe. Quelle poisse! Et dire que je suis tout faraud d'avoir commencé à reperdre les kilos que m'avait gentiment offerts la prison de Boquete... Quel dommage que tout cela ne serve à rien... Se sentir beau est sinistre quand on est seul.

Euh, je m'égare encore: je voulais plutôt vous vanter l'avantage du chapeau pour saluer. Il me semble pourtant que c'est la première fois que je porte couvre-chef de façon régulière voire systématique, et pourtant presque instantanément l'accessoire m'est devenu indispensable. J'ai tout de suite adopté tous les clichés de l'utilisation du chapeau: se découvrir en entrant, le soulever pour saluer, ou y porter simplement les doigts pour un "coucou" moins formel. Bref, il y a toute une sociabilité du chapeau qui ne manque pas de me surprendre, le moindre étonnement n'étant pas celui de m'y voir parfaitement acclimaté!

Tant que j'en suis à la sociabilité, les ouvriers m'ont eux aussi baptisé: "Cocobolo" est un arbre, que je ne connais pas, mais qui doit être bien pelé puisqu'il prête son nom à tous les chauves, volontaires ou non. L'appellation a d'ailleurs dérivé dans mon cas en "PocoPelo" (peu de cheveux)... Bref, enchanté!

Eux, disons les travailleurs en général, tous les appellent "Red Necks", en anglais: les Courouge (non, ce n'est pas un légume!). Na! C'est une référence à la couleur de leur peau vraiment brûlée sur la nuque, à cause du travail en extérieur.

Bon. Voilà-voilà.

Ah, zut, la surprise. J'ai failli oublier! ;-)

Mardi 09 juillet 2002

Mardi, j'ai pris l'avion pour Panamá. J'ai réalisé que ce n'était pas un vol intercontinental quand on m'a demandé mon poids, à l'embarquement! L'avion est en effet un bimoteur à hélices, aux ailes hautes, fait pour quelques dix-neuf passagers de préférence menus. Le vol était donc évidemment magnifique: on a une autre vue de ces petits courriers qui volent sous les nuages que d'un jumbo-jet à dix mille mètres! Quel spectacle! Le Panamá est parsemé de petits massifs montagneux qui surgissent de la platitude générale comme des billes oubliées sur le tapis du salon. Le tout uniformément couvert de végétation primaire.

Atterrissage, je récupère mon couteau (grrrr), Daniel vient me chercher. Je passerai à l'agence le lendemain. Je dois leur annoncer que je ne peux pas bosser pour eux dans ces conditions: j'ai beau avoir l'âge de son fils, je ne peux admettre qu'un électricien¹⁴³ m'annonce par trois fois que le chef de site c'est lui. Je suis architecte, que ça lui plaise ou non (en l'occurrence non), et je refuse, connement, certes, mais fermement, de me soumettre à son autorité. Bref, comme Gilles Saint-Gilles est en France pour quelques mois encore, c'est avec Jean-Jacques que je traite. En fait, je suis 'achement emmerdé, il m'annonce que je suis viré avant que j'aie pu lui annoncer que je me tirais. Mon orgueil en prend un coup. Re-padbol¹⁴⁴...

Du coup, il ne me reste plus qu'à plaindre ceux qui restent: Daniel, seul Panaméen à la table des Français; les ouvriers dénigrés; Éric. Le problème de ce chantier est que chacun ne veut avoir à traiter qu'avec Dieu le Père, en l'occurrence Gilles Saint-Gilles. Lui en avait marre, il a voulu un représentant qui le soulage un peu de leur promiscuité bièreuse et enfumée. Je n'ai pas pu. Il est bon pour trouver un autre gars, qui lui sache s'imposer mieux que moi... Bref, pour eux tous, la situation n'a pas évolué d'un pet. Prout.

C'est dommage pour eux, paskeu moi, au contraire, j'ai beaucoup appris, et je suis bien content de partir, je parle un peu trop français depuis que je suis au Panamá! Le seul truc qui me broute, c'est que je retrouve mes bons vieux statuts d'errant et de pauvre, déposés pour un mois. Je recommence à chercher un peu du taf, un peu de la thune, un peu de la compagnie, je ne sais pas bien quoi, en fait. Mais ce n'est sans doute pas bien grave: chaque jour apporte bien assez de raisons de se réjouir, pour ne pas avoir à se lamenter d'avoir un peu oublié pour quoi on vit.

Bon. Cela dit, vous n'avez pas fini de lire des *Carnets du Panamá*. Je vais rester un peu, et reprends mon idée de ponts, en suspens depuis mon déménagement à Pedasí. Dit comme ça, ça doit avoir l'air salement philanthropique et plein de fidélité à la parole donnée, et tout le tremblement. Bon. Ça m'arrache un peu la gueule de l'avouer, mais ce n'est pas tout à fait ça. En fait, je ne peux pas changer mes billets d'avion. Je vais donc bel et bien en Finlande dans quinze

¹⁴³ Robert, au cas où l'allusion ne suffirait pas...

¹⁴⁴ Ma réaction a visiblement été peu comprise. En fait, c'est simple: le problème allait surgir immédiatement. Robert ne sait pas lire un plan. Je me trouvais donc responsable de l'application d'un plan que l'auto-proclamé chef de chantier exécutait à sa guise. Bref, il me contestait l'autorité afférente à ma responsabilité. Une position indélicatement au possible. Comme je n'allais en aucun cas me substituer à lui, et que travailler ensemble n'était possible ni pour lui ni pour moi (il est des choses qui tombent bien!), il était logique que je partisse. C'est plus clair?

jours, et rentre mi-août ici, au Panamá, jusqu'à octobre... Bref, il faut bien m'occuper tout septembre¹⁴⁵.

Vous pouvez donc continuer à envoyer votre courrier à Pedasí jusqu'alors, il me semble que c'est le plus simple. Vous pouvez aussi demander autour de vous si vous ne trouvez personne qui puisse se délester d'un millier ou deux de dollars ou d'euros, pour payer des cages à gabion. Je renonce pour ma part à chercher des fonds par voie officielle: j'ai déjà donné, tout cet hiver! J'aime encore mieux épuiser mon compte en banque et le renflouer ensuite à bosser au magdo.

Et pis, tant que j'en suis aux sollicitations, je cherche du taf pour l'automne... En Russie en collaboration avec une rousse aux yeux verts de préférence, mais, à défaut, tout est bienvenu... Gros clin d'œil aussi à tous ceux qui connaissent Jean-Luc Sandoz...

Bon. Nous sommes le 11: il me reste deux semaines de vacances! Youpee. Les prochains *Carnets* vous apprendront (comme à moi!) à quoi je les aurai employées... Vivent les vacances!

Bisous
lau.

Carnets du Panamá 14

Le 24 juillet 2002

Vacances.

Bonjour-bonjour!

Bon: 'paraît que tout le monde n'a pas compris le brusque changement d'orientation de ma trépidante vie panaméenne, et que beaucoup ont le triste sentiment d'avoir manqué un train. En m'excusant, je reprends donc l'essentiel à froid: 1-Je quitte Pedasí, à l'amiable comme on dit qu'on divorce à l'amiable, parce que A-le vrai problème de ce chantier est qu'il y a trop de Français en concurrence pour un pouvoir minable, et que B-je refuse au nom de tous mes collègues (et même si c'est très con) qu'un architecte soit subordonné à un électricien autoproclamé chef de chantier. Rien d'autre. En clair, ces petits jeux pour gagner en autorité ne m'amuse pas, et si Gilles Saint-Gilles ne veut pas mettre les gens à leur place, ce n'est surtout pas mon rôle. 2-Je vais en Finlande. Ben oui. Mais c'était prévu de longue date. C'était même une condition de mon entrée dans la boîte, que je puisse prendre mon mois d'août: il y a deux ans que je prépare ce voyage. La teneur? Comment faire bref? Disons que c'est un congrès pour des jeunes de toute l'Europe. Il y a deux ans à Birmingham, nous étions avec mon pote Guillaume les plus âgés des participants (le thème était le Développement Durable¹⁴⁶). Cette fois, j'y suis comme staff, et c'est à Tampere, en Finlande centrale, où un pote architecte me dit qu'il a du mal à supporter les vingt-cinq degrés de cet été étouffant! Je me marre... Et j'emporte un gros pull dans mes bagages. 3-Je reviens ensuite au Panamá, puisque de toutes façons je le dois (Bicoz avions), et en profite pour tenter de terminer un peu tout ce que j'avais commencé dans la *Comarca*: maintenant que je parviens à m'exprimer, il y a des chances que je puisse arriver à quelque chose, même sans fonds.

Voilà.

Y a-t-il des questions? Au fond? Ouuuuuu? Non? Bon.

¹⁴⁵ Limpide, non?

¹⁴⁶ D'où notre présence alors.

J'en reviens donc à aux anecdotes qui constituent ma vie exotique, et accessoirement le relatif intérêt de ces *Carnets*. Tiens, Philippe¹⁴⁷ a trouvé une expression qualificative qui m'a plu, et que je vous transmets donc: il lit ces *Carnets du Panamá* avec un petit sourire en coin. C'est exactement ça, il a parfaitement raison: il faut les lire avec légèreté, enjouement (j'aime d'ailleurs passionnément ce mot, nous l'avons érigé en concept dans notre mémoire de 'plôme, tu te souviens Bruno?), voire bien rigoler surtout quand on ne saisit pas tout. Après tout, il n'y a que moi à être assez con pour prendre au tragique mes petits désagréments d'errance, de fric ou de hessedéheffat!

Bref, voici le récit de mes vacances d'avant-Finlande (d'ailleurs, la Finlande, c'est du boulot, pas des vacances¹⁴⁸!).

Samedi 13 juillet 2002

Le samedi, on bosse, mais uniquement le matin, vous le savez déjà. J'étais sur le chantier, bien sûr, mais je me suis scrupuleusement gardé de donner le moindre ordre, de faire le moindre commentaire, au contraire, je me suis baladé avec mon appareil photo et j'ai comméré avec les employés. Plusieurs ont eu quant à mon départ des remarques gentilles voire chaleureuses qui m'ont touché. J'espère que leur condition s'améliorera dans un avenir proche.

N'attendez pas de photos de Pedaquí: il fait tellement humide que la pellicule s'est collée, de sorte que je n'ai pu la rembobiner¹⁴⁹... Grrrrr. Toujours est-il que vient l'heure de la paye (hebdomadaire): je bouquine. De toutes façons, je reste par-là pour monter un peu. Lorsqu'Éric en a terminé avec eux et que les derniers employés montent dans leur bus pétaradant, il m'invite à manger avec lui, ce que j'accepte de bon cœur, bien qu'il m'en répugne un peu de m'imposer ainsi (il est difficile d'éconduire quelqu'un qui est déjà sur place, non?). Mais je crois que son invitation était sincère, et nous avons grailé tous les deux, initiant là une discussion qui nous occupera tout l'après-midi: figurez-vous qu'Éric, ce cher Éric, a dix ans de guitare classique dans le dos (moi qui avait retenu son passé de boulanger), puis des années de pratique du luth, car ce fou est aussi passionné, que dis-je cent fois plus passionné que moi, par la musique baroque! Ah, quel plaisir de parler de nos inconnus favoris, des mouvements qui ont façonné les oreilles de notre cœur comme le *Beatus vir* (je crois¹⁵⁰) de la Messe en Si (de Bach, mais entre lui et moi il n'était pas nécessaire de préciser). Bref, il sort des CD de luth, parce que ça, je ne connaissais pas, et on passe une bonne partie de l'après-midi à côté du poste à piles minable qui grésille cette musique sereine. Comble de félicité, l'homme a aussi été choriste, mais lui comme "ténor-baroque": je n'ai pas réagi tout de suite, pasekeu moi, je dis bêtement "haute-contre". Bref, ce truc que personne ne connaît sinon pour le détester cordialement. Nous pouvons donc nous piquer d'enthousiasme (celui-là aussi, je l'aime bien, de mot) à disserter sur les version René Jacobs des *Lamentations de Jérémie* de Zelenka ou de la version par deux hommes du *Stabat Mater* de Pergolèse (enfant et haute-contre). Bref, quelle conversation, que d'émotions musicales évoquées, que d'enchantements invoqués. Quel pied!

Mais ce n'était que le prologue d'un ouikène mémorable s'il en est: arrive le moment où Éric part pour chercher Milla, sa copine panaméenne. Elle est bien connue sur le chantier, où elle vit la moitié de sa vie, partagée avec l'université. Une fille de vingt-trois ans je crois, avec qui il est fort agréable de discuter (dans sa langue), surtout qu'elle y met un plaisir évident: les conversations de table en français ont fini par la lasser! Et puis, elle s'ennuie un peu sur ce chan-

¹⁴⁷ L'ingénieur du Canal.

¹⁴⁸ Hum!

¹⁴⁹ Authentique. J'ai essayé de la récupérer en la débobinant dans une cabane de chantier pas très obscure, mais...

¹⁵⁰ En fait, il s'agissait du *Benedictus*.

tier, alors elle s'installe entre le bureau et la cuisine, coin stratégique s'il en est, et chaque fois que l'un de nous prend un café, il exerce un peu son espagnol: c'est tellement plus facile en tête-à-tête. Bon. Éric va chercher Milla, mais elle a ramené dans ses bagages... une copine, Maria-Teresa, jolie fille de vingt ans, timide juste ce qu'il faut pour en être charmante, et tout et tout.

Manque de bol, c'est l'heure du cheval: Vergis arrive avec les bêtes, et nous sommes partis, n'ayant qu'à peine fait connaissance! Heureusement, à notre retour au crépuscule, alors que je me préoccupe de rentrer à Pedasí, envisageant de rentrer à pied pour ne pas être importun pour Éric qui doit en avoir soupé des Français, des aller-retour à Pedasí, et qui accessoirement aura autre chose à faire ce soir-là que jouer les chauffeurs de taxi, à mon retour donc, Milla me signale que Jérémie vient manger, et qu'il pourra me ramener ensuite. Je la fais insister un peu, pour bien m'assurer que je ne m'impose pas. C'est bon.

Là commence la partie la plus drôle, mais je ne sais pas si je saurai la raconter comme l'anecdote le mérite. Rappel des faits: Éric, sa copine et une autre sont à la cuisine, à bichonner les énièmes langoustes de la semaine¹⁵¹, moi je suis au soir d'une journée de chantier (boue) et cheval, pas changé, pas douché, et on attend tous quatre Jérémie. J'ai déjà parlé de lui, mais il n'a pas encore été opportun de le décrire physiquement, or il en est temps maintenant: ce jeune homme a de la prestance, il est bien bâti même s'il est aussi court sur pattes que son père, il respire la santé, l'aisance, la confiance en soi. Un peu l'antithèse d'un qui s'excuse en permanence d'exister et se sent gêné de se faire inviter¹⁵². Donc, ces préliminaires établis, il vous est aisé d'imaginer la suite: quand dans la cuisine est évoqué le nom du dieu-soleil, Maria-Teresa soupire, et Milla rajuste outrageusement son soutien-gorge. Elle insiste un peu, articule le nom magique en bombant le torse, tire la langue. Éric se marre, et je ne suis pas en reste! Ah, folle jeunesse. Je suis partagé entre la joie de ce spectacle innocent, burlesque et gai, et le coup de vieux que j'encaisse doucement: décidément, je n'ai plus leurs vingt ans arrogants et ingénus, si je les ai jamais eus.

Bref, arrive Gaudot, et avec le plat de langoustes deux paires d'yeux huîtreusement fixés sur son visage olympien. Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas tout, attendez, ça commence à peine. J'en suis juste à l'ambiance. Bon, vous l'avez, hein? Vient l'heure du départ: pour moi, retour, pour les gamins, sortie (c'est samedi soir, rappel), et pour Éric, rien du tout, il va se coucher en recommandant les minettes au jeune premier. Nous sommes décidément d'une autre génération. Arrive le gag: Jérémie, auguste au volant du gros quatkat de son père, démarre en reculant, et se prend l'arbre de la cour. Mines qui s'allongent autour de la carrosserie cabossée. Le chauffeur maladroit connaît son affaire: la mécanique est son boulot, et le père est le sien: c'est grave. Les filles se désolent, compatissent, leurs yeux s'embuent, elles voudraient consoler l'innocent, n'osent pas, tentent un mot gentil, une insulte au con qui a foutu un arbre là, risquent une marque de tendresse. Bref, bien des émotions. Comment la télévision pourrait-elle m'intéresser quand j'ai de tels spectacles en *live*?

Finalement, il faut bien faire quelque chose, en l'occurrence démarrer et aller à la fête oublier un peu tout ça dans la bière. Mais à mi-chemin, Jérémie s'arrête, comme il me l'avais signalé auparavant, pour se rouler un joint (comme quoi, ses tractations de la semaine dernière ont abouti). Les filles sont comme deux gamins au cirque. Maria-Teresa n'en avait jamais vu: elle dévore l'opération des yeux, et se précipite sur l'Œuvre pour goûter enfin. Inutile d'insister, je pense, sur leurs yeux admiratifs devant tant d'audace et de nonchalance, ébahis, tendres, conquis.

Ils me déposent à ma pension, et je vais me doucher, enfin. Et aux plumes! Non, mais.

¹⁵¹ J'avais oublié de signaler combien on mange de langoustes ici! Les gamins du coin ont compris que les Français étaient amateurs: ça a créé un marché!

¹⁵² Par exemple.

Le lendemain, je pars tôt pour *Los Destiladeros*, car j'y vais à pied, n'ayant rencontré personne qui fit le trajet ce matin-là. Onze kilomètres (mais Luicito, croisé, m'a emmené sur le dernier), une heure et demi, pas mal: je suis toujours en état d'affronter la *Comarca* à mon retour. C'est rassurant, non? Bien évidemment, je vais directement chez Vergis qui m'attend, sans passer cher Éric: le dimanche matin c'est sacré, surtout s'il y a des jolies filles à l'entour, n'est-ce pas? Mon pauvre Vergis ne savait pas encore que je partais: lui qui se faisait un plaisir de me montrer des livres (si, si) que lui avait ramené Robert de France sur les arts de l'attelage et de la maréchalerie, il comptait faire de moi un compagnon d'apprentissage! Je suis tout remué par sa confiance, son amitié. Crotte.

Du coup, on profite de l'heure encore matinale pour faire un vraiment grand tour, émaillé de rencontres sympathiques et d'une brique de jus de poire partagée, puisque ni l'un ni l'autre ne goûte la bière. La boucle de retour aboutit à la Tour Américaine du chantier de *Quatre Vents*. C'est, je crois, un ancien radar, mais qu'elle qu'ait été sa fonction, c'est maintenant une structure métallique inutile de quarante mètres de haut. J'avais cordes au baudards pour explorer l'objet éiffellesque, mais, fiers et téméraires, nous nous en sommes passés. Rassurés néanmoins par le poids de la corde dans mon petit sac à dos, nous avons donc pu embrasser un panorama que sans doute aucun n'avait contemplé depuis au moins dix ans, car la Tour est, il faut l'avouer, dans un triste état structurel. Ainsi en est-il toujours des structures métalliques en bord de mer, n'est-ce pas? Bref, passée la saveur de l'adrénaline, il nous fallut composer avec la pluie, qui faisait alors plus que menacer! J'initiai tout de même Vergis aux sensations du rappel sur les dix derniers mètres de descente, ce qui n'a pas manqué de lui plaire. C'est vrai qu'il est toujours impressionnant de se retrouver ainsi suspendu dans le vide à deux ficelles grosses comme un crayon.

Et c'est le retour, triomphal (hem! Mouillés, crottés, suants, oui!): Éric et les filles sont éveillés, ils m'invitent à manger avec eux. Miam! Entre vieux, entre hommes, on parle de l'intérêt (vif) qu'a la lecture des Carnets de Magellan que m'a filés Philippe (encore lui). Les filles sont passionnées, si vous voyez ce que je veux dire, et regrettent visiblement ces jeunes hommes si beaux, avec lesquels on se comprend si bien que parler est inutile, avec qui les cœurs s'attachent si directement, si par-delà les mots, etc. J'arrête, je vais finir sarcastique, ce qui n'est pas dans le ton "sourire en coin" de ces *Carnets*.

Alors, j'ai une idée de génie: je montre à Éric "Sokoban", le seul jeu sur mon ordinateur à avoir mes faveurs. C'est un casse-tête, dans sa plus pure définition. À mon étonnement, il se passionne autant que moi (peut-être parce qu'il aussi hermétique que moi aux jeux informatiques?): nous passons donc l'après-midi à pousser nos petites boules après avoir fixement médité dessus des heures. Les filles sont rââvies. Je sens qu'elles n'ont pas fini de bénir mes bonnes idées.

Milla arrive finalement à s'intéresser suffisamment pour suivre son compagnon dans ses calculations tarabiscotées, mais la pauvre Maria-Teresa fait pitié à voir. Alors, second éclair de génie de la journée, je fais sortir à Éric son... jeu d'échecs! Et la seule partie que nous aurons le temps de faire nous tiendra tout de même deux heures, acharnées! Maria-Teresa l'emporte, bien entendu. C'est sa revanche sur ce qu'elle appelle ma "prétention" (tout ça parce que je connaissais déjà les premiers niveaux de *Sokoban!*). Je ne vais pas édulcorer l'éclat de sa victoire en me cherchant des prétextes. Car, au contraire de me déconcentrer, me trouver si face-à-face avec cette jolie fille penchée sur le même plateau minuscule avec une concentration et un sérieux

égaux a plutôt décuplé ma combativité. Bref, elle a gagné le jeu avec les honneurs, et moi un souvenir très doux.

Pour finir, je commençais à être pressé: j'avais invité quelques employés parmi les plus chers à mon souvenir à partager un dernier repas à la pension. J'avais juste le temps de me doucher qu'ils arrivaient déjà. Nous avons joué aux dominos (c'est l'équivalent local du Tarot) en attendant les derniers: moi qui croyais que c'était un truc pour les bébés, me voilà bien surpris d'apprendre qu'il y a de la stratégie dans ce jeu: de fait, je perdais systématiquement!

Et puis, ces imbéciles ont bien failli me faire verser une larme avec leurs cadeaux et leurs adieux! Bande de cons affectueux!

Ensuite, j'ai passé la semaine 29 à Boquete, chez Vera qui était hélas un peu malade, de sorte que nous n'avons rien "fait" si tant est qu'il faille toujours "faire": je me suis reposé, j'ai beaucoup lu, pas mal écrit. C'est précisément ce que j'appelle une "retraite", et ça fait bien du bien! Accessoirement, je me suis aussi essayé à tondre à la machette le jardin qui devient doucement une succursale de la jungle: ben c'est 'achement crevant. J'avais mal au bras après moins de cinq minutes d'activité, moi qui ait rêvé toute mon enfance être chevalier, croisé, et pourfendre du Sarrazin d'un glaive vengeur... *Povrecito!*

Nous sommes finalement sortis un après-midi pour voir Star Wars, tout de même, et pour profiter du spectacle de la ville de David sous la douche: dix centimètres d'eau dans les rues, ce n'est pas un cataclysme, mais c'est préoccupant quand il faut les traverser, et plus encore si l'on veut en longer une à fort trafic!

Parenthèse culinaire: évidemment, je ne bouffe déjà plus de légumes. Si je ne finis pas par regretter Catalina de la pension et Ana (la cuisinière de *Los Destiladeros*), je me dois au moins de réhabiliter leur mémoire, flétrie par des Français trop prompts à critiquer tout ce qui sort de leur ordinaire: vive la bouffe des Panaméennes!!!

Voilà, c'est fait.

J'ai quitté David hier soir: j'avais quatre heures à tuer entre le dernier bus descendu de Boquete et celui de nuit partant pour la capitale. Je suis allé jusqu'au ciné, mais dans un sursaut héroïque je me suis repris: je n'allais tout de même pas me rabaisser au rand du téléspectateur, dont la préoccupation métaphysique ultime consiste à s'interroger sur quelle bouillie de sentiments pré-mâchés l'idole cubique lui servira ce soir. Bref, j'ai décidé qu'on ne me prendrait pas à aller au ciné "pour voir ce qu'il y a à voir". Vous pouvez applaudir, c'est mérité. Merci. Voilà. Non, vraiment, c'est assez, maintenant.

Bon. Encore quelque heures d'hôtel, et demain, avion. Gros bisous, et bonnes vacances à ceux qui en ont!

lauri.

PS: c'est mon nom version finlandaise.

PPS: vous avez maintenant l'honneur et l'avantage de pouvoir trouver tous les *Carnets du Panamá* on-line, avec illustration (pour les huit premiers), hors-série (bientôt au pluriel sans doutes), et surtout *Cahiers graphiques*: allez donc voir <http://www.blairinette.com>, puis "chez Régis", puis "Laurent au Panamá". Merci aux Blaireaux!

Hyvää Päivää!

J'espère que vous appréciez tout le marrant d'un titre pareil: "Carnets du Panamá N°15 – Finlande", c'est excellent, non? Euh, non, vraiment? Bon. Sorry. 'M'en fous, je peux encaisser tous les revers, ces trois semaines de vacances m'ont requinqué du Tonnerre de Moi, comme dirait Zeus.

Bon. Retour plus de trois semaines en arrière. Attachez vos ceintures. Troisième voyage pour la Finlande, cette fois au départ de l'Amérique Centrale. Clap!

25 et 26 juillet 2002, Panamá-Miami-Londres-Helsinki

Cet imbécile de bus pour l'aéroport ne m'a pas indiqué l'arrêt *ad hoc*. moralité, je me tape plus d'une heure de marche sous le cagnard, je sue comme un canal¹⁵³, c'est dégueulasse, beurk. Dans l'aéroport (climatisé!), je saute le contrôle des bagages, comme ça, par caprice. Et ça marche, l'air de rien. Tiens, au fait, j'avais oublié d'en raconter une bien bonne¹⁵⁴. Quand je suis venu en janvier, pas quatre mois après les attentats du 11 septembre, je passais par New York, hélas. Ces maniaques vous manipulaient les chaussettes, tripotaient les filles, insultaient le troupeau résigné mais las des transitaires du monde entier. Bon. Voilà que c'est sur moi qu'on gueule. Le militaire (mort aux vaches!) me fait ouvrir mon sac. Soudain, je réalise: j'ai oublié de fourrer ma trousse de toilette en soute: me voilà bien, avec mes trente lames de rasoir! Penaud, je m'excuse, et cherche mes trois paquets minuscules pour les filer au porteur de jouet qui fait des trous. Lui y fout sa main aussi, et finit par exhiber triomphalement mon coupe-ongle (le gros modèle, j'ai les ongles balèzes). Ah? Bon. Si ça lui fait plaisir. Moralité, en janvier 2002, j'ai décollé de New York avec trente lames de rasoir dans la poche... Comme quoi, la sécurité dans les aéroports, c'est tout relatif, hein?

Bon, revenons à ce voyage-là. Pas de problèmes au départ, donc, il ne remarquent même pas (ou ont la gentillesse de faire semblant de ne pas remarquer) que mon visa est périmé de deux semaines. Bon. Bref, je prends l'avion, quoi: vous l'avez sans doute tous fait cent fois plus souvent que moi, je ne vais tout de même pas vous saouler de détails! Mais pour moi, ce n'est que la cinquième fois: aller en Angleterre (retour en car), Finlande et retour, aller au Panamá. Je suis loin d'être blasé, même si doucement je m'habitue: je stresse moins, et je suis moins systématiquement en avance de plusieurs heures. Tiens, je me fais en passant la remarque que je n'ai jamais pris l'avion que seul! Qui sera la première (personne, d'où le féminin, hein!) à voyager avec moi¹⁵⁵?

Bon. C'est long, tout ça. Quinze heures de vol, près de trente de voyage (pas top, les corre-s', hein?). Un beau moment tout de même: je m'offre pour mon anniversaire *Pink Floyd: The Wall*. Comment fais-je pour toujours trouver des cadeaux qui me font si exactement plaisir? Il y a depuis que je me suis acheté un ordi que je me suis juré que ce serait LE dvd que je me payerais, sous-entendu que je n'en veux pas d'autres. Après tout, il y a assez longtemps que je clame que c'est mon film préféré, et de loin. Et puis, il mérite un son de qualité... Bref, écouter les extras m'occupe un peu, entre deux demi-sieste pas réparatoires pour deux centimes d'euro.

¹⁵³ Comme le canal de Sue-ez. Skusz...

¹⁵⁴ En fait si, je l'ai raconté, mais moins détaillé.

¹⁵⁵ Dix, et toujours rien. J'ai l'avion solitaire!

Toujours z'est-il que j'arrive à Helsinki, eh oui. De ce voyage, je n'ai rien de torride ou romantique à raconter: quand la bonne femme m'a demandé si je voulais un place couloir ou fenêtre, j'ai dis que je m'en foutais (poliment, hein, elle était jolie et payée pour), oublieux que j'étais de demander une place à côté d'une jolie fille. Triple âne bâté! Pas demandé, pas reçu. Qui a un cerveau d'occasion pour pas cher?

Bon. Il est bientôt onze heures du soir, et il ferait presque déjà nuit sur la capitale! Si si, le solstice, c'était il y a déjà un mois. Bref, en attendant un bus pour Jyväskylä (prononcez Iu-veusku-leu) qui part à deux heures, je me rase (ce coup-ci, les lames étaient en soute, hein!). Passent trois filles de Tanzanie, paumées en diable: elles ont un congrès de profs Steiner à Lahti (prenez une carte, ok?), emmenées par le même bus que moi, mais il est passé minuit, et elles viennent de débarquer, sans un euro. Je me propose vaillamment d'aider ces braves dames, mais on est en Finlande: pas moins de deux autres personnes (dont le chauffeur) offrent des solutions plus simples. Pas cochon, tout de même, comme pays. Et moi, j'ai maintenant un contact en Tanzanie, des fois que je n'aurais pas assez vu le soleil¹⁵⁶!

Voici donc ma première conversation en anglais depuis jolie lurette, avec la plus jeunes des trois bien entendu, conversation lamentablement entrecoupée d'hispanismes, et surtout de mots de liaison hérités du Panamá: ma conversation est faite de "s'", "pues", "disculpe", et je sors des "v" explosifs! Contre tous espoirs, il me faudra plusieurs semaines, en fait le contact intensif avec les Anglais de Birmingham, pour retrouver un anglais correct. Je n'ai jamais cessé de l'écrire, mais il y avait vraiment trop longtemps que je ne l'avais pas parlé. Et puis, avec mes rafteurs, j'avais commencé à chopper un accent *gringo*, beurk!

Les Tanzaniennes débarquent à trois heures. Le soleil est levé. Je suis complètement en Bosnie (expression panaméenne) question repères temporels, et ça me poursuivra tout mon séjour: non seulement il y a le décalage horaire de huit heures qui oppose mon temps biologique à celui de ma montre, mais pour tout pervertir, il y a cet imbécile de soleil qui refuse de se coucher, et qui dément systématiquement les deux précédents! Exemple: il est minuit à ma montre, je devrais me coucher, mais mon corps pense encore qu'il est seize heures et qu'il a faim, et mes yeux vingt et qu'ils veulent lire! Arg! Bref, si je n'avais pas tellement une allure de terroriste, j'aurais eu une gueule de zombie, moi. Comment vais-je draguer les timides blondes aux corps généreux si délicieusement peu voilé grâce à notre ami le soleil (keske je ne dis pas comme conneries, aujourd'hui, si ça continue, je vais chanter l'été, tiens!)?

Les quelques heures de car pour Jyväskylä me coûtent 37€ c'est plus cher que Pedasí-Panamá en avion! Kilométrage équivalent. Bon, il faudra me réhabituer aux prix européens, hein? Il est six heures du mat' à la montre quand je débarque (il y a trois heurs qu'il fait jour). Tout dort encore, sauf bien entendu les bourrés qui fraternisent dans le mélange de leurs entrailles. Sept heures. Huit heures, tout dort encore. Rien ne bouge avant neuf. J'ai froid, il fait 17°C au compteur! Brrrrrrr! Dès que les magasins ouvrent, je me paye une brique d'un litre de Yoghourt: miam! Je m'en régale quelque part dans les légendaires bâtiments de l'université par Alvar Aalto, que je commence à bien connaître. Je suis même au courant d'une extension qui vient de débiter: j'ai reçu (au Panamá!) la publication des résultats du concours...

Bon. Il fait magnifique (standard finlandais). Un des étés les plus secs et chauds depuis une paire de décennies (c'est bien ma veine, tiens, moi qui avait emporté une écharpe!): en trois semaine, je n'aurai pas vu une goutte de pluie. Les bouleaux dispersent au vent leur semence

¹⁵⁶ Contact perdu depuis...

légère, qui brille dans le soleil bas et fait comme les rais de lumière déversés par les vitraux dans les photos d'églises prises par des professionnels¹⁵⁷.

Il y a trente-six heures que je suis parti de mon hôtel de Panamá.

02-09 août 2002, Tampere

Passons brièvement sur cette première semaine à Jyväskylä: en fait, j'avais initialement prévu d'arrêter ma narration là, puisque j'avais déjà écrit des *Carnets de Finlande* (en vente partout). Mais bon, ils sont encore plus chiant à lire que ceux-ci (c'étaient mes premiers, eh!¹⁵⁸), alors je me décide à raconter la Finlande une fois de plus. Pour être franc, ça n'est pas pour me déplaire, au contraire: on apprécie tous, je crois, de parler de ce qu'on aime, encore et encore. Ceux que ça broute n'ont qu'à sauter directement au dernier paragraphe pour ne pas manquer mes bisous arctiques, moi, je raconte ce que j'ai envie, na!

Bon, EYC, c'est pour *European Youth Convention*. Ça veut dire que des jeunes d'Europe se réunissent. Pour quoi? Personne ne pourra jamais vous le dire, attendu que personne ne sait trop ce qu'est réellement une EYC. Toujours est-il que pour la troisième fois, après Stockholm 1998 (sur la tolérance) où je n'étais pas, et Birmingham 2000 sur le Dédé (Développement Durable, ne cherchez pas autre chose) où j'ai rencontré mes Finlandaises préférées (entre autres, bien sûr), il a été décidé une troisième convention, cette fois en Finlande, sur le thème de la Forêt. Plein de bonnes raisons pour moi d'être là, donc, et de réviser au passage les amitiés de mes deux derniers voyages au pays des ours polaires.

Cela dit, et sans rentrer dans le détail fastidieux de l'événement, j'en retiendrai une chose par-dessus toute autre: j'ai vieilli. À Birmingham, j'étais étudiant. Des plus âgés, certes, mais intégré à cette population de jeunes de dix-sept à vingt-trois ans. Là, le public était plus jeune (massé sur le dix-sept-dix-huit ans), et j'avais tout de même pris deux étés dans l'affaire. Bref, il m'a fallu admettre que les jolies filles qui me souriaient (ou se foutaient de ma gueule, allez savoir: moi et la psychologie féminine) avaient l'âge de ma petite sœur Lanilà (que je bise bien fort au passage), que j'ai porté dans mes bras les dix premières années de sa vie... Arg! Je ne sais même pas si je dois espérer des émaux: je vais me faire taxer de pervers¹⁵⁹.

Heureusement, j'ai retrouvé ma vieille copine Carla de Birmingham, la seule à partager avec moi la tranche d'âge vingt-quarante ans. Ouf! On s'est engueulés comme des chiffonniers à la fin pour produire le rapport final (je commence à avoir l'habitude de ce rapport final), mais elle est cool. Et j'ai réappris à parler anglais.

Bon, voilà, quoi: on a tronçonné des bouleaux, allumé des feux à l'antique, construit une cabane de rondins, etc. C'était sympa, mais côté production, tintin! Rien, ou si peu que c'est pire. Pour mémoire tout de même: on a eu droit à piloter des gros, mais très gros engins de récolte (on devrait dire "*harvester*", mais tout le monde appelle ça des "*Timberjack*", du nom de l'entreprise finlandaise qui les produit). Ça a bien entendu plu à tout le monde, mais personne n'a eu droit au plaisir que j'ai pris en en poursuivant une demi-douzaine en courant! Ces trucs sont encore plus monstrueux de dehors que de dedans, et en avoir six ainsi qui se suivent, tout articulés, on aurait cru une chenille titanesque.

On dit qu'un homme qui a planté un arbre dans sa vie ne l'a pas perdue tout à fait: je peux donc mourir assez tranquille maintenant, puisque cinquante sapins (pardon Madame Tribou-

¹⁵⁷ Eh bé...

¹⁵⁸ Mais ils sont plus courts!

¹⁵⁹ De fait, pas de contact maintenu...

lot¹⁶⁰, pins sylvestres, oui, *Pinus sylvestris*) me doivent les racines, dans leur forêt Finlandaise. Ouf. Ils feront de beaux cahiers pour mes petits-enfants, et peut-être un sauna pour les leurs.

Mais le meilleur, c'était tout de même les saunas, justement. Paskeu d'hab', je suis avec mes potes, qui habitent pour la plupart en ville, et dont la majorité est du beau sexe, ce dont je serais bien inconscient de me plaindre, mais qui en la circonstance n'est pas propice aux séances de ce sport national hélas non mixte sinon en famille¹⁶¹. Bref, j'en avais tenté une paire, mais pas grand-chose au vrai. Là, on avait la totale, tous les soirs: chauffé au bois, lac à côté, horaires séparés par genre pour pouvoir également se baigner nus, voire, paroxysme de tradition, *Savusauna*, sauna-fumée (?), sans cheminée, qui sent le hareng humain. Chouette comme tout. Et en plus, comme j'étais le plus finlandisé des étrangers, je naviguais entre les deux rôles pas désagréables de celui-qui-sait(-tout-de-même-un-peu) pour les étrangers et vieil-ami-lointain-retrouvé-déjà-au-courant pour les indigènes. Bref, vive le sauna! D'ailleurs, plusieurs de profs étrangers sont tombés sous le charme, et j'ai surpris plus d'une tractation secrète visant à importer ces petites cabanes en bois chauffées en Europe moins septentrionale...

Bon, pour me consoler d'avoir pris tant d'âge, je suis donc ensuite aller passer quelques jours à Turku, auprès de trois vieilles copines. On a dansé (du *country* américain, la honte!) – enfin presque, vous savez que je ne danse pas, mais j'y étais –, on s'est fait un peu de kayak dans les roseaux, et on a maté la troisième qui donnait une pièce de théâtre pas chienne du tout. Même sacrément bien foutue. La pièce, je veux dire: les narquois du fond, vous écrasez, ok? Bien sûr, c'était en finnois, mais ça m'a permis d'apprendre deux nouveaux gros mots. Et puis, le jeu de scène était suffisamment bon pour que je suive d'un bout à l'autre sans effort. Cool.

12-18 août 2002, Helsinki

Pour finir, j'ai passé une semaine à la capitale. La structure de ce séjour s'est admirablement mise en place, au dernier moment, et le résultat est presque mathématique, point-triangle-cercle.

Point. Je retrouve Nina pour un café: ma collègue de boulot quand j'étais chez Pöyry. Elle est enceinte jusqu'aux fonds des yeux, je devais même appeler juste avant le rendez-vous pour savoir si elle n'était pas par hasard déjà à l'hosto. C'est fou ce que ça l'a rendue belle, Nina, la maternité. J'attends toujours le nom de l'enfant. Je suis tout excité!

Triangle. Trois nuits successives hébergé par trois copains (si si, j'ai *aussi* des copains. En fait juste ces trois-là¹⁶²), et dont je me suis aperçu bien après coup qu'ils symbolisaient (les?) trois grands axes de ma vie: Samu est grimpeur (j'ai dérouillé mes chaussons, ouiiiiiii!), Janne est anarchiste, et Eero sera bientôt architecte (il revient d'un séminaire au... Bénin¹⁶³). Pour le premier et le dernier, peu de surprises, mais pour ce qui est de Janne (prononcez ian-nè), c'est marquant: j'ignorais tout de ses convictions politiques (ou apolitiques, c'est selon): on s'était rencontrés dans le train qui me ramenait de mon second voyage en Finlande. Bref, ça promettait des retrouvailles gênées (genre "vais-je le reconnaître?"), et on s'est retrouvés à parler des heures durant de trucs qui nous passionnent. Même fond, mais lui à tendance punk (je connais un peu, j'ai des relations punk à Neuch'), et moi communo-existentialo-écologico-chaispakoi vu qu'on n'a

¹⁶⁰ Professeur à l'école du bois d'Épinal, dont je sortais.

¹⁶¹ Un peu longue, comme phrase.

¹⁶² Je veux dire que je parle surtout de mes amiES finlandaises...

¹⁶³ Pas mal, celle-là, non? En ce moment-là, je ne pensais pas encore sérieusement que je me retrouverais au Burkina Faso voisin moins de trois mois après.

pas encore trouvé un terme. Tenez-vous bien, Janne est même encore plus végétarien que moi... Bref, une fois de plus, chouette découverte d'un que j'avais peur de ne jamais retrouver.

Cercle. Retrouvé la petite Sari et son copain Tapió. Je ne le connaissais pas, lui. Pour tout dire, il m'encombre salement: qu'est-ce qu'elle a bien pu lui trouver de plus que moi? Mais bon. Il y a bien longtemps que l'on ne parlait plus que d'amitié avec Sari, alors je n'ai pas eu trop de peine à prendre mon parti: j'ai fait de Tapió un bon pote en moins de trois jours, d'autant plus facilement qu'il y mettait visiblement de la bonne volonté. C'est vrai que ça ne devait pas être facile pour lui non plus: comment ne pas être gêné par ces gens qui connaissent votre douce et blonde depuis plus longtemps que vous? Bon, j'ai troqué une vieille illusion pour gagner l'évident bonheur de l'intéressée et un nouveau pote. Ça va. Je ne pleure pas. Non, non.

Par contre, j'en veux à Sari: vu la situation, je l'avais chargée de me trouver une fiancée (je n'avais même pas émis de liste de prérequis, juste qu'on puisse partager la même vie), elle me l'avait promis, et je rentre toujours aussi célibataire! Umpf. Je sens que je vais refaire mon ours¹⁶⁴.

Entre autres, nous sommes allés voir des compétitions de feux d'artifices: ils ont de ces idées, ces Finlandais! Mais les artificiers, aussi brillants fussent-ils, ne valent pas ces autres feux, bien naturels ceux-ci, de l'automne qui commence déjà sous ces latitudes, la sécheresse aidant.

Voilà. Ben j'ai réussi à ne pas faire trop long, hein?

Là, on va voire ce que j'arrive à faire dans le temps qui me reste au Panamá (un mois? deux?), et pour la suite, *on verra bien*, comme dirait l'autre (Bobin, dans *La folle allure*). Peut-être que je pourrai finalement aller à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne, c'est-à-dire au... Burkina-Faso! Mais ce serait un trop gros gag, je vous en laisse la surprise.

Au fait, le retour ne prend qu'un jour: magie du décalage horaire!

Gros bisous Londoniens

lau.

PS.: Dernière minute. Aéroport de Londres, pour Miami. Je passe encore sans me faire fouiller, juste avec un grand sourire, quand *tout le monde*, à ce que j'ai pu voir, des mioches aux petits vieux des deux sexes, a eu droit à ses papouilles jusque sous les bras et les petons. Pourtant, je lisais un fanzine anarchiste, cadeau de Janne! C'est quoi, le contraire d'un délit de faciès?

Carnets du Panamá 16

Le 07 septembre 2002

Troisième jungle et autres pérégrinations.

Qu'est-ce qui fait que nos vies passent par de telles variations de régimes? Comment se fait-il que notre humeur, nos ressources, et jusqu'aux événements qui surgissent ou au contraire se dérobent, que jusqu'à nos plus intimes caractéristiques, subissent de telles altérations temporelles? Suit-on des cycles propres? Ou une destinée aveuglée, plus ou moins malveillante selon chacun, règle-t-elle malicieusement l'horloge de nos vies? N'avons-nous aucune prise sur ces successions de hauts et bas? Pourquoi, après des mois d'inaction pesante, tout se débloque-t-il

¹⁶⁴ Na.

soudain, au point que deux semaines seulement de vie offrent plus à raconter que des dizaines qui les ont précédées?

Le pourquoi, bien entendu, je l'ignore, mais le fait est que la vie est revenue. Pour combien de temps, comme ses raisons, je l'ignore, et le mieux qu'il me reste à faire est d'en profiter.

Ainsi, ces deux dernières semaines ont-elles été plus que bien repliées, au point par exemple qu'il va me falloir commencer par quelques remarques préliminaires pour resituer tout le monde, et développer le récit au jour le jour. Tout n'y est cependant pas rose, il s'en faut, mais quelle âme sensée y aspirerait? Une vie riche n'est-elle pas infiniment préférable à une vie agréable? Ce qui suit est donc très variable dans son humeur, et je ne peux moi-même en définir globalement le ton. Le désagréable et l'enthousiasme s'y côtoient et s'y mêlent comme sur ces visages dont on ne sait plus s'ils rient ou pleurent. Peu importe. Ces deux semaines ont été passionnantes!

Quelques rappels, avant de passer aux actes. Pour ce qui est du théâtre de l'action, vous connaissez Boquete, le pied-à-terre des *Medicos Descalzos* Vera et Esteban (ce dernier étant actuellement en France), ainsi que Kankintú et sa jungle intertropicale, paumée au bout de ses quatre heures de pirogue à moteur, et Pedasí et son chantier de franchouillards marrants. Par contre, qui se souvient de San Felix? Dans les *Carnets 08*, j'y étais allé rencontrer un contact que je n'ai pas revu, au restaurant *El Cruce*. Mais j'y suis ensuite retourné par deux fois, brièvement évoquées dans les *Carnets 09* et *10*, pour passer du (bon) temps avec les *Medicus Mundi*, dont en particulier Mariano, le plus souvent nommé.

Comme autres personnages, nous retrouverons deux des trois *Padres* de Kankintú (José-Tomas-le-jeune, Tomas-aux-yeux-bleus-ridés, manquant, et Paco-le-musicien), Rafik-le-Français-Arabe & Éric-l'amateur-de-baroque de Pedasí, et, brièvement, Philippe-l'ingénieur-du-Canal-amateur-de-belles-vagues.

Quant aux organisations, je rappelle qu'outre *Medicus Mundi* et *Medicos Descalzos*, *Medicos Sin Frontera* (MSF) travaille aussi dans la *Comarca* Ngäbe-Buglé: ils ont construit l'hôpital et formé les équipes aujourd'hui indépendantes. Voilà.

Lundi 19 août 2002

J'atterrissais de Finlande dans la nuit du dimanche au lundi, avec la ferme intention d'attendre le matin un bus plutôt que payer un taxi derechef. À moitié rassuré tout de même par les conditions de sécurité de ce plan économique s'il en est (un quart de dollars contre trente!¹⁶⁵), j'entends devant moi dans la file des douanes deux Français qui se posent la même question. Parfait. Il y a suffisamment longtemps que je n'ai pas parlé ma langue pour ne pas être rebuté d'office, bien au contraire. J'aborde donc les gars, qui s'avèrent être quatre, échelonnés comme les Dalton de vingt-deux à vingt-six ans, mais eux, ce sont les vagues qu'ils écument: ce sont des surfeurs impénitents. Bon, ils s'entendront avec Philippe!

En attendant d'être fatigués, on joue au poker menteur et fait connaissance. On parvient à dormir quelques heures chacun, dans l'attente de l'aube. Bon, reste la bonne blague: leurs planches de surf sont restées en rade, et eux parlent encore plus mal espagnol que moi à mon retour d'Europe, sans compter mon avantage à connaître un peu le pays. Bref, on va chercher ces planches ensemble: taxi (eh oui, mais un pas cher, heureusement!), douanes, formulaire, banque, formulaire, signature, re-douane, re-formulaire, re-re-, etc.: on passe quatre heures à récupérer ces foutus bouts de plastique, et ils y claquent tout de même trois cents dols¹⁶⁶...

¹⁶⁵ Facteur 100, sans exagérer!

¹⁶⁶ En frais de douane.

Mais les vacances, ce sont les vacances: les braves gars ne se laissent pas abattre! On monte enfin dans le bus pour la *Terminale*: une heure passée, au tarif urbain! On se fait draguer, par une locale qui veut se faire nonne et adore tellement Shakira qu'elle nous fait un concert improvisé dans le fond du bus! J'ai beau me faire tout petit, je n'échappe pas à l'affaire. Bon. C'est vrai que les gars sont archétypiques: bronzés et musculeux et tout! On se quitte à leur bus: ils s'y prennent comme des manches pour retirer leur tickets, mais y parviennent. De toutes façons, il vaut mieux qu'ils s'y mettent le plus tôt possible! Je ne compte pas les chaperonner.

Avec tout ça, j'arrive à Pedasí bien plus tard que prévu, après la nuit tombée, et bien sûr sans avoir prévenu personne... Heureusement, Rafik a le cœur sur la main, et se serait senti offensé si j'avais ne serait-ce qu'hésité à l'appeler! Je commence par une douche, froide et faible mais tellement bienvenue après ces pleines journées d'avion, de taxi et de bus. Nous mangeons à cinq, car lui et Miloud reçoivent Éric et Milla¹⁶⁷. La bouffe norafe¹⁶⁸ est succulente, après ces repas étriqués ingérés dans les avions parcimonieux: merci Rafik!

Éric me trouve en pleine forme, alors que je me sens laminé par le voyage: mais il n'a pas tort: si je suis physiquement sainement fatigué, mon enthousiasme est requinqué par les vacances passées, et je veux bien croire que mon sourire a pris un gallon. Par contre, une fois partis les invités, Rafik déprime. Il supporte mal le peu d'accomplissement que lui offre ce boulot en exil. Lui qui ne vit que pour ce qu'il fait, supporte mal de ne pas faire bien: il aimerait que le chantier décolle, que le vrai boulot commence, que l'exigence monte, bref, qu'on passe aux maisons de maître dont on ne voit pour l'instant que les trous de fondations.

Le lendemain, nous allons tard au chantier (il a du mal à se lever), dans sa nouvelle voiture, un bateau monstrueux, genre que je ne savais même pas que c'était légal de conduire des truc comme ça! 'Paraît que ce serait de la construction *gringa*... Ils sont fous...

Je passe donc la journée à revoir le chantier, à constater les avances. Tout suit son cours, on ne croirait pas qu'il faut dépenser une telle énergie pour que ces briques s'empilent et ces trous se creusent... On bouffe bien entendu ensemble, et c'est sympa: j'ai en particulier bien du plaisir à retrouver Philippe-le-modeste (menuiserie), qui rentrait de vacances le lendemain de mon départ du site. Lui, c'est un gars bien! Par contre, je dois avouer que malgré tout mon respect pour ces mecs, et ma franche camaraderie, je suis bien content de ne plus avoir à subir régulièrement ces conversations de table faites de plaintes, incantatoires, inefficaces et monotones, et de pourlèchements, à propos de table ou de fesse.

Quant aux employés, ils m'ont accueilli avec chaleur, ça m'a ravi.

Mercredi 21 août 2002, Boquete

Le lendemain, je pars pour Boquete, retrouver enfin mes trésors, mes bagages, mes affaires. Je passe par la poste récupérer deux cadeaux d'anniversaire: merci maman, merci Pasc' et merci Dahlia! Entre tous les livres variés qui me permettent de ne plus passer une minute à me faire chier, j'ai reçu le dernier Renaud, dont je lis le livret dans le bus: c'est fou comme ces paroles nues, sans l'émotion d'une musique, peuvent néanmoins m'émouvoir! Quel poète, ce Renaud: combien de nos auteurs se discréditent au contraire sitôt qu'on se penche sur ce qu'ils disent¹⁶⁹?

Arrivé à Boquete, je suis accueilli par le portail grand ouvert: Vera est en super-forme, elle aussi. La vie est bien faite. Entre autres raisons, elle s'est enfin trouvée une compagne: elle ne tarit pas d'éloges sur une Itziar, Basque de vingt-deux ans étudiante en médecine, en stage chez les *Medicus Mundi* (réduits à Mariano seul depuis peu). Elles ont la même passion pour la

¹⁶⁷ Sa jolie fiancée.

¹⁶⁸ Nord-africaine, vous connaissez?

¹⁶⁹ Quel bel album que "Boucan d'enfer"!

danse à perdre haleine (et calories), la flotte (natation), le sport, et les trucs comme ça auxquels je n'ai jamais vraiment compris grand-chose. En tous cas, ça fait plaisir de voir Vera dans cet état d'enthousiasme!

Vendredi 23 août 2002

Elle chante tant et si bien son plaisir qu'on décide de passer le ouikène à San Felix avec Mariano et, donc, Itziar. Départ en fin de journée, arrivée sous pluie battante, et attente de cinq minutes sous le préau (ils sont en courses). J'embrasse joyeusement la fameuse, que je connais déjà bien d'après photos, alors qu'elle cache sa surprise, Vera ayant omis de lui signaler ma tête de fou¹⁷⁰! Ça commence bien: elle sort triomphalement une énorme soupe de poisson que je dois décliner. Hem. L'ambiance descend d'un ton, mais pas bien longtemps: ces filles sont inabattables! Elles improvisent une salade, et l'affaire est close, pour mon plus grand bonheur. Je suis toujours anxieux quand un régime que j'ai choisi par conviction personnelle en arrive à faire chier ceux qui m'entourent.

Repas animé, au sens premier¹⁷¹, au point que la pauvre Itziar qui essaye cent fois de me faire parler de la Finlande se fait tellement couper que le sujet n'aura jamais ne serait-ce qu'émergé!

Ensuite, chacun se retire dans ses quartiers, les filles ensemble afin de passer comme il se doit leur soirée à débâter des secrets qui de toutes façons nous désintéressent, n'est-ce pas? Moi, je m'en fous, j'ai plein de trucs à lire.

Samedi 24 août 2002

On me demande enfin quelque chose: Mariano, qui n'aime pas ça, me propose de donner son cours d'informatique. Je l'aurais embrassé! J'ai tellement besoin qu'on me demande quelque chose, après tous ces mois à rien foutre! J'entre donc dès le matin dans l'arène: six Ngâbe, dont quatre femmes en vêtements traditionnels, m'écoutent raconter mes histoires dans un espagnol enthousiaste à défaut d'être correct. Je dois leur enseigner des rudiments de traitement de texte: ils savent ce qu'est une souris et les relations entre les touches du clavier et les lettres imprimées, mais en gros c'est de là qu'il faut commencer. 'Pas grave, parfait, même, j'ai tout mon temps, je peux même, en quelques minutes de concentration, faire un petit point pédagogique et m'échelonner des objectifs, vu que Mariano a déjà évoqué un autre cours à venir. Je me régale à leur dicter des textes simples, pour les habituer aux manipulations de clavier un peu tordues.

Je rentre pour midi: Vera est là, et s'ennuie sans Itziar partie travailler (eh oui). Mariano, royal, nous file la cassette de *Prince of Egypt*: ce brave gars collectionne les dessins animés dans le but d'améliorer l'espagnol des petits Indiens. Cool. J'ai adoré qu'ils marient Moïse: c'est pas dans la Bible, ça, si¹⁷²?

Lorsqu'Itziar reparaît, on décide d'aller à la plage, mais Vera doit repartir. On la dépose donc en chemin, et se rend à la fameuse plage de *Las Lajas*, chantée par les surfeurs de tout le système solaire! C'est immense. Pour vous donner une idée, on y reste trois ou quatre heures, un quart passé dans l'eau, les trois autres à marcher: eh bien des cinq ou six kilomètres ainsi parcourus, on n'a pas vu la plage changer, le promontoire au bout était toujours aussi lointain, et nous n'avons pratiquement rencontré personne. C'est vrai aussi qu'il a plu pas mal, mais on s'en fout bien quand on est en maillot de bain, non?

¹⁷⁰ Rasé, barbu, pour ceux qui ne suivent pas.

¹⁷¹ Pourvu d'une âme.

¹⁷² Si, aski paraît...

Épisode majeur de l'affaire: je découvre qu'Itziar a grandi en écoutant la radio française, et connaît ainsi assez bien notre répertoire national. Et elle adore chanter. Ah... Ça, pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle! Combien de mois ça fait, que je n'ai plus chanté, je veux dire avec quelqu'un? Pufff, et plus encore! Itziar est particulièrement amateur de Céline Dion: tout ce que tu voudras, ma belle! Mais chante, chante encore, chantons!

Évidemment, sans *Diapason rouge*, le résultat est rarement radiophonique, mais il n'est vraiment pas temps de chipoter: on y va à tue-tête, haut les cœurs et tout le tremblement, heureux que la plage soit immense, que le vent souffle et que la mer accompagne de sa belle basse continue...

Quel besoin j'avais de me dérouiller les cordes vocales. Merci Itziar!

Dimanche 25 août 2002

Dimanche, on remet ça à la rivière, puisque la demoiselle aime l'eau: Mariano conduite un katkat tonitruant, effrayant, sur une route qui a usurpé son nom, mais parvient à nous mener à bon port. Je préfère la rivière à la mer, c'est plus frais, il y a du courant et des cailloux, on flotte moins. Itziar préfère la mer, mais comme c'est une fille de l'eau contre moi qui suis enfant de la caillasse, son amour pour l'eau, fût-elle de rivière, surpassera toujours le mien! J'oubliais: elle observe chaque matin si lui ont enfin poussé les branchies qu'elle demande chaque année au Père Noël, et accessoirement est maître-nageuse. Ce qui, soit dit en passant, lui fait un corps pas cochon, tiens... Sacrée sirène!

Mais bon, la pluie s'en mêle, et ce coup-ci on bat raisonnablement en retraite. On passe l'après-midi sur Sokoban: souvenez-vous¹⁷³, c'est Mariano qui m'y avait initié, mais depuis j'ai pris bien plus de pratique que lui! La lutte est inégale, mais enthousiaste et amicale!

Fin de journée: Itziar est si fière de ses quatre ans de médecine que nous passons la soirée à jouer tous les deux au docteur. Le sourire narquois n'est pas de rigueur, merci. Je veux dire qu'elle sort son stéthoscope, et qu'elle me fait m'écouter de partout: c'est fascinant, tous ces trucs qui suintent, grouillent et gargouillent chez moi! Incroyable comme on a peu conscience de ce qui se passe en nous, juste là, dedans...

Remarque en passant: j'ai tout de même bien du mal avec ces cultures latines où à peine on se connaît on se touche les bras, les épaules, les mains, le dos: moi qui suis en ce domaine un parfait Germain, ça me fait 'achement bizarre, et il me faut sans cesse raisonner pour admettre que ce n'est chez elle rien de plus que du banal, et qu'ainsi ce qui chez moi manifesterait déjà de la tendresse et beaucoup d'intimité n'est même pas pour elle de l'amitié, juste de la discussion. Ah, distance culturelle¹⁷⁴...

Mais bon, la discussion est tout ce qu'il y a de plus sympa, et je surpasse aisément les contradictions culturelles qui m'auraient perturbées si je n'en avais pas une conscience si aiguë.

Lundi 26 août 2002

Vera appelle le lendemain: changement de programme! Nous devons aller à Kankintú ensemble sous peu (enfin), mais voilà qu'il lui faut voyager demain! Impossible pour moi de rentrer faire mes bagages à Boquete. Je la charge donc de me préparer un sac de brousse, et nous nous retrouverons en chemin: merci Vera! Ainsi, je me réduis encore d'un cran mon baluchon pour cette troisième expé en jungle, et cesse enfin de me la jouer Indiana Jones! Bottes, machette,

¹⁷³ Le casse-tête.

¹⁷⁴ Pourtant, je crois qu'à ce niveau-là je suis de plus en plus latin, avec un plaisir évident! Un an après, je me réjouis d'être celui qui surprend l'autre par la gentillesse de ses contacts (par exemple à Braunwald)...

sac de couchage, assez de fringues pour qu'elles puissent sécher¹⁷⁵, et c'est tout. Pas de grosse pharmacie, pas d'outils de survie, pas d'allume-feu toutes-circonstances, pas de boussole, pas d'appareil photo, pas de crème solaire, pas de chaussures, pas de ficelles, pas d'anti-moustique, sans même mentionner la moustiquaire abandonnée il y a belle...

En fin de matinée, Itziar s'en va elle aussi pour une semaine de *Comarca*, mais de ce côté. Elle nous rejoindra ensuite de l'autre côté pour comparer (la façade pacifique n'est pas du tout une jungle). Je passe l'après-midi à mon second cours d'informatique, toujours avec autant de plaisir manifeste de part et d'autres (Mariano est plein de qualités, mais il n'est pas pédagogue pour un sou, semble-t-il). Une femme me demande de l'aide pour un pont de ce côté: bien entendu je ne peux pas juste là, maintenant, mais je note que si j'en ai marre de Kankintú, je peux toujours revenir sur cette face donner des cours d'info: la maison des *Medicus Mundi* est au moins deux fois plus spacieuse que celle des *Medicos Descalzos* à Boquete!

Pour bien finir la journée, je cuisine une platée gargantuesque de pâtes sauce infalsifiable (impossible à reproduire) pour nous deux (Mariano). Je n'ai pas faim: je suis en pleine forme, et le bonheur me coupe l'appétit, quand l'ennui me rend boulimique. Ça tombe bien, c'est le contraire pour Mariano, qui est aussi heureux que moi (mais qu'y a-t-il donc dans l'air?), mais à qui ça décuple l'appétit.

Je mate encore *Schrek* avant d'aller dormir: "ils furent très laids et eurent beaucoup d'enfants"!

Mardi 27 août 2002, Troisième voyage à Kankintú

Lever à cinq heures et des du matin, pour rejoindre à David Vera et sa supérieure hiérarchique Anne, Française, médecin, la cinquantaine, qui bossait au Guatemala. Premier contact cordial. Elle est immense, maigre, sèche comme un homme, et peu lui trouvent une féminité que son visage manifeste pourtant bien mieux que son corps. C'est la première fois que je vais à Kankintú accompagné, et je m'en félicite.

À *Chiriqui Grande*, je vais m'occuper de réserver nos places de *lancha* (les pirogues) pendant que les autres graillent un truc (toujours aussi peu faim, moi). Bien mal m'en prend: je m'emmêle entre plusieurs chauffeurs que je confonds, que je ne retrouve plus, qui pratiquent des prix non-officiels. On transborde trois fois les bagages à cause de moi, j'ai honte, je suis en colère, contre ces imbéciles de bateliers (qui n'ont pas fait grand-chose de répréhensible), contre le soleil, contre Vera (quelle injustice!), contre le monde entier, bien sûr. Grrrr.

Il fait beau. Prié de faire le poids à l'avant, je m'installe sans ambages sur la proue même, fier comme un Pan, les pieds pendants dans l'écume d'étrave, et je chante, chante, chante: merci encore, Itziar!

Je croyais arriver en pleine saison des pluies: c'était n'avoir rien compris aux saisons de la partie Caraïbe du pays: les éternelles pluies sont coupées par deux (et non une seule) saisons de relatif beau temps: j'avais bénéficié de celle de janvier-février, j'arrivais à l'aurore de celle de septembre-octobre! Quel nez, dirait Cléopâtre!

J'en ai la démonstration dès que la *lancha* s'engage sur le *rió*. Il est aussi sec que je l'ai toujours connu et que je le connaîtrai toujours! Et cette fois, non seulement il faut faire le poids mort animé, mais on commence à devoir pousser, dans l'eau jusqu'aux genoux. Puis les femmes sont priées de marcher le dernier kilomètre, et les hommes de pousser, cette fois mouillés jusqu'à la ceinture. Heureusement que j'avais eu la prudence élémentaire de vider mes poches avant!

¹⁷⁵ Sécher?

Notre batelier finit par me reconnaître sous ma barbe: c'est lui qui m'avait laissé à une heure de marche de Kankintú la dernière fois (*Carnets 06*). Du coup, il est tout content, et tout sympa! Ainsi en est-il de l'arrivée finale: parmi les gamins habituels du comité de réception trône mon vieux Nacho qui m'accueille d'une poignée de main cordiale.

Une fois de plus, je suis reconnu (malgré la barbe), bienvenu, appelé de partout par mon nom, et par mes surnoms: aux habituels "Cocobolo" s'ajoutent les "Ben Laden" et autres "Taliban", comme si porter la barbe revenait à porter Kalachnikov (ou cutter, au choix)... Je m'entends aussi décrire comme le "Blanco con barba", bien entendu. Mais le plus plébiscité reste le "Lorenzo Lamas" qui me traque depuis mon premier séjour: s'il semblerait que ce soit un nom d'acteur (que j'ignore¹⁷⁶), j'ai aussi appris cette fois-ci que "lamas" dans leur langue signifie lampe... Si vous voulez chercher un rapport, je vous laisse, moi j'y ai renoncé. Certains m'ont aussi trouvé amaigri, mais rassurez-vous, ce n'est rien d'excessif, j'ai juste perdu ce que j'avais pris en trop à force de ne rien faire à Boquete.

Aux gamins qui me collent aux basques (!), je file des bonbons de Finlande. Je suis sûr que c'est une bonne action: ainsi, toute une génération de morveux y réfléchira à deux fois avant de mendigoter des bonbons!

Je laisse les femmes à leur projet *Medicos Descalzos* et vais voir "mes" *Padres*, pas prévenus de mon arrivée, leur téléphone venant à peine d'être réparé. Passée la surprise, le *Padre* José-Tomas m'annonce que je tombe bien mal: ben merde alors... En effet, il y a une immense fête au village ce soir-là et le lendemain, plus la grosse réunion organisée par Vera et ses *Medicos Descalzos*, et encore d'autres événements mineurs genre séminaire catéchétique et *fiesta* à Bisira. La région est bondée, ça va être coton de trouver une chambre de libre (référence à la Nativité). Et puis, les *Padres* n'auront pas de temps pour moi.

Bon, tout n'est pas perdu: je peux passer quelques jours peinarde avec les *MeDes*¹⁷⁷, en attendant que toute cette activité passe et me laisse le champ d'entreprendre l'objet de mon retour: j'ambitionne d'acheter un peu de maille, de faire des essais, puis un prototype de cage à gabion, et de l'appliquer à un pont pour expérimenter la technique autant que l'enseigner. Ensuite, je laisse le bébé à la communauté. Le *Padre* y croit. Il propose pour site d'expérimentation *Riό Viento* que je connais déjà: je prévois tout de même d'y aller jeter un œil sous peu. Chouette!

"Partez pas, c'est pas fini, ça commence à peine! Ce soir, c'est le premier jour de la fête, ne l'oubliez pas. Voilà-t-y pas que je tombe sur une... Véronique! "Pourquoi tu me parle en espagnol, eh, chuis Suisse!" que je lui fais. Enchanté... Elle est de l'Ouest (de la France, hein), bosse pour MSF depuis des années en tant que laborantine, entre autre en Birmanie, qui est le pays de ses rêves. Elle avait bossé ici à Kankintú l'année dernière, et y est revenue en vacances, pour retrouver celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie (la trentaine approchant, elle commence à en avoir sa baffe de tourner à coup de missions courtes): l'affaire, annoncée d'emblée, permet au moins de commencer sur un ton franc! Les Indiens l'appellent "Piranha", pour lui avoir fait croire que la rivière en était infestée, et ils lui ont également appliqué un adjectif local (qu'elle n'a pas retenu) signifiant "belle mais qui pue": c'est vrai que pour tous les peuples colorés, le blanc, même pas roux, a une sale odeur... Mais tout de même, elle fait un peu la moue en me racontant l'anecdote!

Elle m'enjoint d'assister à la messe vespérale, le *Padre* Paco étant mythique dans ses sermons: je n'y aurai hélas pas droit: ledit sermon est débité comme une corvée par une autre, tandis que le pauvre Paco s'endort! Bah, j'aurai quand même bien rigolé à le regarder! Ensuite, le

¹⁷⁶ J'ai trouvé de photos sur Internet: j'ai bien ri! Vous connaissez? C'est un espèce de surfeur-cow-boy musclé et viril et...

¹⁷⁷ *Medios Descalzos*

millier d'enfants de l'école défilent dans les rues à la lumière de bougies et torches, et au son des percussions (tout de même, il y en a qui font de la "musique", alors?). On tchatte avec Véronique. C'est chouette.

Avant de me coucher, je tombe chez les *Padres* sur un livre que j'ouvre au hasard. Titre du chapitre: "enseigner avec amour". Tout un programme!

Mercredi 28 août 2002, fête de San Augustin

Pas le temps de s'ennuyer: Vera m'a proposé de l'accompagner dès tôt le matin pour Ñutivi, à une heure de marche (aller en *lancha*¹⁷⁸). Elle y voit donc son contact, et on remonte à Kankintú avec deux guérisseurs, à qui je demande comment me guérir de mon look *gringo*: ils m'indiquent des plantes colorantes pour me "bronzer" la peau, et d'autres pour m'épiler la barbe! J'ai tout de même un bon point: je passe la journée pied nu, plus intégriste encore que les *Medicos "Descalzos"*!

On arrive en pleine messe en plein-air. Je regarde un peu, du fond. Des Lycéens tapent la conversation: religion et cul, bien entendu. Mais ils écoutent attentivement les réponses que je m'efforce de faire juste assez "exotiques" (pour eux) pour les faire réfléchir sans les choquer. On se retrouve ensuite Vera, Anne et Véronique pour manger: la conversation, en français, tourne bien sûr sur la médecine, et les relations (complexes) entre ONGs. Passionnant.

L'après-midi est dédié à des compétitions sportives entre les villages: hand, foot, volley, il ne manque que le rugby pour faire l'achement sauvage anthropophage, hein? En fait, je vois surtout des équipes de profs. Car contrairement à mes premières virées ici, en période de vacances, ils sont tous là, cette fois, et représentent des centaines de non-indigènes dans la communauté! Ainsi l'ambiance a-t-elle bien changé: moi qui ne connaissais à la *Comarca* que quelques *Latinos* (les *Padres*, une paire de médecins, et un vendeur de glaces (!)), je la découvre cosmopolite, largement métissée de profs non-indigènes, et même de nous quatre Français (à la fois!)... Les *Latinos* sont d'ailleurs bien plus avides de contact que les Indiens méfiants, et j'ai bien failli céder au piège de me trop lier à eux, ce qui m'aurait retiré la confiance des locaux.

Le sport, ça me broute vachement. Alors je parle à une vieille accoucheuse (de Ñutivi, justement, tiens!), qui confirme une impression que je n'osais formuler: elle dit que les Ngäbe ne sont pas pauvres, ils ne sont pas tristes, simplement ils s'ennuient. Ils n'ont pas tant besoin d'aide que de coups de pied au cul! Marrant d'entendre ça, surtout d'une des leurs, même si j'y souscris volontiers. Mais ça ne m'aide pas beaucoup, les coups de pied sont moins mon domaine que les coups de main. Je ne sais pas parler à ceux qui se font chier (ou sont heureux), seulement à ceux qui ont essayé assez de larmes pour savoir où ils vont...

Je mange le soir avec les cathos¹⁷⁹. Il faut attendre longtemps, prier, et toute la scénographie: on mange froid, grrrrr.

Le changement le plus flagrant noté ce mercredi était que j'ai acquis, comme un grand, un statut autonome: je ne suis "de" personne, j'ai un projet, et je le mène seul! Chaque fois que j'ai pu répondre que j'agissais en indépendant, ma propre estime s'est redressée. Oui, j'ai un projet, et je m'y emploie sans aucun supérieur, na!

Jeudi 29 août 2002, courses à *Chiriqui Grande*

Pour l'organisation de son grand séminaire de demain, Vera doit descendre faire des courses à *Chiriqui Grande*: je l'accompagne, bien entendu. Entre autre, on devait acheter deux che-

¹⁷⁸ Bateau.

¹⁷⁹ Les catéchétiques.

vreaux pour nourrir les troupes: n'envoyez jamais deux végétariens acheter de la viande! D'abord, on ne trouve pas grand-chose, tout a déjà été vendu pour les diverses fêtes. Et finalement, de promesse en désistement, de renoncement en magouille (je me découvre dur en affaires, même dans une langue étrangère), on finit par rentrer bredouilles: ils mangeront de la salade, et c'est tout! Ha ha ah!

À *Chiriqui Grande*, je me rends compte qu'il est dans ce pays pratiquement impossible de vivre en boycottant Nestlé, même pour des Indiens! Du yoghourt au biscuit en passant par le lait, le fromage, ils tiennent tout le marché, sorti du riz et du haricot! Si on ajoute que Coca-Cola a le monopole absolu sur la boisson, on voit bien toute l'étendue du "choix" qu'offre le libéralisme, et l'efficacité des lois anti-trust!

Vu la chaleur, j'achète un parapluie qui ne me quittera plus: j'en rajoute une couche sur mon look avec ce truc, mais c'est drôlement efficace, tant contre la pluie que contre le soleil: l'ustensile parfait pour l'intertropical. Alors qu'importe l'allure?

De retour, on décharge à dos d'homme des sacs de banane de cinquante kilos, sous la pluie: vivement la douche! Puis je retrouve mes trois Françaises préférées. Les ragots autour de nous commencent à tourner, pour deviner qui est avec qui, puisque les Indiens ne peuvent pas imaginer qu'on puisse discuter et se balader sans coucher ensemble. Plus d'un pense que je suis avec Vera, mais l'affaire est compliquée par le statut de Véronique qui partage également la tranche d'âge vingt-cinq-trente, et bientôt par la venue d'Itziar, ha ha ha! J'adore intriguer...

Vendredi 30 août 2002

Je devais partir le matin voir le site de *Riό Viento* (que je connais, donc) et le village (que j'ignore), mais mon guide s'est défilé hier soir. Je partirai donc cet après-midi avec un catéchumène qui rentre chez lui. Mon projet en est là: 1-Je paye les matériaux, 2-J'irai dimanche parler à la communauté de *Riό Viento* pour leur proposer de se payer la *Junta* (la bouffe dont est payée le travail collectif gratuit), et 3-J'irai dans la montagne (Cuoronte) pour sonder la motivation.

Aller-retour sans histoire (je suis parti au plus léger, sans eau ni machette, juste avec mon parapluie et mes bottes), sinon qu'il me faut courir pour arriver avant la nuit. Mais cette observation: à observer la progression de mon guide, je ne pense plus à un trot, comme évoqué autrefois, mais à du funambulisme. Car l'omniprésence de la boue glissante ou profonde, même par temps sec, oblige à une démarche de racine en caillou, et le long de troncs noyés à cet effet, offrant ainsi un perpétuel exercice d'équilibrisme. De toutes façons, je m'éclate, mon corps est fait pour marcher.

Benito a vingt-quatre ans, deux de moins que moi donc, des responsabilités dans sa communauté, père de deux enfants: et moi, qu'est-ce que je fous? Je suis qui?

Ce soir, c'est la fête à Bisira, mais on n'y va pas. "On", ce sont les quatre Français...

Samedi 31 août 2002, crescendo

Ce matin, le pauvre *Padre* José-Tomas n'a que de ces sales petits biscuits dont toutes les autorités abreuvent excessivement les enfants sous prétexte qu'elles s'appellent *galletas dietéticas*! Beurk! Heureusement que son café est toujours aussi bon (un tiers sucre, un tiers lait, un tiers café léger)! Je passe la journée à courir en vain après diverses gens. Crotte. Jusqu'à ce qu'un timide moustachu m'interpelle et sollicite un rendez-vous... Tiens? Vas-y mon brave, raconte. Le gars s'appelle Hilario, charpentier de son état. Il me demande au nom de sa corporation si d'aventures j'aurais peut-être un peu de temps restant qui me donnerait la possibilité éventuelle de leur donner s'il se pouvait des cours, par exemple d'architecture... Si ça ne gêne pas, bien sûr!

Mais moi, je l'aurais embrassé, ce type! Huit mois que je me casse le cul à essayer de faire quelque chose ici, et voilà-t'y pas que ce gars vient me *mendier* un cours! Je lui propose d'enthousiasme une première journée où ce sera moi l'élève, histoire que je puisse préparer ensuite un cours à-des-couettes. Mon projet devient tel: puisqu'il faut finalement plus de matériel que je n'en peux payer pour faire même un seul pont, je passe une semaine ici à observer les charpentiers, puis reviens à la fin du mois avec ce que je peux de matériel pour faire des expériences, et donner un cours à la fois de pont, de construction de cages à gabions, et d'architecture. Les charpentiers veulent apprendre à lire un plan: je compte donc trois semaines de cours, et c'est optimiste: ils ne se doutent pas que ce sont des années d'études, de comprendre un plan, mais bon! À charge ensuite aux communautés et/ou aux *Padres* de s'organiser et de s'offrir ce dont ils s'estiment dignes et nécessaires.

Quelle journée magnifique: le projet de Vera "prend" aussi. La communauté revendique enfin sa part d'engagement dans l'affaire. Bref, tout va bien. Sauf que j'essaye de donner un cours d'anglais à un pote, mais je me rends compte que sans suivi, ça ne sert à rien: comme les adultes ont la possibilité d'étudier en cours du soir, je refuserai désormais de donner des cours d'anglais, sauf évidemment si quelqu'un qui parle déjà voulait l'exercer dans une conversation, et non l'apprendre.

Entre autres attentes sous la pluie fine, il y a celle-ci le soir où les enfants sont venus me demander de chanter. Je ne peux pas vraiment refuser: ils savent très bien (et pour cause!) que je marche toujours en chantant. Je leur refait donc le coup de mes favorites, "Tu vas au bal?" et "Rita", mais voilà que surgi Véronique pleine de bonne volonté, qui se met à traduire... Au deuxième couplet de "Tu vas au bal?", elle rougit, cafouille, et se met à me traiter de tous les noms. Hem... Du coup, elle propose Brassens, "La non-demande en mariage": waouw, elle l'aime aussi, celle-là? Mais hélas, on ne parvient pas à reconstituer plus d'un couplet...

C'est ce jour encore que j'ai enfin goûté la fameuse *Chicha Fuerte*, mais que les femmes chiquent pour le faire fermenter: la scène, que je n'ai hélas jamais pu voir, consiste donc en un groupe de femmes autour de chaudron dans lequel elles crachent à longueur de temps. Bravo pour l'hygiène. Bon, cela dit, c'est dégueu, ça n'a pas de goût. Il aurait fallu laisser fermenter beaucoup plus longtemps... Ou boire à même la bouche? Pervers!

Dimanche 1^{er} septembre 2002

Les *MeDes* partent: je fais un gros bisou à Vera et Anne, et retourne me préparer tranquillement pour aller parler à la communauté de *Riό Viento*. Je pars un peu tôt: je sais que je vais marcher lentement, me sentant mal. C'est normal, puisque depuis le début je vis sans micro-pur, donc à boire l'eau telle qu'elle sort des ruisseaux fangeux... Cela dit, j'ai globalement bien résisté, puisque celui-ci est le seul jour où j'aie souffert. De l'estomac, je veux dire, parce qu'au niveau souffrance, la palme absolue revient sans conteste à ces enfoirés de *Coloradillas*, de tout petits mouchérons qui passent *sous* les vêtements, et se logent de préférence dans les coutures des vêtements de corps: j'ai donc d'horrible boutons genre moustique archi-irrités sur toute la ligne du slip. Pour Itziar, par exemple, il faudra ajouter celles du soutif et des chaussettes: bonjour l'ambiance. Les nuits sont agitées¹⁸⁰. Grrrr.

Mais trêve de considérations médicales: je mets donc plus de quatre heures à arriver (contre moins de trois il y a deux jours), d'autant plus que je me perds deux fois sur le dernier kilomètre: malgré mon avance du départ, j'arrive avec une demi-heure de retard, quand Benito

¹⁸⁰ Je parle bien des *Coloradillas*!

avait interrompu sa messe avec une demi-heure d'avance, m'espérant tôt. Hem, j'ai donc croisé toutes les ouailles sur le retour avant d'arriver enfin, remâchant ma honte!

Un gars sonne un gros coquillage marrant, qui beugle un peu comme nos cors des Alpes! Une trentaine de personnes s'assemble dans l'église (surtout, ne pas m'asseoir contre l'autel!), pour la majorité, des femmes. Je suis suant et mouillé, tout ce qu'il faut pour plaire. Je parle comme je peux, et dois attendre pour la traduction en Ngäbere, c'est marrant.

Je ne viens pas leur raconter des belles chansonnettes, j'attaque directe: il n'y a pas un sou, et si un projet se fait, il sera leur à 100%, financement, main d'œuvre et même compétences, puisque le projet se fera bien après que je serai parti en laissant derrière moi des ouvriers formés. Je suis donc là pour les enjoindre à trouver cinq cents dollars de matériaux, dix jours de main-d'œuvre, et, et, et... Bref, je signale, que personne n'en a rien à foutre de leur pont, et que s'ils se le veulent, il faudra qu'ils se bougent. Si la somme monstrueuse est accueillie par des rires, ils ont compris que je ne rigolais pas le moins du monde, et un long débat s'engage en Ngäbere: ils envisagent sérieusement l'affaire. Les femmes, encore une fois, dominant, mais je ne sais pas si c'est normal dans la culture Ngäbe on non.

Un moment donné, rentre un gars: c'est un prof, un latino, quoi. Il a manqué tout mon speech, et commence à se faire son propre discours, que je comprends mal, puisqu'il est dans sa langue maternelle, mais je partage sans doutes la même situation que tout le reste du public! Bref, on le laisse parler, raconter ses histoires, argumenter, contre-argumenter. Personne ne dit rien, juste une inclinaison de tête de temps en temps. Quand il s'arrête, la discussion en Ngäbere reprend. Il s'en va. Moi, je reste. Un à zéro.

Bref, le traducteur finit par dire qu'ils calculent: cent familles, multipliées pas un dollar par mois par exemple, ça fait qu'en moins d'une année on se paye un pont! Le projet prend tournure. *Leur* projet. Je demande s'il y aura un volontaire pour apprendre à faire du gabion (un Samuel, en effet), et explique que c'est parfait, qu'il faut que l'idée fasse son chemin, et quand Samuel rentrera formé, ils pourront monter un comité de collecte.

Avant que je parte, Benito m'offre encore à bouffer (merci!), et un autre gars un verre, pour que j'aie le temps de bavarder. J'expose ainsi par trois fois mon idée maîtresse: je veux qu'ils SE démontrent qu'ils n'ont pas besoin de nous! S'ils veulent un pont, ils ont, tout seuls, les moyens de se l'offrir, sans *Padres*, sans ONG, sans *Blanquito* d'aucune sort, na!

Dans la même ligne de discours (je suis en verve, dirait-on), je passe la soirée à Kankintú avec trois vieux qui me demandent "pourquoi", pourquoi je fais ça, pourquoi je veux les aider (comme si je voulais les aider!). Je leur explique que j'ai eu une chance insigne, accordée par le gouvernement français à ce sale étranger de Suisse que je suis, de faire des études longues. Cette chance, je veux la partager, je veux en faire profiter ceux qui ne l'ont pas eue. On oublie trop vite combien chacun a de chances dans une vie, à chaque réveil, dans chaque instant offert, et que ces chances ne prennent leur sens que si elles sont partagées: à quoi sert une main, sinon à offrir son travail, sinon à caresser?

Lundi 02 septembre 2002, merde infâme

Après ces événements encourageants survient le merde la plus ignoble, avec un grand M, et accessoirement la pluie, la vraie, la grosse-qui-mouille, puisque le temps panaméen a l'art de se mettre sans cesse au diapason de mon humeur. Cette excrétion crasse survient en trois temps, pour bien souligner chaque coup du sort!

Pourtant, ça commençait plutôt bien: matinée avec Véronique à regarder tomber ladite pluie en se racontant des histoires qui vont jusqu'à être désopilantes (son rire porte à l'autre bout du *pueblo*, au moins!).

Premier temps: *Padre* José-Tomas m'annonce que je ne pourrai plus bouffer avec lui, ni maintenant, ni à mon retour en octobre. Bon... Plus de bouffe.

Je sors attendre Itziar: silhouette picturale de veilleur, sous mon parapluie, nimbée dans la brume du pont. Une première *lancha* est en effet arrivée à midi et demie, la sienne ne devrait donc pas tarder. Un vieux passe: j'entame une conversation sur la route qui va relier un jour Kankintú au reste du monde. Je lui démontre avec colère les malheurs qui les attendent: avec le tourisme, la richesse des plus fortunés, et pour conséquence la précarisation de ceux qui sont déjà pauvres. Protégé par leur trajet en barcasse, les Ngäbes n'avaient pratiquement connu jusque-là que le meilleur de ce que nous avons à leur offrir: leur école va jusqu'au bac, permettant à chaque enfant de s'intégrer parfaitement dans la vie nationale, voire internationale, ils ont un joli village avec des voies pavées bien pratiques quand la pluie fait du pays un champ de boue, ils ont de la lumière deux heures tous les soirs et deux téléphones publiques. Là, ils auront le reste: ils vont connaître l'autre aspect de l'occidentalisme, son cortège de damnés, de concupiscence et d'injustices.

Deuxième temps: on vient me trouver sur mon pont. Il y eu malentendu, de gros calibre: la maison en construction où je dors avec la bénédiction de plein de gens bien intentionnés, ben je n'y ai pas droit, mais alors pas du tout... Et je sais bien que les *Padres*, pour les mêmes raisons qu'avant, ne pourront pas m'aider sur ce coup-là non plus. Plus de bouffe, plus de logement, donc... Bon. Je déménagerai tout à l'heure, mon gars, ok?

4h30: il pleut encore sur mon pont. Itziar n'est toujours pas là. Elle n'arrivera qu'à 5h30! Enfin. À peine le temps d'un bisou, de lui laisser saluer le *Padre* Paco, Basque également, et je l'entraîne à ma suite: on va chez les docteurs mendigoter une chambre. Oscar a beau être un pote de Vera, qui suis-je moi, architecte, pour lui demander l'aumône d'une chambre? Heureusement, j'avais compté sans le charme d'Itziar qui agit immédiatement: ils parlent boulot une demi-heure, et la chambre est à nous jusqu'à jeudi. J'avais prévu de rester plus, mais bon, on ne va pas se plaindre, non?

On arrive donc pour déménager: ça tombe bien, le proprio fait les cent pas pour expulser l'intrus. Je m'écrase, et on embarque mes trucs le plus vite possible. Pas fier, de son accueil à la belle, le petit lau. Et puis, l'architecte en moi ne peut pas ne pas comparer les situations: d'une maison traditionnelle en phase d'achèvement, grand volume aéré sur pilotis (n'oublions pas que dans ce pays, l'ennemi c'est l'humidité), on se retrouve au rez-de-chaussée d'une imitation de maison occidentale, sous l'escalier, avec une pauvre petite fenêtre à lamelles. Une cave. Volume estimé: 30% du précédent. Beurk... Heureusement, Itziar fait semblant de s'accommoder parfaitement des événements.

Mais ce n'est pas fini! Troisième temps: à peine nous nous installons que survient Hilario, le charpentier, qui m'annonce que le rendez-vous de demain pour m'enseigner les techniques locales est annulé. Et moi qui part jeudi, on se voit quand? Il va donc essayer de réunir ses troupes mercredi, mais visiblement sans guère de conviction.

1-Plus de bouffe, 2-plus de logement (hors de question de revenir mendier chez les docteurs si je reviens), et maintenant 3-plus de boulot...

Vaut-il la peine que je revienne en octobre? Je largue tout? Il est encore trop tôt pour y penser sérieusement... Voyons l'immédiat: et demain? Je vais proposer quoi à Itziar, qui n'a que deux jours pleins à passer dans cette face humide¹⁸¹ de la *Comarca*? On tape le carton? On se regarde dans le blanc des yeux? Je pleure et elle me console?

¹⁸¹ Pour le moins!

Heureusement, sur ces interrogations survient Véronique. Il fait nuit, on va tous les trois regarder les étoiles sur le pont. Les filles s'occupent ainsi à leur occupation romantique, et moi je peux tenter de faire le point. On tchatte aussi un peu, c'est marrant d'ailleurs: Itziar est de langue maternelle basque, et l'espagnol n'est pour elle qu'une seconde langue, et si elle maîtrise bien mieux que nous, c'est avec un tel accent que les gens d'ici lui demandent souvent si elle peut parler en... espagnol! Donc, très vite nous sommes-nous mis à utiliser aussi l'anglais, au moins entre nous deux: bon exercice pour elle (qui le domine bien d'ailleurs), et pour moi bien moins limitatif que l'espagnol. Bref, c'est déstabilisant de nous entendre: on jongle avec les langues, espagnol, anglais, voire un peu de français avec Véronique, mais toujours en prenant bien soin de ne pas les mélanger! Le cocktail est détonnant... On se marre.

Mardi 03 septembre 2002

Bon. Le coup encaissé, reste à l'amortir: rôle auquel se sont employés les jours suivants. Pour faire quelque chose, je propose d'aller voir la tour téléphonique qui domine Kankintú, balade supposée prendre un quart d'heure... On commence par prendre une pleine heure pour décoller: chacun de nous trois¹⁸² se fait alpaguer par l'un ou l'autre! Comme dit plus haut, les langues vont déjà bon train de me voir si bien entouré d'une Française et une Basque, moi qu'ils n'avaient jamais connu que seul et clamant son célibat! Pour un peu, ils me croyaient aussi cureton, avec ma tonsure. Voire puceau...

Bref, une fois partis, on n'est pas arrivés: sans guide, je trace au feeling, et sans machette s'il vous plaît, j'ai dit qu'Indiana Jones ça suffisait. Bref, quelques scène au hasard: Véronique sur mon dos, moi dans la boue jusqu'aux cuisses (et Itziar qui se marre). Ou encore moi qui vient de prendre un quart d'heure pour passer dix mètres de chemin, qui crie aux filles de venir, que ça s'éclaircit¹⁸³. Mais à force de bonne volonté et de grands éclats de rire, on arrive. Pas peu fier, on enchaîne même sur l'escalade de la tour métallique! J'espère que les photos donneront...

Ah, et puis ce n'est pas fini: nous trouvons pour le retour le chemin normal, ce qui permet de nous retrouver rapidement en bas. Mais j'avais remarqué que le chemin se termine sur un cul-de-sac de barbelés, et l'avais quitté juste avant. Les filles ne m'ont pas suivi: je les ai donc attendues, mi-goguenard, mi-inquiet, enjambrer un premier portail barbelé, pour se retrouver dans une cour close! Renouvellement de l'opération: finalement, je me marre bien¹⁸⁴!

Ainsi approche midi: on va se débarbouiller au *rió*, et Véronique offre les pâtes avec sa coloc' MariaLuz, prof, vingt-deux ans, deux gosses au loin, en ville. Parce que les profs ici, ce n'est pas de la rigolade: ceux dont les résultats n'ont pas permis une affectation méritante se retrouvent à Cuoronte¹⁸⁵, à une journée de la première *Cantina*! En comparaison, ceux de Kankintú sont presque des rois, avec leur piaule minuscule dotée d'un robinet d'eau courante, et le bar seulement de l'autre côté du *rió*! Inutile de dire qu'à une exception près, rencontrée sur le trajet du retour, les profs, nommés pour trois ans, n'ont rien de plus pressé que repartir, et rien de plus pressant que se bourrer la gueule pour oublier... Le commerce tourne! Mais leurs élèves sont très motivés, et pour ça, plus d'un prof de France donnerait une fortune, non?

Je lâche les trois filles à leurs discussions de filles en espagnol, et vais rejoindre mes charpentiers. Objectif, voir le maire. Je croyais l'avoir déjà rencontré, mais en fait je ne le connaissais pas plus que lui m'avait vu. Bref, il voit venir à lui deux administrés accompagnant un petit gars miteux qui lui mendie trois semaines de bouffe et de toit: je m'estime heureux qu'il ne m'ait pas

¹⁸² Itziar et Véronique.

¹⁸³ *Private joke*: j'ai un copain qui dit toujours ça au plus mauvais moment.

¹⁸⁴ Et les photos des filles empêtrées dans leurs barbelés sont indescriptibles!

¹⁸⁵ Vous vous souvenez de Cuoronte, là-haut dans la montagne?

purement et simplement envoyé chier! Il se marre sans trop le montrer, et nous renvoie avec sa bénédiction. Ouf. Mais nous ne sommes pas avancés pour autant¹⁸⁶.

Pour encaisser le coup, je vais me taper un sieston. J'en suis là: mon budget, tiré au maximum, me permet de payer le matériau d'expérimentation et de prototype, mon voyage et rien de plus. Me sustenter et m'abriter doublerait ce budget. La situation est donc claire: si les charpentiers ne s'arrangent pas entre eux, je ne reviens même pas à Kankintú, puisque sans matériel pédagogique, pas de bon boulot possible. Tout de même, je ne demande pas le Pérou, surtout que je suis végétarien! Bon, la balle est dans leur camp.

Pour me changer les idées, j'annonce aux filles que je vais voir mon pote Fernando, vous savez, celui pour qui j'avais dessiné sa maison la première fois. Bien entendu, sa maison est parfaitement traditionnelle, mais on se tape un bon moment de discute, et je pars l'esprit un peu plus libre. Marrant, il ne cesse d'insinuer, avec beaucoup de diplomatie, que je pourrais vivre heureux ici, marié, et tout... Le pauvre, comme s'il n'était pas écrit sur mon visage que je suis complètement marteau!

Je propose aux filles un bain à la rivière: seule vient Itziar. L'endroit choisi est calme et large, on peut nager à l'aise. Puis on grimpe sur un rocher en face, d'où on peut fort bien plonger. On s'assoit. Devant nous, dans le soir, des arbres dont émergent les signes ténus de la présence humaine. À droite, le trait blanc du pont dans le soir. Derrière, en appui, une bonne grosse colline. Les insectes ne sont pas encore sortis.

Ai-je perdu un an de ma vie, ai-je dilapidé toutes mes économies pour rien, pour me retrouver là, les fesses sur une pierre, au bord du fleuve?

Et si oui?

Et si être assis sur un caillou avec une fille que je ne connaissais pas il y a dix jours, qui vient d'un pays qui m'indiffère, que je ne reverrai guère, était ce qui pouvait m'arriver de meilleur ici? Si j'avais là ce que le Panamá pouvait m'offrir de mieux? Et si c'était un de ces "petits riens" qu'il n'aurait tenu qu'à moi de savoir apprécier? Juste un beau moment, qui aurait payé mes attentes, mes espoirs déçus? Et si je n'étais qu'un imbécile qui attend de la vie des trompettes et des cymbales au lieu de vent calme sur les blés? Si un moment de rien du tout pouvait payer des infinités d'heures d'angoisse?

Mercredi 04 septembre 2002

Thoo: Hilario vient seul, les charpentiers n'ont même pas pris la peine de se réunir pour voir s'ils pouvaient me nourrir (car entre-temps le problème du logement, lui, a trouvé sa solution). Tant pis. Je laisse tomber. Je vais réveiller Itziar, et on part pour *Riό Viento* où je veux m'excuser de si mal répondre à leur enthousiasme de dimanche.

On marche bien, on met un peu plus de trois heures pour arriver. Coup de bol, Benito est là: je m'excuse devant lui, mais il me propose de parler à la communauté. On se refait le coup de la discussion, mais cette fois sous un auvent laïc. Je présente donc une fois de plus mes excuses désolées. J'enchaîne, puisqu'ils l'acceptent, sur un petit cours oral "*do it yourself gabion*". Je leur fait comprendre que si vraiment ils sont motivés, ils n'ont même pas besoin de moi: l'un d'eux va à David, où il peut acheter une cage à gabion toute faite, et ils la démontent pour voir comment elle est montée, et l'imitent. De toutes façons, c'est ce que j'aurais fait: je n'ai jamais fait une cage à gabion de ma vie, moi¹⁸⁷! Mais sincèrement, je doute qu'ils aient à ce point de motivation... En tous cas, je ne peux hélas rien de plus.

¹⁸⁶ Nous avons donc gagné le droit de continuer...

¹⁸⁷ Ben non, vous croyez quoi?

J'allais repartir, penaud, quand Itziar se met à sourire: on nous offre un sac de biscuits et de fruits: c'est vrai que j'avais oublié de manger! Pauvre Itziar, elle ne devrait pas voyager avec un mec comme moi, surtout pas si je suis préoccupé!

Retour sous la pluie, en pas trois heures, trempés, dégoulez, loqueteux, et moi toujours pas fier, même si d'avoir tenté de chanter un peu en chemin m'a fait un bien souverain.

Après m'être débarbouillé (la douche ne marche plus depuis dimanche, on se lave au seau, ou au *rió*), je retrouve mes charpentiers une dernière fois. Ils n'ont rien trouvé. Tout de même, je ne comprendrai jamais comment vingt hommes normalement nourris ne pourraient pas en nourrir vingt-et-un? Voire vingt et demi si je continue à ne pas bouffer!

Bref, j'en ai marre que tout le monde se renvoie la balle, des *Padres* aux *latinos*, des nonnes à la mairie, des Mamatata (Indiens intégristes) aux catéchumènes... Si un bled de mille habitants n'a pas les moyens d'en faire bouffer un de plus pour qu'il enseigne à ses charpentiers, crotte. J'en arrive, dans ma colère, à être bien content de partir, tiens.

Je ne reviendrai pas, je suis libre, j'ai près de deux mois devant moi!

Jeudi 05 septembre 2002, retour

Voilà donc la fin de mes aventures comarcales, fin un peu surprenante, certes, puisqu'ayant espéré jusqu'au dernier moment un renversement de la situation, je n'ai pris la peine de faire d'adieux à personne. Il fait un temps superbe, très sec, l'aube sur le fleuve dure tout ce qu'elle peut durer sous ces latitudes. L'Indien debout à l'avant de la *lancha*, de dos sur sa gaffe, éveille mes imaginations de Venise (que je ne connais pas). Itziar à ma droite ajoute la pointe sentimentale qui fait passer la belle image au rang de beau souvenir. C'est le rocher qui avait raison: peu importe le prix payé, il y a des moments de rien du tout qui rachètent des vies entières. On échange sa vie, peu à peu ou en une seule fois, contre une seule fleur, ou contre le souvenir d'un lever de soleil sur le fleuve, aux côtés d'une fille serrée contre le froid dans son poncho.

Nous arrivons ainsi à San Felix assez tôt, en milieu de journée. Mariano m'accueille en m'annonçant qu'il y a cours ce soir: parfait. Nous y allons tous les deux avec Itziar, pour que je m'aperçoive qu'ils ont déjà tout oublié! Arg! Bon, je m'arme de patience, et on reprend la dictée du "Petit Prince" en espagnol que j'ai toujours sur moi. Pendant que je me démène sur les explications-bis des polices et formats de paragraphe, Itziar décroche et se plonge dans la lecture de Saint-Ex.

Et je m'aperçois soudain qu'ils rient tous: c'est que, inconsciemment, je viens de leur faire travailler quatre fois de suite sur la même phrase: "*¿Tú no eres de aquí?*" ("Tu n'es pas d'ici, toi?"), du magnifique chapitre XXI. Non, je ne suis pas d'ici. Ni de nulle part, d'ailleurs. Sur le chemin du retour se reforme doucement dans mon esprit cette fameuse image du petit prince couché dans l'herbe, qui pense à son royaume de trois volcans dont un éteint peut-être pour toujours: "ça ne fait pas de moi un bien grand prince..." Et moi, qui suis-je? Que me reste-t-il? Ma vie, c'est deux sacs de voyage et quelques livres éparpillés chez des copains en France, c'est d'avoir planté cinquante arbres en Finlande, même si c'est pour l'industrie du papier, c'est d'avoir su ouvrir mon cœur en grand une fois ou deux, même si ça n'a jamais été au bon moment, c'est d'avoir su parfois préférer au désir et à la passion un amour fait de tendresse et de rire. C'est peut être aussi un ou deux levers de soleil, dont le dernier en date se reflétait sur un *rió* Krikamola que je ne reverrai pas... J'ai beaucoup reçu, mais je n'ai jamais rien fait, presque pas donné. Pas de projets. Pas de ressources. Tout cela ne fait pas de moi un bien grand prince.

Philippe arrive un peu après la nuit: ils vont tous les trois à la plage pour le ouikène, tandis que je rentrerai à Boquete. Itziar m'apprend à faire des *patacones*, bananes frites. On raconte notre voyage. Itziar détaille ses aventures stomacales et mon oublieux esprit des choses du ventre

lorsqu'il a autre chose à penser (est-ce ma faute si je ne trouve pas de cerveau de plus grande capacité en occasion?): je n'ai pas fini d'entendre raconter cette histoire!

Vendredi 06 septembre 2002, Boquete

Pour le réveil, je prépare le quadruple chocolat chaud qui s'imposait! On part tôt, question marée pour les surfeurs: ils me posent à David. Adieux rapides.

Vera ne cache pas qu'elle ne partage pas mon point de vue et désapprouve ma réaction: elle estime, sans doutes à raison, que ce n'est réellement pas évident pour ces Indiens de nourrir une bouche de plus. Oui, je minimise peut-être un peu la taille de mon estomac, et je n'ai pas d'excuses. N'empêche que... N'empêche que là était ma limite: je veux bien payer mon voyage une fois de plus, je veux bien claquer ce qu'il me reste en matériel pédagogique, mais je refuse, et je veux bien assumer ce refus, même face à ma propre conscience, je refuse d'avoir à pourvoir moi-même à mes nécessités vitales. C'est très exactement là que se situe, pour moi, la frontière ténue entre échange et condescendance.

Il me reste donc près de six semaines: j'irai peut-être voir avec Mariano si cette face de la *comarca* est réellement mieux organisée, et donner des cours d'info? Et pis si j'en ai marre, j'irai ailleurs. 'Plus envie de me prendre la tête...

Skusez, cette fois j'ai dépassé toutes les bornes question longueur! Plus de quinze pages, j'ai doublé le précédent record... Pourtant, je n'ai pas eu le cœur de couper ce texte dont l'unité à mes yeux est flagrante.

J'avoue que depuis que je suis au Panamá, et de plus en plus, je prends plaisir à écrire, et que ces *Carnets* ne représentent qu'un tiers des deux cents cinquante pages que j'ai tapées depuis mon arrivée. C'est devenu un besoin d'ainsi donner un sens à ma vie en l'écrivant. Mais je pourrais peut-être gérer en parallèle deux versions des *Carnets*, l'une courte pour ceux qui veulent juste des nouvelles, et une version intégrale non-expurgée pour les puristes qui ont du temps à perdre? Si une version courte est plébiscitée, promis, je m'y mets dès la prochaine fois!

Bonne route,
laurent.

Carnets du Panamá I6 bis – Hors-série 02

Le 16 septembre 2002

Hommage à Toni Rüttimann.

Il faudra encore attendre pas mal avant d'autres "Carnets", l'événementiel l'ayant à nouveau cédé à l'anecdotique. Je pense qu'il est grand temps de profiter de cette pause pour rendre enfin brièvement hommage (moins de deux pages!) à celui qui est à l'origine de toute mon aventure panaméenne (jusqu'au caillou dans la rivière au crépuscule): Toni, évoqué dans les *Carnets* 3.

Mes amis Évelyne et Blaise m'ont parlé fin 1999 d'un gars parti construire des ponts en Amérique Latine. Ils retrouvèrent la date de l'émission, j'écrivis à la radio, qui me donna le contact des parents dudit. J'étais en Finlande lorsque se noua le premier contact avec Toni Rüttimann, dit *Toni el Suizo*.

En 1987, Toni qui venait d'empocher son bac apprit avec horreur la catastrophe d'un tremblement de terre en Équateur. Il partit avec ses économies, un pote hollandais et sa bonne volonté (il ne parlait alors pas espagnol!) voir ce qu'il pouvait faire pour aider les victimes. Il leur fallut six mois pour édifier leur premier pont.

Lorsqu'il rentra ensuite dans sa vieille Suisse natale et confortable s'inscrire à l'université, il ne résista qu'un semestre à l'interrogation lancinante "Toni, que fais-tu là?": il avait mieux à faire que des lignes de CV. Il est reparti.

C'est ainsi qu'en quinze ans, cet ouvrier fou et son ami soudeur Mexicain Walter ont érigé 160 ponts, en Équateur, Colombie, Honduras, El Salvador, Nicaragua, Costa Rica, Mexico. Les ouvrages sont en général des ponts suspendus d'une cinquantaine de mètres de portée, en matériaux recyclés de l'industrie pétrolière (câbles et tubes d'acier), mais son record est le pont sur le río Aquarico en Équateur, 260 mètres de portée: une ligne magnifique. Toni vit de dons que collecte sa famille au Tessin et dans les grisons.

Avec 2002, il laissa Walter au Mexique, à la soudure d'une vingtaine de ponts préfabriqués héliportables en cas de catastrophe naturelle, et s'en fut en Asie, à la demande du gouvernement cambodgien qui a pour ambition affichée que dix pour cent du travail de Toni soit sur sol cambodgien! Cette fois, les conditions étaient idéales: transport, autorisations, finances. Toni prit un envol nouveau!

Lorsqu'il est demandé ce qu'est un pont à ses yeux, Toni répond: "une façon personnelle d'exprimer mon amour. J'ai tant à donner, et le meilleur moyen à ma disposition est de construire des ponts, réunir des gens: un pont est un symbole d'union".

Rencontre à Zürich

En octobre 2001, j'étais rentré de Finlande depuis longtemps, et nous avons enfin une opportunité de nous croiser: nous sommes allés avec mon vieux pote Bruno à l'aéroport de Zürich pour assister à son départ. L'homme est petit, carré, ne paye pas de mine. Son visage de trente-trois ans est maqué, il n'a pas la tronche d'un aventurier hollywoodien. Mais ses yeux brillent bien plus intensément!

Il nous raconta sa vie quotidienne, avec deux sacs de voyage de vingt-deux kilos chacun, l'un bureau, l'autre maison, l'itinérance en camion, sa première cravate il y a peu, son ignorance d'où il couchera chaque soir, les changements de langue: la vie d'un bâtisseur de ponts est un sport de pointe!

Il nous expliqua aussi son ambition de "faire avec": toute la difficulté du boulot étant alors de convaincre ces déshérités que c'est possible, que leur vie est entre leur mains! Construire son propre pont est ainsi acte de liberté. Celui qui a construit le pont dont il avait besoin a compris que sa vie dépendait de lui, qu'elle lui appartenait.

Bref, Bruno et moi rentrâmes avec cette conviction: il était temps de nous y mettre à notre tour, et que nous en avions les moyens. Lui bosse maintenant en Guyane. Moi, je suis au Panamá, pour encore un tout petit peu de temps. Et ce pas, nous l'avons chacun franchi grâce à la conviction contagieuse de Toni: qu'il en soit remercié!

Guillain-Barré

Mais tout ça n'est que le premier chapitre de la vie de Toni, dont le second a commencé en avril, alors qu'il travaillait à son septième pont cambodgien: il fut frappé du syndrome de

Guillaini-Barré (SGB, je crois), un mal assez foudroyant qui bouffé le système nerveux. Il s'est retrouvé paralysé du jour au lendemain!

Par bonheur, le gouvernement du Cambodge l'a entièrement pris en charge. En Juillet, il écrivait un premier message circulaire expliquant que s'il ne boutonnait pas encore ses chemises, il tentait de se brosser seul les dents. Les médecins lui demandent deux ans pour que son système nerveux se refasse.

Un mois plus tard, il racontait avec une émotion contagieuse ses premiers pas dans la maison de convalescence pour les handicapés de tous ordre, en particulier amputés suite à une mine anti-personnel "retrouvée". Il partageait avec ces gens la victoire sur soi-même d'un qui parvient enfin à porter une cuillère de soupe à sa bouche, ou, comme lui, accomplit sa première traversée du jardinet.

Toni est aujourd'hui plus vivant que jamais: le travail avec Walter son soudeur mexicain se poursuit activement grâce au ouaibe, et il en est sans doutes de même des ponts cambodgiens. Et les *Circulaires* de Toni ont pris depuis quelques mois une intensité remarquable. Toni est un gars formidable, dont je me sens honoré, encore un an après, d'avoir serré la main¹⁸⁸!

Carnets du Panamá 17

Le 24 septembre 2002

San Felix.

Coucou, comme on dit en Suisse¹⁸⁹!

Autant l'avouer, le débat fut rude: faut-il ou non une version abrégée des *Carnets*? Je vous passe les minutes de la cyber-assemblée, pour vous en livrer sans plus attendre la conclusiones-que substantifique moelle: soyons francs, ça me broute. Déjà que je me tape une version anglaise pour mes potes non-francophones¹⁹⁰, je n'ai pas le courage d'une troisième édition! Là.

Heureusement, une voie intermédiaire s'est offerte dialectiquement: réunissant tous mes souvenirs de bac, je me suis rappelé laborieusement la composition d'un texte classique, dont l'intro (rédigée à la fin, oui Monsieur) introduit et prépare la matière: je vais donc proposer avec chaque *Carnet* une intro dont les plus pressés se contenteront. Na. Et tant pis pour mes effets de surprise si soigneusement ménagés! Re-na.

Introduction-résumé (donc)

Il n'y a qu'un point important dans ce dix-septième *Carnet*: je serai dans moins d'un mois au Burkina Faso, à l'École Polytechnique Fédérale de... Lausanne. Que ceux qui ne comprennent pas ne s'inquiètent pas, il m'a fallu longtemps aussi. Bref, retour précipité en Europe (les trois-quatre octobre), préparation-express et re-avion le vingt: cette fois on dirait que je prends le virus...

Voilà, c'est tout. Ensuite, je donnerai des détails de vie quotidienne sans aucune incidence majeure (même pas que je me marie, des fois qu'il y en aurait qui auraient cru deviner des trucs

¹⁸⁸ Depuis un an que ce texte a été écrit, Toni est sorti de l'hôpital, il a donné des conférences auxquelles je n'ai malheureusement pas pu assister (j'étais en Afrique), et il a repris son activité! Ce mec est incroyable.

¹⁸⁹ Ha ha ha.

¹⁹⁰ Chez votre libraire.

et des machins de mes narrations précédentes!). J'enverrai encore un *Carnet du Panamá* sur le retour, et bientôt, tout bientôt, les premiers *Carnets du Burkina Faso*¹⁹¹...

Bonne nuit et gros bisous à ceux qui nous quittent là!

Afrique!

Pour les autres, je ne pouvais pas ne pas détailler un peu les circonstances de ce revirement un peu soudain (j'en suis moi-même à peine remis): pourtant, il y avait longtemps que l'idée flottait dans l'aire des possibles, souvenez-vous qu'il en était fait mention dans les *Carnets 15*, à mon retour de Finlande. En fait, tout avait commencé le plus normalement de monde, je veux dire *à temps!* Mes tante-et-oncle Mireille et Étienne Dollfus, qui vivent là-bas en Afrique, m'avaient parlé d'une formation suisse (EPFL, que je connais bien, pour y avoir maints copains, une paire de profs rencontrés dans d'autres écoles, et... pour y avoir traîné de nombreuses heures!) pour architectes et ingénieurs sur le Développement, dont les cours se donnent sur le terrain, cette année au Burkina, donc. Bon. Je pris contact, montai mon dossier et tout. Sur le point d'être accepté, je me désistai cependant: je pensais alors m'engager trois ans pour Pedasí. Mais lorsque j'abandonnai ce projet dans les conditions qu'on sait, j'envoyai un petit message humble m'excusant d'avoir passé les dates, mais que bon, etc... Réponse négative, bien entendu. Je partis en Finlande¹⁹². Et voilà-t-y pas qu'à mon retour, on m'informait que finalement, suite à désistements, gnagna, il me reste une place. Ah? Bon. J'annonçai que j'avais une semaine avant de partir pour la *Comarca*, je pensais alors pour un plein mois: si on arrivait à se mettre d'accord durant cette semaine, c'était d'accord! Manque de bol, mailbox vide jusqu'à mon départ. Bon... C'est seulement à mon retour anticipé (on s'en souviendra!) qu'on m'expliqua que c'était vacances. Nous étions à six semaines du premier cours: ils me proposaient toujours la place: ces Suisses sont enragés. Bien entendu, je n'allais pas refuser! À ce point servi sur un plateau, ce serait d'une ingratitude crasse!

Oh, bien entendu, ce ne fut pas sans hésitations (en particulier financières, à commencer par les fax à 17 dol' à balancer, et qui s'avèrent ne pas passer!), mais l'enthousiasme assez léger au départ, et mêlé de peurs diverses, grandit soudain, et balaya scrupules et doutes: je fus enfin partant sans arrières-pensées! Sans compter que, à l'y bien réfléchir, ça faisait un moment que ça me pendait au nez comme une pluie tenace, l'Afrique: j'avais commencé mon trip-Finlande en rencontrant des Tanzaniennes, l'avais terminé à mater les diapos de mon pote Eero sur le Bénin, pour être accueilli ensuite par un magnifique *Carnet d'Angola* de mon amie Italienne Federica qui y avait passé un mois. Il est des fois, on dirait presque qu'une destinée voudrait nous faire croire qu'elle existe!

En bref, si mon enjouement pour les cours eux-même n'est que moyen (pour ça, le Panamá vaut tout de même une solide formation), il est sans bornes à l'idée d'aller voir l'Afrique (finalement), mes cousins Dollfus, et surtout à celle de reprendre enfin contact avec *mon* milieu, qui finalement me manque: l'archi. Je me réjouis également de tordre le cou à plein d'idées reçues sur ce continent, dont je ne me rends pour l'instant même pas compte! Mais je crois que je vais m'apercevoir enfin que le Panamá n'est *pas* un pays en développement¹⁹³!

Encore un mot: Itziar fut la première (l'étudiante en médecine Basque-espagnole) à me gêner une chouette balade au clair de lune sur la plage, à me lister toutes les précautions sanitaires à prendre là-bas, genre bouillir l'eau une demi-heure (sisi!) avant de se brosser les dents, etc. Bon. Je cessai de rire: 1-parce que le Panamá m'avait un peu fait oublier le problème, et 2-pour

¹⁹¹ Idem.

¹⁹² Vous suivez?

¹⁹³ En effet: c'est un pays au développement intermédiaire, comme l'Algérie. Les vrais pays pauvres sont bien plus pauvres!

profiter de ce que quelqu'un me témoigne si longuement de sa préoccupation pour ma santé. Épisode deux: je posai tout de même la question à Anne, la chef de Vera, qui bosse en Afrique occidentale. Même type de réponse prudente, mais avec expérience et non plus simplement issue de théorie de quatrième année de médecine. Bon, je ferai gaffe aux moustiques, j'aurai des vêtements locaux, et me désinfecterai beaucoup-beaucoup, promis. Vint enfin et heureusement le troisième et ultime épisode: Mariano a aussi été médecin en Afrique centrale. Sa réponse: se méfier du... trafic! La route: première cause de mortalité dans ces pays. Ah, là, je commençai à aimer. Ensuite, il confirma pour les moustiques, mais pour le reste... Il affirma que l'eau des villes est chlorée (potable), à vérifier tout de même, que l'hépatite A n'a pas plus de conséquences que trois mois d'arrêt de travail, et que les médoc contre la malaria ont des effets secondaires (donc, que lui n'en prends pas). Bon. À relativiser (il est médecin, pas moi), mais tout de même, ça met bien les choses en perspective. Je crois que j'ai pas mal d'info: je peux partir avec une trousse de pharmacie légère et efficace, et voir ensuite sur place.

C'était aussi l'occasion pour moi de prendre conscience que la question des vaccins si discutée dans certains milieux n'est pas, comme je le croyais, un acte de santé individuelle, mais bien de santé *publique*, et que refuser un vaccin est une forme d'incivilité, puisque si un ou deux privilégiés peuvent se permettre ce luxe, c'est parce que la masse, elle, doit se fatiguer à produire les anticorps qui empêchent pour tous, les premiers compris, la propagation de la maladie... Bref, au bout d'un an et demi de cogitations, je commence à avoir ma propre opinion quant à ces trucs (Mariano m'a même listé les vaccins qui fonctionnent vraiment, et ceux qui sont de l'ordre du folklore)...

Quotidien Sanfélicien

Je m'étais vraiment arraché les tripes (les événements aussi, soit dit en passant: quelle orchestration!) pour faire des *Carnets* précédents ce que j'ai produit de mieux, je crois. Il me sera bien difficile de maintenir le niveau: le quotidien ne suit pas! Mais je vais essayer de ne pas trop baisser, promis.

J'avais laissé ma narration au Vendredi 06 septembre, devant le portail de la maison de Vera à Boquete, au retour de ma dernière jungle. Là, il ne me fallut pas trop longtemps pour comprendre, nonobstant ma lenteur légendaire: maintenant qu'Anne était là et que leur projet tournait, je n'avais plus de place ici. Je me fis aussi petit que je pouvais, je disparus dans les murs autant que ça m'était possible, mais rien n'y fit: j'encombrais. De sorte que le mardi dix, je réunis mon déménagement, et partis pour San Felix.

Première surprise: il ne me fallut pas une heure pour faire mes bagages, et tout tenait dans mes sacs d'avion: gné? Je croyais avoir acheté plein de trucs??? Bon... Ben non, en fait, malgré les cadeaux reçus, les achats, les courriers gardés, il me restait de la place. Je n'y pige rien. Qu'avais-je oublié? Une tête, peut-être?

Si, une chose me manquait cruellement au fond de la poche gauche, depuis longtemps: une clef. Il y avait plus d'un an que je n'avais de clefs de nulle part, et ma totale dépendance, dans mes différents squats, des horaires des autres, était pour moi le signe le plus probant de mon errance, tant physique qu'intellectuelle et affective. Les fantômes, au moins, ont des chaînes qui le rattachent à la terre qu'ils hantent...

Mais il y a une leçon bien plus pénible dont il serait temps que je prenne note: il n'est pas bon pour la santé d'une relation de vivre chez les gens. Ce qui avait été particulièrement aigu avec Vera à cause de l'exiguïté de la maison n'en est pas pour autant aboli dans cette maison trois fois plus grande des *Medicus Mundi* Mariano et Itziar: il ne faudrait jamais vivre avec ceux que l'on aime, il ne faudrait jamais dépendre d'eux, il ne faudrait jamais avoir trop de temps

quand les autres en manquent. Même ici dans cette grande maison, même si j'essayais de me faire aussi discret qu'un portrait d'aïeul à demi oublié, même si je cuisinais parfois pour eux, je n'en restais pas moins un souci de plus dans leur cervelles déjà encombrées (Itziar part aussi le trois octobre, et veut encore avoir tout fait, tout vu, en plus de son boulot). Bref, je reste *encombrant*, et ça me pèse à un point que je n'aurais pas imaginé.

Sans compter que sont venus s'ajouter à l'affaire des malentendus grossiers, ridicules, sur la bouffe et des conneries comme ça: eux attendaient que je ramène ma partie, et moi que nous allions faire des courses ensemble qu'on partagerait en trois, et bien entendu personne ne disait rien de sa position, jusqu'à ce que plus personne ne parle à plus personne! Il a fallu long, bien trop long, pour crever cet abcès incongru.

C'est vrai que la communication est un problème: ils sont d'Espagne, et je ne pige queud' à leur accent. Il faut qu'ils fassent l'effort de s'adresser à moi, et encore en articulant, pour que je saisisse quelque chose. Quand je pense que les portables des Panaméens me font chier parce que j'aimerais bien ne pas comprendre!!! Bref, la communication est difficile, et quand on y ajoute des quiproquos, l'ambiance se dégingue vite, et ma présence en est seule responsable... Si quelqu'un a la formule magique de l'invisibilité, je suis preneur...

Allez, je m'arrête: tout cela sonne un peu triste, alors que ça ne reflète pas, mais alors pas du tout, l'ambiance de ces quinze jours Sanfélicien: non, autant l'avouer, Itziar par sa présence avait fait de ces derniers jours au Panamá les meilleurs, et ce malgré le peu de temps dont elle disposait. C'est qu'elle a un secret: elle est prodigieusement sociale (au contraire de votre serviteur), elle se fait aimer de tous et le leur rend, elle a un sourire si contagieux qu'elle est cent fois mieux intégrée dans ses communautés en deux mois que moi en dix. Elle a, je crois, l'art de rendre à chacun le sentiment d'être *aimable*, c'est-à-dire d'être digne d'être aimé.

Bref, je suis impressionné par la qualité de l'amitié qui a pu germer un mois d'un mois (qui plus est en pointillé), par la sincérité des discussions pourtant compliquées par nos problèmes linguistiques, par la douceur de quelques moments simples partagés, pour elle parenthèses dans sa vie qui l'attend en Europe, pour moi source sourdue du flanc d'une pente de sable offrant le courage de marcher jusqu'à l'avenir surgi enfin de l'uniforme succession des dunes du quotidien¹⁹⁴.

Dans un grand éclair de génie (peut-être ai-je suffisamment secoué la tête pour que mes deux neurones se contactent?), je viens enfin de comprendre, en écoutant le plus noir de Pink Floyd: il n'y a pas de contradiction entre ma violence et la tendresse que je sens déborder de partout, pour recevoir laquelle j'ai tant besoin d'être entouré, d'enfants par exemple. Non, violence et tendresse ne sont qu'une seule et même chose: toute ma vie, je n'ai fait qu'apprendre à nourrir la première et la transformer en la seconde. Si mourrait ma révolte, mourrait mon amour¹⁹⁵.

Bon, trêve de logorrhée, ou je vais encore arriver à seize pages! En un mot, la vie quotidienne à San Felix se passa donc entre cours d'info du soir sous la grosse pluie quotidienne et aller-retour à David (deux fois deux heures de trajet tout de même) pour collecter mon courrier et organiser mon retour, entre panne d'électricité et coupure d'eau (dans le premier cas, j'ai deux heures de batterie, puis on peut toujours aller à la plage, dans le second, on se retient!), entre lessive à la main et chaleur étouffante au sens strict, entre devis quantitatifs et visites de ponts du

¹⁹⁴ Eh bé!

¹⁹⁵ Ça, par contre, c'est bien vrai.

cru avec les trois *Padres* d'ici (encore¹⁹⁶!). J'ai appris aussi à bien étendre le rideau de la douche après usage, sous peine de le voir moisir.

Mais surtout, je découvris avec horreur que ce que je croyais être des fourmis étaient des... termites! L'Ennemi absolu de tout ancien de l'École du bois d'Épinal!!! Arg! Horreur et torréfaction! Aux armes! Alerte à la bombe! Pourvu que je ne ramène aucune de ces pourritures contre mon gré dans mes bagages... Il faudra que je passe tout à l'insecticide en arrivant¹⁹⁷. Grrr!

Bon. Cétacé, dit l'abat-laine: encore quelques temps forts, et on arrête.

Samedi 14 septembre 2002

Ce ouikène-là, Itziar donnait un cours aux *Parteras*, les sages-femmes Ngäbe: elle m'invita à y assister, ce qui me permettait de partager un peu son quotidien (je ne l'ai jamais vue à l'hos-to, j'ai du mal à l'imaginer recoudre des membres, et tirer pour de bon des bébés dehors, alors que je sais pertinemment qu'elle l'a fait!), et d'écouter un peu d'espagnol intelligible: elle faisait plein d'effort pour ces vieux qui parlent souvent aussi mal que moi, et nécessitent une traduction tous les quarts d'heure. Sympa.

Sauf que je ne tardai pas à être mis à contribution: comme la plupart n'écrivent guère, nous leur copiions le résumé du cours. Je me retrouvai donc à copier près de cent fois un gros... préservatif, et détailler en espagnol le pourquoi et le comment de la chose. Moi qui déteste ces trucs-là! Grrrr. C'est incroyable comme les femmes nous amènent toujours à faire des trucs qu'on se serait juré de ne jamais! Quel art! Et quel sourire...

Dimanche 15 septembre 2002

Le lendemain, les adieux étant trop déchirants pour ces âmes sensibles, ils improvisèrent une virée à la plage: pour la majorité des Ngäbes, c'était une première!!! Ben non, ils n'avaient jamais eu l'occasion de voir la mer... Moi, j'en étais en pleines tergiversations quant au Burkina, alors je passai cinq heures à courir sur la plage¹⁹⁸. Ouf.

Retour sous la pluie du soir qui commençait, incroyablement violente: nous étions six sur la plate-forme du pick-up, à serrer les dents de douleur sous les gifles de ces gouttes affûtées qui fouettaient visages et, pour moi qui ne m'étais pas rhabillé, torse. Sous cette violence, il ne fallut pas une minute pour que l'eau, dont chaque centimètre de progression était sensible, détrempe jusqu'au slip... Heureusement que j'avais laissé mes papiers à l'abri!

Pour consoler tout le monde, tournée de bonbons de Finlande: encore une génération vaccinée! Hé hé hé... Ah, oui, je ramenai aussi un magnifique coup de soleil... *sous* les genoux!!! Je n'y pige rien... Et puis, j'ai vu plein de pélicans: ils ne ressemblaient pas beaucoup à ceux des Bandes Dessinées, sans doutes parce qu'il ne s'agissait pas de pélicans blancs?

Jeudi 19 et vendredi 20 septembre 2002, Llano Ñopo

Il y avait plusieurs jours qu'Itziar était partie dans la montagne pour un autre cours: nous devons aller la chercher avec Mariano à Llano Ñopo (prononcer Ya-no-gno-po). Départ jeudi matin, donc, pour trois ou quatre heures avec son pick-up katkat Toyota: si sur cette face de la *Cordillera*, les villages sont accessible en voiture, il faut voir à quelles voitures! C'est incroyable, je n'aurais jamais cru qu'on puisse faire passer des véhicules à roues sur des chemins pareils! La bagnole, ici, prend des lettres de noblesse qui laissent sur le carreau tout objet manufacturé des-

¹⁹⁶ Trois autres.

¹⁹⁷ Ça a été fait, et je crois bien fait...

¹⁹⁸ Ceux qui savent combien je *déteste* courir comprennent ce que ça représente...

tinée à la route: qu'est-ce qu'une performance de vitesse ou d'équipement, quand ici les véhicules tournent parfois trois tours de compteur, dont la moitié en quatre roues motrices et haute démultiplication!

Après avoir mis une heure à nous désembourber (avec l'aide de trois Indiens) d'une portion particulièrement mouillée, nous nous retrouvâmes bloqués à mi-chemin par le principal *rió* qui avait crû. Mariano décida de rebrousser chemin, tandis que je partais pour trois heures de marche (matos absolument pas préparé, heureusement que j'avais tout de même pris mon parapluie-fidèle). Je traversai, l'eau jusqu'à mi-cuisse, les quinze mètres d'eau, et montai la piste sous le soleil cruel de midi: cette face de la *Comarca* est plus pelée qu'un *peak* écossais! C'est incroyable combien différentes sont ces deux côtés de la chaîne de montagnes: ici, ils doivent *importer* le bois d'œuvre, de David!

Mais au bout d'une heure, j'entendis derrière moi le klaxon de Mariano: le chauffeur du "taxi" lui avait passé la tire. Du coup, nous n'arrivâmes qu'avec quelques heures de retard, négligeables dans ce pays qui tient une relation au temps si particulière: je me souviens par exemple d'une Indienne de Kankintú qui allait chercher ses résultats de bac à... Boquete, c'est-à-dire un voyage de trois jours, et trouvant ça absolument normal! Ou encore un guide me disant "on part *maintenant* ("*ahora mismo*")", ce qui me laissa le temps d'aller me changer, prendre un verre avec Véronique, et attendre encore le gars une bonne demi-heure! Quand on s'entend dire au Panamá "maintenant", entendre "aujourd'hui", et "demain", entendre "un autre jour"¹⁹⁹!

Nous fûmes donc accueillis par la plus souriante²⁰⁰, ainsi que la communauté de quatre bonnes sœurs qui l'hébergeait. Comme c'était l'anniversaire de l'une d'elles, on enchaîna après-midi pluvieux et soirée, entre repas, dessert, cadeaux, cuisine du poisson qu'avait monté Mariano (rare, ici), re-bouffe, gâteau d'Itziar, etc, etc. Nous sommes tout de même sortis une heure (sous nos parapluies) pour visiter un peu le village de Llano Ñopo. Comme ailleurs, les femmes courent des *Nagua*, robes traditionnelles colorées, sur des *Singer* à pédale, mais je découvris également, plus spécifique à ce village, une industrie du... sous-vêtement féminin, d'une coupe tout ce qu'il y a de plus occidentale, voire sexy! Marrant de voir nos bonnes sœurs nous les vanter... Si au moins j'avais à qui en offrir. Oups, je m'étais promis de ne pas soupirer dans cette édition des *Carnets*!

Bref, séjour cent-pour-cent bonne humeur et esprit léger, pour le plus grand bonheur des cœurs convalescents. Sauf que nous avons re-pécho des coloradillas, bien sûr!

Vendredi 20 septembre 2002

Le lendemain, retour sans encombres: comme il nous restait l'après-midi de disponible, nous remontâmes avec Itziar à un pont que nous connaissions, pour que je l'initie au rappel. Le site n'est pas très impressionnant, et elle n'a pas le vertige (au contraire de moi qui enseigne), et l'expérience aurait été sympa-sans-plus si nous n'avions décidé d'envoyer en bas après nous une bonne demi-douzaine de gamins venus observer: ça, au moins, je suis sûr qu'ils n'en auront pas cent mille occasions dans leur vie!

Samedi 21 septembre 2002, pétroglyphes de Nancito

Le ouikène dernier, nous attendions Philippe, l'ingénieur français. Il nous a conduit (lui, Itziar et moi, Mariano faisant permanence) à Nancito, où l'on devine plus qu'on ne voit des gravures sans âge sur des pierres volcaniques. Le guide aurait été hilarant si j'avais été d'humeur

¹⁹⁹ Idem en Afrique!

²⁰⁰ Itziar, suivez!

à. Nous enchaînâmes (deux circonflexes en un mot?) ensuite sur plusieurs "jolis coins". En fait, tout a très mal tourné, et par ma faute. J'aurais dû comprendre depuis longtemps que la bagnole me pourrit l'humeur grave. Désormais, c'est chose notée, en effet!

Pourquoi tant de haine? D'abord, j'ai contre bagnole (Daniel de Pedasí avait une façon bien à lui de le prononcer, que mon esprit ne séparera plus du mot) une haine directe et implacable, en tant qu'élément destructeur de relations sociales: au-delà du gouffre qui sépare le chauffeur du mort, plus grand encore est l'abysse qui les séparent des grands brûlés! Il est impossible de tenir une discussion dans une caisse. Les corps sont réunis, artificiellement immobilisés, mais aucun n'est présent, chacun se perd dans son monde, séparé par les positions adossées et le bruit du moteur, voir de l'autoradio. Je ne supporte pas de voir mes amis et ne pouvoir communiquer. Ça me rend sinistre.

Ensuite, c'est après le tourisme automobile que j'en ai: non au niveau des considérations écologiques, mais bien personnellement! Je suis un lent. Très lent: il m'a fallu trois mois pour pleurer enfin ma grand-mère. Comment supporterai-je cette succession de déplacements sans vie, de freins qui crissent, de portières qui s'ouvrent comme des portails de prison, de damnés s'étirant enfin, se ruant sur l'objet de tant de sacrifices, le photographiant, le touchant un instant, et regardant déjà sur la carte le prochain relais de la course? Je ne supporte pas de "voir" des choses, je suis trop primitif, j'ai de trop mauvais yeux. Pour vivre, il me faut toucher, sentir, faire, surtout, et, plus encore, du temps, beaucoup de temps, pour comprendre, pour absorber. Même le cyclotourisme ne m'emplit pas comme le peut la randonnée²⁰¹.

Jamais je ne pourrai, comme la plupart, saisir sur pellicule un instantané, un événement: le claquement caractéristique de mon Konika est toujours la conclusion d'une longue contemplation, une tentative d'immortalisation sur papier photosensible d'un tortueux cheminement de mon âme. Il me faut du temps pour voir, il m'en faut pour comprendre, pour aimer, pour faire. La bagnole, dans son horripilante précipitation, mélange tout, brouille mes sensations, mes impressions, mes sentiments, et pourrit mon humeur parfois pour plusieurs jours: c'est pour ça qu'en général j'y dors. C'est mieux pour tout le monde.

Bref, trop confiant au départ, j'ai été ce samedi d'une humeur inadmissible, et j'en demande pardon à mes deux compagnons, en espérant qu'ils ont su maintenir leur plaisir hors de l'influence de ma mauvaise compagnie.

Dimanche 22 septembre 2002, Boquete

Le lendemain, nous repartîmes tous trois, cette fois pour Boquete, pour une visite à Vera et Anne: comme je n'en pouvais plus, je restai avec Anne à jardiner, tandis que les deux filles et l'homme allaient se baigner dans des sources chaudes, pas loin, mais que je n'ai jamais vues hélas...

C'est incroyable le bien que ça m'a fait, de jardiner un peu! Nous avons commencé par ratisser longuement (ah! longuement...) les hautes herbes que des locaux avaient coupées à la machette, et le long mouvement mécanique du râteau m'a permis d'enfin me calmer, et remettre de l'ordre en moi.

Puisque la pluie ne se décidait pas, nous avons pu enchaîner sur la mise à feu de ladite herbe: comme elle était encore humide, nous avons eu beau balancer un gallon d'essence, ce fut une lutte de chaque seconde pendant une heure pour que le feu prenne! Alors, en regardant l'épaisse fumée blanche s'élever, je ne pus m'empêcher de trouver que le parallèle n'était que trop évident entre ce feu d'herbes folles et celui des amitiés: que d'efforts, que de peine, que d'atten-

²⁰¹ Il était temps que je le comprisse! Mais ça aide: je ne me fais plus guère avoir...

tion, que de risques de trop ou de trop peu, que de dangers, avant qu'une amitié soit forte, et que le vent l'affermisse en place de l'éteindre! Pourtant, personne au monde, moi moins que quiconque, ne songerait à regretter la peine et l'attention de ces premiers temps, puisque c'est d'elles, justement, que naît la flamme.

Une amitié rend au centuple la peine qu'on a prise à la faire naître.

Bon, pour terminer avec légèreté, cette dernière anecdote: je rentrais hier de David en bus: voilà que monta un militaire. Comme le siège à côté de moi était le seul libre, je le lui dégageai. Voyager à côté d'un troufion, je peux encore. Surtout que je rentrais avec, serrés dans ma disquette, un gros paquet de chouette messages à lire! Mais voilà-t-y pas que le gars s'endormit! C'était bien la première fois qu'un militaire dormait contre mon épaule. Là, je crois que j'ai tout vu, tout vécu²⁰²!

Itziar est repartie en vadrouille: nous ne nous verrons qu'à l'aéroport, je pense, brièvement. Je compte employer mon temps d'ici-là à revoir Pedasí, ainsi qu'Esteban, qui rentre de France demain... À bientôt pour la dernière édition des *Carnets du Panamá!*

lau.

Carnets du Panamá 18

Le 09 octobre 2002

Retour du Panamá.

Résumé:

Fallait-il un plein carnet pour conter mes dix derniers jours en ce pays? La brièveté de ce résumé pourrait en faire douter: il n'y sera question que de deux choses: un dernier passage sur Pedasí, et une *absence* de bilan (il est encore bien trop tôt). Ainsi, que ceux dont le temps est précieux aillent immédiatement en pied de message pour la bénédiction d'usage. Pour les autres, je détaille une nouvelle amitié de dernière minute.

Version longue non expurgée avec extras et interview de l'auteur:

Fidel (ceux qui ne m'ont pas encore vu *avé* la barbe ne peuvent pas comprendre le jeu de mot) à mon habitude, je suis pour l'essentiel resté ces dix jours peinarde à San Felix, pendant que Mariano et Itziar (qui part avec l'avion me suivant, rappel) courent le pays à un rythme qui n'est pas le mien pour engranger un maximum de souvenirs et de "choses vues" (merci Victor²⁰³). Il m'a d'ailleurs fallu détailler une fois de plus à la jolie Basque que je ne prétends pas *voyager*, et que le tourisme est de ces choses qui me fourguent une nausée sartrienne: ne me demandez jamais ce qu'il faut visiter au Panamá, en Finlande ou en France, je serai le dernier à pouvoir vous répondre. Je ne voyage pas, je m'imprègne, je reste chez des amis, ou sous un pont, ou enfermé seul dans une trop grande maison, je crois même qu'il me faut m'ennuyer un peu pour vraiment commencer à me sentir là. C'est un peu ce que je cherchais dans cette chambre que les *Medicus Mundi* avaient mis à ma disposition à San Felix: prendre le temps de connaître le son de la pluie qui tombe sombrement tous les jours à quatre heures et sature l'espace sonore, le jour qui m'éveille tous les matins à six heures et trace sur le mur du couloir un vif rai de lumière issu du carré de ciel d'un étrange patio inutilisé, le court cheminement qui me conduit à mon cours d'in-

²⁰² Hem!

²⁰³ Hugo, hein!

fo, ou à la poste, ou au Chinois pour les courses, ma cuisine aux ingrédients locaux, et le concert des grenouilles et divers insectes que je n'ai pas identifiés rythmé par la chute indécise des dernières traces de la pluie qui accompagne la venue du sommeil. C'est ma façon, c'est ainsi que je cherche, c'est ainsi que je me trouve et que j'intègre peu à peu tout l'étrange du monde. C'est ainsi que je peux aimer. Pour le reste, il y a pléthore de guides touristiques bien mieux foutus que mes historiettes.

Tout de même, je n'aurais pas écrit un *Carnet* qui s'arrêtât là²⁰⁴! S'il est une chose qu'il me fallait conter car elle clôt plus d'une piste laissée en jachère, c'est mon *come-back* au chantier de Pedasí. Je suis parti le mercredi vingt-cinq septembre, pour un fastidieux voyage en bus (six heures, quatre bus différents, dix dollars, pour ceux que les chiffres aident à imaginer), pour être accueilli par des nouvelles pas franchement réjouissantes: d'abord, je n'ai pas de courrier papier, ce qui était l'un des buts de ce petit voyage, sauf bien sûr ma banque qui n'oublie jamais de se rappeler à moi. Pour cent vingt lettres envoyées du Panamá, j'ai reçu une quarantaine de réponses, une reçue pour trois envoyées: je crois que je vais désormais donner l'adresse de chez ma mère²⁰⁵! Ensuite, le cybercafé de Pedasí était fermé. Il ne me restait plus qu'à passer l'après-midi à la pension Dim's à aiguïser mon espagnol avec Catalina. Enfin, lorsque je frappai chez Rafik, ce fut pour m'apercevoir qu'il ne m'attendait pas: mes différents messages ne lui avaient pas été transmis. Et, bien sûr, il n'avait de temps ni pour discuter, ni pour me recevoir. J'avais envie de me tirer, là!

Je retournai donc voir Catalina, et lui demandai l'*autre* chambre, celle que je n'avais pas habitée, histoire de l'essayer aussi. Un peu découragé, je me couchai dès neuf heures, immédiatement au sortir de la conversation de soirée avec Henry, l'administrateur-site. Dormir est ce que j'ai de mieux à faire quand mon sourire pâlit: la nuit me le rend toujours rafraîchi, surtout quand je peux dormir, comme ici, neuf heures d'affilées sans rêves ni réveil!

Ainsi, le jeudi s'illuminait-il sous de plus heureux auspices: à *Los Destiladeros*, je retrouvai bien entendu Éric pour de longues discussions prises sur son temps de travail. Je retrouvai également avec plaisir les menuisiers Christian et Philippe, mais Robert et Jérémie étaient absents, de sorte que l'ambiance tranquille et bon enfant se mimétismait avec la langueur météorologique.

Vous vous doutez qu'une bonne partie de la journée fut consacrée à la visite des différents chantiers: c'est impressionnant comme ça monte vite, une fois que les travaux de fondations sont terminés! Les immenses maisons sont maintenant des labyrinthes de brique rouge et de ferrailles en attente, décors romantique qui n'eût point déplût à un Piranèse. Je suis aussi allé passer du temps (et ma main: l'architecture, ça se touche) dans les bâtiments terminés du *servicio* (terminés). C'est beau. Très. Autant la construction elle-même que les alentours maintenant paysagés. Et entre deux pluies fines, mes pas m'ont conduits à la *quebrada*, ces rides profondes qui isolent les collines douces: de là-haut, j'écoutai la mer devinée entre ciel pétri et terre torturée, basse continue rendue monocorde par la distance, à peine modulée par le bourdonnement d'un camion vert sale, l'aboïement d'une débroussailleuse ou le ronronnement d'une bétonnière. Ainsi, debout sur mes hauteurs, je rêve à la maison que j'aurais pu me faire faire ici, à la couture entre les éléments fous de leur propre omniprésence... J'aurais eu un cheval pour visiter les chantiers le

²⁰⁴ Pourquoi pas, d'abord? C'était une belle conclusion, ces considérations sur le voyage, non?

²⁰⁵ De divers discussions et comparaisons, il ressort que ce ratio de un tiers de réponses est tout à fait moyen, banal, courant et commun. Bon.

plus lointains, et nous serions allés nous baigner au crépuscule: oui, je crois que j'aurais aimé bosser ici.

Doucement, je comprends que c'est peut-être à Pedasí que j'aurai mes meilleurs souvenirs du Panamá, loin de hommes, dans la calme jouissance du jour de labeur qui s'achève sans que la nuit soit encore. Et d'avoir travaillé ici un mois sauve l'ensemble des neuf du voyage d'avoir été du pur parasitage et un échec professionnel absolu: j'ai tout de même pu donner quelque chose, si je rentre embarrassé de trop à offrir, ce n'en est pas pour autant de tout ce que j'avais, qui alors m'aurait sans doute étouffé.

Retournant vers les constructions, je me rappelai que j'avais oublié de vous raconter les barrières: ils plantent des piquets tous les soixante centimètres, bien serrés, et les relient de cinq ou six lignes de barbelé. Et au bout d'un an, les piquets bourgeonnent et prennent racines: le pays est ainsi quadrillé de haies serrées dans lesquelles on devine parfois encore un fil de fer rouillé qui relie de cœur des arbres principaux. C'est magnifique.

Dans le réfectoire des Français, je ne trouvais que Milla, la jeune compagne d'Éric: nous parlâmes longtemps, elle ravie qu'un francophone fasse l'effort de l'espagnol, moi de l'interlocutrice, bien entendu. Nous commençâmes sur les couples biculturels (elle et Éric en forment un), et les difficultés et avantages de tels exotismes, pour terminer sur sa prédiction que, si je cherche vraiment une rousse aux yeux verts (avec la peau qui sent (et un foutu caractère (et qui veut élever des gamins de toutes les couleurs (un peu folle, quoi))), ben je serai longtemps célibataire! Merci de m'encourager, Milla!!!

Ça me rappelle d'autres discussions animées, cette fois avec Itziar-la-Basque: de son point de vue, bien enraciné professionnellement, familialement, géographiquement, socialement, et financièrement, je ne suis pas *crédible*. Elle me dénie le droit à un *projet*: je trouve ça un peu corsé! Bien sûr que, bien que je ne me considère en rien comme original en moi-même, le chemin que j'ai choisi l'est. Il est certes des autoroutes sociales, et des chemins qui s'ouvrent à la machette: mais choisir ces derniers signifie-t-il moins savoir où l'on va que les autres? Et puis, si les chemins les plus courus évitent précisément là où l'on veut se rendre, est-ce une raison pour abandonner son projet? Les sentes qui passent par l'"itinérance", l'adoption ou la fidélité à un art et/ou une idée ne sont pas bien larges, pour tout dire à peine dessinées, mais je n'ai jamais regretté de les avoir préférées aux "grand axes". Il n'y a que d'y marcher seul qui me pèse parfois, mais ça, ce n'est pas irréversible! Pourrais-je supporter un miroir si je changeais d'azimut uniquement par solitude?

Bref, nous passâmes une excellente soirée tous les trois, avec Éric & Milla. Il a adoré plus encore que je le pensais "Pink Floyd: The wall" que j'étais venu lui montrer: je commence à cerner le bonhomme! Mais je me réjouis que nous ayons pu partager notre émotion pour ce film, cette musique tellement hors du commun. Je crois que de toutes mes rencontres au Panamá, Éric est celui qui dont je suis le plus parent.

Mais aucune de ces considérations n'aurait justifié un plein *Carnet*: il fallait la rencontre de Maurice. Ou, mieux que "rencontre", sa "découverte": je connaissais en effet ce bonhomme, qui était venu une paire de fois sur le chantier du temps où j'y surveillais les travaux. Gilles Saint-Gilles voulait que travaille aussi à *Los Destiladeros* ce Français vivant au Panamá depuis de nombreuses années, maçon-électricien-chef d'entreprise retraité. Il lui aura fallu deux mois, mais le voilà donc sur le site, depuis dix jours à peine!

Maurice est un petit vieux terrible, ridé qu'il peut se garder les mains au chaud dans le plis qui vont de ses yeux bleus (je vous ai dit qu'il y en avait partout!) à son menton, au tarin rostan-

desque qui me fait douter des lois de l'équilibre²⁰⁶, tout petit, tout maigre, mais d'une vivacité et d'une espièglerie que ses soixante-deux ans ne laisseraient pas soupçonner! Je pense à ces petits sages qu'on imagine dans les villages retirés sur les hauts-plateaux himalayens, courant pieds nus de rocher en rocher et animant les hommes de leur rire contagieux²⁰⁷: si je pouvais ressembler à Maurice dans un demi-siècle, je serais le plus heureux des hommes.

Eh ben croyez-le ou non, ce Maurice m'avait pris en affection, au point que je crois sans modestie aucune que j'étais l'une des raisons pour lesquelles il avait accepté ce job à Pedasí: j'en veux pour preuve son accueil, et nos discussions toute la journée. En inspectant le ferrailage d'un pont qu'il leur faut reprendre, il m'a répété qu'il me regrettait, il aurait aimé m'enseigner, me protéger, me donner un départ dans la vie professionnelle. Il moque mon crâne et ma barbe, et je lui réponds petite taille et grand nez. Il se fout de ma jeunesse, et je le traite de vieux: nous sommes comme grand-père et petit-fils. Et lorsqu'il se fait moins mutin, il y va des conseils qu'il aurait pu distiller si j'étais resté ici: il respecte mon enthousiasme, mon "idéalisme" (que je suis heureux de voir reconnus), mais me met en garde contre les gros "poids lourds" de l'arrivisme et de l'efficience: ils viennent vite et fort, par-derrière! Il m'apprend à "lever le pied", à ne jamais prendre position dans les luttes de pouvoir, à rester souple sur mes principes d'adolescent. Non, il ne chante pas le compromis/sion, seulement la latéralité qui permet d'ajuster l'idéal à la seule réalité de la vie, sans quoi il est sans objet, comme un outil inadapté. On parle encore écologie, absurdité des choses et inconséquence des hommes, Reiser et De Gaulle, démocratie, et toutes ces choses qui me tiennent à cœur. Ce Maurice est un gars formidable. Travailler avec lui aurait sans doutes été fantastique, mais en une journée, il m'a plus donné que bien des mois de vie quotidienne. Merci Maurice!

Le vendredi fut jour maudit pour le chantier: un semi de bois pour Christian se renversa à l'aube au dernier pont (heureusement sans victime), puis vint au bureau Mosh, le soudeur bandit de western-spaghetti, complètement HS (électrique!), serrant tellement sa tête entre ses poings noués qu'il réalisait à peine qu'on lui parlait, jusqu'à ce que vienne un jeune manoeuvre qui s'était ouvert le doigt: je nettoyai la coupure et la pansai en attendant la suture. Pourquoi moi? Il serait peut-être temps que je passe un brevet de secourisme, non? La voiture d'Éric qui m'emmenait était ainsi une véritable ambulance!

L'avantage de partir ainsi le matin, c'est que personne ne m'a dit adieu, mais uniquement bonjour, ce qui est autrement moins larmoyant: pour moi qui déteste les adieux, c'est idéal! C'est bien après le départ que la tristesse me prend, et je suis obligé de jouer une comédie à l'oignon! Ajoutez le premier arc-en-ciel que j'aie vu ici, et le tableau du départ est brossé. En fait, il n'y a eu que Henry, Éric et Maurice pour réaliser que je me tirais pour de bon, juste ce qu'il me fallait.

Cette fois, ça y est, l'essentiel est dit. Le reste est anecdotique: je suis par exemple allé à Boquete saluer Esteban qui rentrait enfin de quatre mois en France (souvenez-vous des *Carnets 09*, il partait tandis que je prenais mes quartiers à la pension Dim's de Pedasí, justement), tout heureux de retrouver un monde plus chaud, plus jeune...

De même, je donnai mardi, le premier octobre, mon dernier cours d'informatique: il n'y eu pas d'adieux déchirants non plus, ouf, mais ils me baptisèrent "Petit prince", ce qui est bien plus

²⁰⁶ "Prévenant: gardez-vous, votre tête entraînée par ce poids, de tomber en avant sur le sol!"

²⁰⁷ Plus précisément, "Pieds nus sous les rhododendrons" de Cosey.

que ce que je mérite²⁰⁸. Je suis heureux d'avoir donné ces cours: c'était un peu short, mais je crois que j'ai pu mener les plus assidus là où je voulais. Il ne leur reste plus qu'à pratiquer.

Ainsi arriva le mercredi deux: je refis mon bagage pour l'avion, plus serré encore qu'à l'aller grâce à l'abandon de quelques encombrants genre sac de couchage et serviette de toilette. Cette légèreté s'osmose dans mon humeur, et je fais tout le voyage pour la capitale en chantant dans mon coin du bus tout *Soldat Louis*, l'amour du voyage, la déchirure du départ, l'appel irrésistible de cette ligne tellement abstraite de l'horizon, les femmes connues, amies ou putes, le poids de l'inconnu et la vastitude d'une âme bornée par le seul ciel. Je ne sais pas ce que me réserve le chemin mal balisé, je ne connais qu'une aiguille de boussole obsédante, mais aujourd'hui, j'y vais d'enthousiasme!

Je rejoignis Mariano et Itziar chez Philippe, et j'eu là de ma première douche chaude depuis, pfffft, la Finlande! Nous sommes sortis la soirée au restau (avec chanteur live, sympa), et Mariano et moi sommes allés nous coucher tandis que Philippe et Itziar cherchaient à danser.

Pour la troisième et dernière fois, les adieux furent abrégés, cette fois parce que mon avion avait été avancé d'une heure. Bisous en courant: je pleurerai plus tard. Ainsi ai-je pris l'avion pour la septième fois (j'arrête de compter à dix), pour la première fois conduit à l'aéroport par un ami: merci Mariano!

Les événements qui se sont si bien orchestrés tout au long de ces neuf mois pour éclore en feu d'artifice avaient figolé leur mot de la fin: mon voisin colombien tape la conversation, pour me parler immédiatement de... Toni el Suizo! Qu'il connaît et admire autant que moi. Je crois qu'ainsi la boucle est bouclée, non?

Ce devrait être le mot de la fin de mes aventures panaméennes, ou plutôt de ce voyage *intérieur* (d'où le nombrilisme dont je m'excuse) plus qu'en terre étrangère, mais je vous demande l'indulgence d'un mot encore: vous attendiez sans doute un premier bilan. Certes, alors que je rédige, j'ai déjà quatre nuits françaises derrière moi, mais je ne vous frustrerai pas moins de toute tentative de synthèse: il est beaucoup trop tôt! Disons... dans un an? Allez, octobre 2003, je vous fais un "Bilan du Panamá", c'est promis.

Pendant, je peux anticiper d'un mot: si j'ai pu parfois paraître triste ou désabusé, ce ne sera en aucun cas le ton du bilan à venir! Tout simplement parce que le temps n'est pas neutre dans l'oubli, et que la mémoire lustre les souvenirs. Est-ce de l'optimisme? En tous cas, c'est ce qui me donne le courage d'aller encore de l'avant. Le Panamá dont je vous parlerai l'an prochain ne sera donc pas fait d'échecs, d'amour frustré, de construction non aboutie et de retour avec sous le bras tout ce que j'aurais pu donner et que je dois ramener: il sera auréolé d'aventure, de découverte, de longues marches dans la *Comarca*, de boue sous la pluie rendue merveilleuse parce qu'Itziar marchait avec moi le ventre creux, de sourires d'Indiens, d'amitiés, partagée avec Vera (malgré la distance imposée par la promiscuité), et nouvelles nées sur place, commençant au premier jour avec Esteban, jusqu'aux derniers avec Maurice, de rivières passées à gué, de têtes résonnant de pluie soudaine, bref, vous avez deviné que j'écrirai ce "Bilan du Panamá" l'œil humide, et sans doutes aussi un peu auto-condescendant (cf les *Carnets II*)...

D'ailleurs, comme on dirait dans P!lote, on ne dit jamais une année de perdue mais un enfoiré! Oups...

²⁰⁸ Les Panaméens aiment baptiser.

Bon. Vous trouverez jointe l'intégrale des *Carnets*, mise en page, et à l'orthographe améliorée (en attendant critiques et commentaires!). Restait à signaler que si vous voulez me faire une vraiment chouette surprise, il est encore temps pour m'accueillir au Burkina Faso avec un mot gentil et des nouvelles. Vous pouvez dès à présent m'écrire chez mon oncle: Laurent Demarta – C° Étienne Dollfus – Coopération suisse – 01 BP 578 – Ouagadougou 01 – Burkina Faso.

Je vous souhaite une belle vie!
lorenzo²⁰⁹.

Un dernier carnet

Vevey, le 08 octobre 2003

Un an après...

Un automne suisse. Un changement, après mes aventures exotiques! Il fait un soleil magnifique sur les feuilles feu brillantes d'humidité glacée. Par-delà le Léman, les Alpes brillent jusque bas de neige nouvelle. Ce ouikène, elle devrait tomber jusqu'ici: ce sera ma première neige depuis le Panamá, depuis celle de Finlande. Inutile de tenter de décrire l'état de fébrilité gaie qui m'étreint et ne me lâche pas!

Il y a juste un an que je suis rentré d'Amérique: il s'en est passé, des choses, durant cette année (mais ça, ce sont d'autres Carnets!). Que me reste-t-il de ce premier voyage? Une expérience professionnelle, d'abord, et aussi paradoxal que cela puisse paraître! J'étais la semaine dernière encore à un entretien chez MSF-Suisse (ceux qui ont créé l'hôpital de Kankintú): tout ce dont nous avons parlé, c'est de cette année 2002. Un postgrade en "développement", des expériences de cabinet ou d'association, c'est bien, mais ça ne suffit pas. Ce qui "accroche", c'est le Panamá. Nonobstant l'"échec" de mon "projet", nonobstant mon "départ" de Pedasí.

Pour les sceptiques, je détaille. Trois lignes de CV, toutes majeures: 1-un montage de projet, seul, autonome, comme un grand. J'en déduis les limites de mes capacités, et un déniement pas négligeable. Et puis, c'est une belle preuve d'enthousiasme et de dynamisme! 2-une direction de chantier: cent ouvriers, dans leur langue, ce n'est pas négligeable! La responsabilité, ça paye. et 3-une langue.

Bref, si demain je pars avec l'une ou l'autre des ONGs qui m'ont écouté, c'est bien parce que je suis parti au Panamá, un peu fou, un peu amoureux, aussi, et surtout très idéaliste: Maurice avait raison!

Il y a aussi eu, bien sûr, une immense découverte de moi-même! Mais ça, je n'y reviens pas, c'est la poutre faîtière de ces cent pages de récit. J'en viens directement au dernier point, mon 'tit cœur. Je suis parti seul et vide. Je suis rentré seul et attendri, tout empreint de douceur, tout emplis de souvenirs de soleil se levant sur le fleuve, les oreilles encore chaudes de chansons partagées. J'étais prêt à repartir.

Ou plutôt, "à partir", sans "re". Je crois que ces Carnets marquent la fin de mon adolescence. Cette fois, j'avais saisi les rênes de ma vie. Encore maladroitement, certes, comme en témoignent mes aventures africaines, mais tout de même, j'étais responsable. Tout ça parce qu'un jour, une amie d'enfance m'a proposé de sauter l'Atlantique pour voir si je pouvais construire des ponts...

²⁰⁹ Et voilà...

Merci Vera.